

# Le Pays de l'or

Henri Conscience

The Project Gutenberg EBook of Le Pays de l'or, by Henri Conscience

This eBook is for the use of anyone anywhere at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this eBook or online at [www.gutenberg.net](http://www.gutenberg.net)

Title: Le Pays de l'or

Author: Henri Conscience

Release Date: December 4, 2003 [EBook #10384]

Language: French

Character set encoding: ASCII

\*\*\* START OF THIS PROJECT GUTENBERG EBOOK LE PAYS DE L'OR \*\*\*

Produced by Renald Levesque and PG Distributed Proofreaders

LE PAYS DE L'OR

Par  
Henri Conscience

I

LE BUREAU

Un matin du mois de mai de l'année 1849, un jeune commis, assis devant un pupitre, était seul dans le bureau d'une maison de commerce peu importante, à Anvers.

Il était haut de taille et blond de cheveux; sa figure fraîche et fine, avec quelque chose de rêveur dans l'expression, paraissait indiquer un caractère très-doux, quoique l'éclat de ses yeux bleus accusât une certaine force d'âme ou du moins une nature enthousiaste.

Il était occupé à écrire; cependant il interrompait souvent son travail

# **Livros Grátis**

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

pour jeter les yeux sur un journal ouvert a sa droite sur le pupitre. Le contenu de cette feuille semblait l'attirer chaque fois avec une nouvelle force, car c'était évidemment contre sa volonté qu'il détournait si souvent son attention de son ouvrage. Il fixa une dernière fois le regard sur ce journal et lut d'une voix sourde et emue:

"On y rencontre l'or presque a la surface de la terre, et en si grande abondance, qu'on n'a qu'a se baisser pour ramasser des trésors. Un matelot a trouvé dernièrement une \_\_pepite\_\_ ou morceau d'or pesant plus de vingt livres et d'une valeur d'au moins vingt-cinq mille francs."

Un soupir s'échappa de la poitrine du commis, et il leva vers le ciel un regard chagrin.

Quelqu'un ouvrit la porte du bureau. C'était un jeune homme assez solidement bâti, aux joues rouges, aux yeux noirs et étincelants; sur son visage ouvert brillaient la santé et la bonne humeur.

--Jean, mon ami, tu seras gronde, dit l'autre. Monsieur est déjà venu au bureau, et il a manifesté son mécontentement de ton absence.

--Bah! cela m'importe peu, mon bon Victor, répondit Jean d'un ton triomphant. C'est décidé: je dis adieu au métier de gratte-papier et a cette obscure prison où j'ai si sottement utilisé les plus belles années de ma vie. Hourra! Je vais courir le monde, libre comme un oiseau, et ne reconnaissant plus d'autre maître que Dieu et le sort!

--Que veux-tu dire? demanda son camarade stupéfait.

--Ce que je veux dire? reprit Jean en tirant un papier plié de sa poche. Voici le prospectus d'une société française, \_\_la Californienne\_\_; elle a fait faire toutes sortes d'instruments pour exploiter les meilleures mines d'or en Californie. Là où l'on peut ramasser avec les mains le métal le plus précieux, elle recueillera l'or par morceaux avec des outils excellents et des procédés perfectionnés. Peut devenir actionnaire qui veut. Moyennant deux mille francs, on obtient une traversée libre sur un vaisseau de la société, comme passager de seconde classe, et on reçoit deux actions qui donnent droit a une double part de l'or recueilli. Là-bas, en Californie, on n'a a s'inquiéter de rien, la société procure a ses membres une bonne nourriture et des maisons de bois confortables. Comme passager de troisième classe, on ne verse que douze cents francs; mais on ne reçoit alors qu'une seule action. Mon père a consenti a sacrifier deux mille francs. Je deviendrai actionnaire de \_\_la Californienne\_\_! Le navire \_\_le Jonas\_\_ est équipé par \_\_la Californienne\_\_; dans quinze jours, il partira d'Anvers pour le pays de l'or. La société envoie encore quatre vaisseaux en Californie, entre autres un du Havre de Grace, avec les outils et les directeurs, qui doivent déjà être en mer pour recevoir là-bas les actionnaires.

Victor regarda son camarade avec des yeux étincelants. Ce qu'il entendait le frappait de stupeur; car un sourire d'admiration illuminait son visage rayonnant.

--Tu pars pour le pays de l'or! tu vas en Californie! murmura-t-il.

--Dans deux semaines.

--Toi, toi, Jean! La soif de l'or t'a-t-elle pris ainsi tout a coup?

--Oh! non; toi-meme, Victor, tu m'as mis la tete a l'envers en me parlant sans cesse du pays extraordinaire qu'on vient de decouvrir. Je vois dans ce voyage un bon moyen d'echapper a l'etouffante vie de bureau; l'or n'est qu'un pretexte pour obtenir le consentement de mon pere... Ah! ah! demain, je suis libre: demain, je deviens actionnaire de \_la Californienne\_; demain, je retiens ma place sur le navire \_le Jonas!\_

--Que tu es heureux! dit Victor en soupirant. Mon Dieu, que ne donnerais-je pas pour pouvoir etre ton compagnon de voyage!

--Tu n'as qu'a vouloir, Victor. L'oncle de Lucie n'a-t-il pas declare vingt fois qu'il te preterait l'argent necessaire, si tu osais entreprendre un voyage en Californie?

--Et ma mere, Jean?

--Oui, ta mere...; mais tu dois considerer que les parents sont tous les memes. Si nous ne faisons pas un peu d'effort pour sauter hors du nid, ils nous tiendraient sous leurs ailes, jusqu'a ce que les cheveux commencent a grisonner sur notre tete...

--Tu ne peux croire, Jean, comme la seule idee d'une pareille resolution fait trembler une mere. L'oncle de Lucie, lorsqu'il vient chez nous, parle beaucoup des voyages lointains qu'il a faits en qualite de capitaine de vaisseau. Ma pauvre mere palit a la moindre allusion. Elle m'a toujours aime si tendrement! je ne peux pas lui enfoncer le poignard dans le coeur.

--Tu dois le savoir, c'est pourtant le seul moyen de voir s'accomplir le voeu de ton coeur. Le capitaine est un rude gaillard, il n'a pas beaucoup d'estime pour l'homme qui use sa vie courbe sur un pupitre et qui n'a vu qu'un petit coin du monde. Je gage que, si tu oses aller en Californie, a ton retour il te donnera avec joie la main de sa niece.

--Il m'a promis son consentement aussitot que mes appointements atteindront deux mille francs.

--Oui? alors tu attendras longtemps. La revolution, en France, a fait languir le commerce. Monsieur n'a-t-il pas dit avant-hier qu'il serait oblige de reduire nos appointements?

Victor tint les yeux baisses sans rien dire.

--Tu as peut-etre peur du long voyage? Demanda l'autre.

--Peur! moi?... s'ecria Victor sortant de sa reverie. Depuis six mois, je meurs d'envie d'entreprendre ce voyage? Non-seulement la Californie me fait entrevoir le moyen d'obtenir la main de Lucie, mais il y a encore un autre sentiment egalemeut puissant, qui me montre dans les contrees lointaines l'etoile d'un meilleur avenir. Juge, Jean: ma mere s'est impose beaucoup de privations et a diminue son petit avoir pour pouvoir me donner une bonne education. Sa boutique et mes appointements subviennent a peine a notre entretien. L'instant est pourtant venu ou le fruit de mon travail devrait rapporter quelque chose pour donner un peu d'aisance a ses vieux jours, et la recompenser ainsi de son amour et de ses sacrifices. J'aurais peur d'un voyage en Californie? Qui est-ce qui soupire plus ardemment que moi apres cette terre promise? Le bien-etre

de ma mere et mon propre bonheur ne sont-ils pas la? Et n'ai-je pas des raisons pour mepriser tous les dangers, s'il en existe? Ah! si je pouvais t'accompagner, comme je remercierais Dieu pour sa bonte, meme au milieu de l'adversite et de la souffrance!

--Mais tente encore un effort, Victor. Pense qu'autrement tu te condamnes toi-meme a rester toute ta vie, palir devant cet eternel pupitre; que ta jeunesse se passe, lente, triste et reguliere comme une vieille horloge. La liberte, c'est l'espace, voila le bonheur de l'homme; voir le monde contempler chaque jour de nouvelles merveilles, se sentir emu a chaque battement du poulx, voila vivre!... Et alors, apres deux ans d'independance, revenir dans sa patrie avec assez d'or pour enrichir tous ceux que nous aimons!

--Oui, oui! s'ecria Victor comme hors de lui, je le lui demanderai encore; et, s'il le faut, j'implorerai a genoux son consentement, je la supplierai par ce qu'elle a de plus cher au monde...

--Et moi, vois-tu, je chercherai aujourd'hui le capitaine Morrelo au cafe, et lui dirai qu'il doit t'aider. Laisse-moi faire... La bonne idee! Nous partagerions la-bas, comme ici, le bien et le mal...

--Tais-toi, Jean, repliqua l'autre d'une voix etouffee. J'entends monsieur qui vient au bureau.

--Ne lui dis rien de mon depart. Mon pere pourrait quelquefois changer d'avis avant demain; on ne peut pas savoir.

--Non, mais tiens-toi tranquille; sans cela monsieur se facherait.

Les deux commis prirent leurs plumes; et, lorsque la porte s'ouvrit, ils penchaient silencieusement la tete sur le papier, comme s'ils etaient restes depuis des heures absorbes dans leur travail.

## II

### LE DEPART

Par une chaude journee du mois de juin, deux ou trois heures avant la tombee du soir, une grande foule etait reunie au bord de l'Escaut, regardant d'un oeil etonne un beau brick qui, pavillons deployes et flottant au vent, mouillait dans le port, pret a appareiller. C'etait le Jonas, equipe par la societe francaise la Californienne: le premier vaisseau qui fit un voyage direct au pays de l'or, nouvellement decouvert.

Le pont du brick fourmillait deja de passagers qui agitaient a tout moment leurs chapeaux en l'air et faisaient retentir sur les flots leurs cris de triomphe. Du bord de l'Escaut, on leur envoyait de brillants souhaits de bonheur. C'etait comme une kermesse, comme une joyeuse fete a laquelle les habitants d'Anvers ne prenaient pas moins part que les chercheurs d'or surexcites, quoique les emigrants fussent pour la plupart des Francais des departements du Nord, et que tres-peu de Belges se fussent laisse seduire par le brillant appat de la Californienne.

Une couple de barques longeaient le quai pour prendre les retardataires qui avaient passe en ville les dernieres heures. On voyait voguer également quelques autres canots sur le fleuve. Chacun d'eux avait un drapeau belge au gouvernail, et ceux qui le montaient envoyaient leurs adieux a la ville d'Anvers et a l'Europe, et faisaient un tel vacarme en entrant et en battant des mains, qu'ils avaient l'air de gens ivres ou fous.

En ce moment, trois personnes, un bourgeois avec ses deux fils, sortirent en hate d'une rue aboutissant au quai et se dirigerent vers le lieu ou se trouvaient les barques.

--Vois, vois, mon pere, dit l'aine des deux jeunes gens, voila \_le Jonas\_ qui attend avec impatience.

--Que Dieu le protege! dit en soupirant le vieux bourgeois.

--Mais allez-vous vous attrister maintenant, mon pere? dit le jeune homme en riant. Que sont deux annees dans la vie d'un homme? J'en ai use au moins six devant un stupide pupitre. Pas d'inquietude! au contraire, soyez content et ayez confiance. Je reviendrai avec des monceaux d'or, avec des tresors, et ce sera mon orgueil d'avoir procure a mon pere et a mon frere une vie douce et paisible. Ainsi, ne soyez pas inquiet: vous n'aurez jamais de raisons de regretter ce voyage... Mais ou reste donc Victor? Aurait-il mal aux jambes, maintenant que l'heure decisive est arrivee?

--Sa mere et lui ont tant de choses a se dire! murmura le vieux bourgeois.

--Vois, Jean, ils viennent la-bas, remarqua le frere. Cette pauvre Lucie Morrelo, elle marche la tete haute et parait contente; mais la servante du capitaine m'a dit que, depuis huit jours, elle ne fait que pleurer lorsqu'elle est seule.

--Tant mieux, mon frere.

--Comment cela?

--Certainement, c'est une preuve qu'elle aime sincerement mon ami Victor. Cela me rejouit pour lui.

Les personnes dont l'arrivee avait ete annoncee par le frere de Jean se montrerent bientot au coin de la rue. C'etait une dame deja vieille, qui marchait en parlant a cote d'un jeune homme et lui pressait la main avec une tendresse inquiete, pendant que lui dirigeait vers \_le Jonas\_, pavoise comme aux jours de fete, des yeux ou brillait une joyeuse excitation.

Derriere eux venait un homme avec des joues tannees et de larges favoris, qui donnait le bras a une tres-jeune fille au visage charmant et delicat, et s'efforcait de lui faire comprendre, en riant et en plaisantant, qu'un voyage en mer n'etait pas plus dangereux qu'une petite excursion a Bruxelles par le chemin de fer.

--Victor, Victor, depeche-toi! on leve deja l'ancre la-bas! s'ecria Jean, qui se tenait debout dans une barque. On nous annonce qu'il n'y a plus de temps a perdre.

Lorsque la veuve regarda, du bord de l'Escaut, le faible esquif qui

allait dans quelques minutes lui enlever, pour toujours peut-être, son fils bien-aimé, les larmes tomberent sur ses joues et elle le pressa en sanglotant dans ses bras. Ce tendre embrassement emut profondément Victor, et il s'efforça de consoler et de tranquilliser sa mère affligée par de douces paroles, et en lui promettant plus d'aisance et de bonheur pour ses vieux jours.

Il fut resté longtemps encore sur le cœur de sa mère, sourd à l'appel de son ami; mais le vieux capitaine, l'oncle de Lucie, l'arracha de ses bras en se moquant de cet excès d'attendrissement. Jean, de son côté, criait plus fort que jamais que la barque ne pouvait attendre plus longtemps.

Victor prit les deux mains de la jeune Lucie dans les siennes et pénétra par un long regard jusqu'au fond de son cœur; ses yeux demandaient: "M'attendras-tu? Ne m'oublieras-tu pas?" La demande et la réponse devaient être toutes les deux très-émouvantes, car un torrent de larmes roula sur le visage de la jeune fille, et le visage du jeune homme s'illumina d'une joie extrême.

Le marin prit Victor par le bras et l'entraîna vers la barque. Le jeune homme, ému, embrassa encore sa mère et murmura à son oreille les plus ardentes paroles d'amour.

--Eh bien, puisque Dieu l'a permis, dit-elle en sanglotant, va, mon fils; je prierai pour toi tous les jours, toutes les heures. Ne m'oublie pas! N'oublie pas ta mère!

Victor descendit dans le canot: les rames plongèrent dans le fleuve... En ce moment, on vit accourir de loin un jeune homme qui agitait ses bras au-dessus de sa tête, avec des gestes inquiets, et qui criait:

--Attendez un peu, pour l'amour de Dieu! Je suis Donat Kwik; j'ai payé mon passage; il faut que j'aie aussi au pays de l'or!

Ce jeune homme paraissait être un paysan; la longue redingote bleue qui lui pendait jusqu'aux talons, son visage rouge et bouffi, son air naïf ou bête, et surtout ses grandes mains et ses membres robustes et trapus, indiquaient qu'il avait quitté les travaux des champs pour courir également après la fortune.

Son premier pas ne fut cependant point heureux. Dans sa crainte que le canot ne partit sans lui, il sauta avec une précipitation aveugle sur le bord du léger esquif et culbuta dans l'eau la tête la première.

Un matelot le saisit par les cheveux; un second, aide de Jean, le tira dans la barque, au milieu des éclats de rire et des applaudissements des bourgeois réunis sur le quai.

Le paysan regarda autour de lui avec embarras, se frotta la tête, rejeta une gorgée d'eau et murmura tout stupefait:

--Camarades, il y a, pardieu! trop de sel dans la soupe! Vous n'aviez pas besoin non plus d'arracher la moitié de mes cheveux: je nage comme une anguille...

Mais, comme le canot bondit tout à coup sous la vive impulsion des rames, Donat Kwik tomba en arrière sur un banc et se cramponna avec frayeur au bord de l'embarcation.

Cet incident avait a peine detourne du quai l'attention de Victor. Pendant que la barque s'eloignait avec rapidite du rivage, il tenait le regard dirige vers l'endroit ou sa mere et Lucie lui faisaient toutes sortes de gestes encourageants, comme si elles eussent cru, les ames aimantes, qu'il etait encore plus malheureux qu'elles.

Jean etait debout sur un banc. Il jeta a son pere et a son frere un dernier adieu retentissant, agita son chapeau et poussa un hurra triomphant qu'on entendit jusque pres des maisons du quai.

Ces cris de joie firent un singulier effet sur Donat Kwik. Il sauta debout, s'elanca au cou du joyeux jeune homme et le pressa dans ses bras avec tant de force, que Jean sentit l'eau mouiller sa poitrine. Il eloigna avec une sorte de colere le grossier compagnon de voyage, et s'ecria:

--Ah ca! mon gaillard, etes-vous fou ou gris?

--Je crois, en effet, que j'ai un petit coup dans le cerveau, repondit l'autre. Il y a de la bonne biere a Anvers, de la forte biere...

--Ne voyez-vous pas que vous me mouillez et que vous abimez mes vetements?

--Pardieu! j'avais oublie le bain froid! Bah! camarade, nous pourrons acheter la-bas autant d'habits que nous voudrons. De l'or par brouettes!

--De quel pays etes-vous? A votre langage, on dirait que vous venez de Malines? demanda Jean.

--Vous l'avez presque devine. Je suis Donat Kwik, un fils de paysan de Natten-Haesdonck, au dela de Rupelmonde, dans le petit Brabant, dit l'autre en bredouillant tres-vite. Ma tante est morte; j'ai herite, mais pas assez, a mon gout. Je vais chercher de l'or. A mon retour, je me marie avec Helene, la fille du notaire, ou avec Trine, la fille du bourgmestre, ou avec la demoiselle du chateau. Je ramasserai tant d'or, tant, tant, que je pourrai acheter tout le village!

Jean se retourna, en haussant les epaules, vers son ami Victor, qui repondait encore par signes au tendre adieu qu'on lui envoyait du quai, et il le plaisanta sur la visible emotion de Lucie et sur sa profonde affection pour lui.

Donat vint interrompre la conversation. Il montra aux deux amis un morceau de papier imprime:

--Camarades, voyez un peu ceci... dit-il.

--Vous devenez ennuyeux avec vos \_camarades!\_ murmura Jean d'un ton courrouce.

--Eh bien, je dirai, \_messieurs,\_ puisque vous le voulez absolument, quoique je ne sois pas pauvre non plus. Allons, ne faisons pas tant de Compliments; vous devriez me dire, messieurs, ce que je tiens ici en main.

--C'est un billet de banque anglais de cinq livres, mon ami, repondit Victor.

--Oui, mais en francs?

--Quelque chose de plus que cent vingt-cinq francs.

--J'avais peur, pardieu! que le vieux juif chez lequel j'ai change mon argent ne m'eut fourré en main des chiffons de papier.

--En avez-vous beaucoup de cette espèce? Demanda Victor en souriant.

Le paysan regarda les matelots avec défiance, et dit mystérieusement à l'oreille des deux amis:

--J'en ai quatre: le reste de mon héritage. J'aurais bien pu placer ces cinq cents francs à intérêt chez l'agent d'affaires de notre village; mais on ne peut savoir ce qui arrivera là-bas; la prudence est la mère de la porcelaine. Si nous étions dupes et si nous ne trouvions pas d'or? Ce n'est pas Donat qui mourra de faim le premier: il a une poire pour la soif. Il faut que vous sachiez, messieurs, que je suis malin, beaucoup trop malin quelquefois!

La barque atteignit le navire, et les voyageurs furent salués par une salve d'applaudissements. \_Le Jonas\_ avait déjà levé l'ancre et tendu ses voiles. Bientôt il prit le vent et avança sous l'impulsion d'une fraîche brise.

Alors, le navire lâcha sa bordée pour dire adieu à la ville d'Anvers; les canots du fort répondirent à ce salut, les marins agitaient leurs chapeaux sur les mats, les passagers remplissaient l'air de leurs cris de triomphe, les quais retentissaient des souhaits de bonheur de la foule; et \_le Jonas\_ glissa majestueusement en avant, au bruit du canon qui grondait et des gigantesques acclamations des milliers de spectateurs.

Donat Kwik était le plus en train; il bondissait de droite à gauche comme un insensé, les bras levés et criait: "Hourra! hourra!" d'une voix si forte, que ses cris retentissaient au-dessus de ceux des autres passagers, pareils au braiment d'un âne. Comme il heurtait tout le monde, il recevait par-ci par-là un coup de poing dans le dos ou un coup de pied dans les jambes; mais il n'y faisait pas attention et beuglait à perdre haleine.

Il remarqua ses deux compagnons de la barque qui, debout derrière la batterie, se montraient sur le quai l'endroit où ils croyaient que se trouvaient leurs parents, quoique la foule n'apparut plus à leurs yeux que comme une tache noire confuse. Donat passa la tête entre eux et dit grossièrement:

--Eh! eh! pardieu, camarades, sommes-nous malades? Je veux dire: Messieurs, avons-nous du chagrin?

--Sur ma parole, dit Jean courroucé, si tu continues à nous ennuyer, je te casse le cou, entends-tu, Donat Kwik?

--Mais il n'y a pas là-dessous, dans la troisième classe, âme qui vive pour me comprendre! Répondit Donat. Ils sont aussi stupides que des veaux; ils baragouinent un patois inintelligible, et ils ne connaissent même pas un mot de flamand.

--C'est egal, va-t'en, te dis-je!

Le paysan, voyant que c'etait serieux, s'eloigna en trainant les jambes et grommela en lui-meme:

--Qu'ils sont fiers, ces messieurs de la ville! Comme si je ne devais pas trouver autant d'or qu'eux, et meme davantage. Si mes compatriotes ne veulent pas causer avec moi, je serai donc obligee de me coudre la bouche? Allons, allons, vive la joie!... Hourra! hourra! vive la Californie!

Et, tournant sur lui-meme comme une toupie et balancant les bras comme un moulin a vent, il sauta au milieu d'un groupe de gens joyeux.

En ce moment, \_le Jonas\_ tourna derriere la Tete-de-Flandre, et la ville d'Anvers disparut aux regards des passagers. Les voiles s'enflerent sous un vent favorable. Le joli brick pencha legerement de cote et s'elanca avec un redoublement de vitesse a travers les vagues agitees.

--Viens, Victor, dit Jean en prenant la main de son ami, descendons pour dire un mot a nos provisions et deboucher une bouteille de madere.

--Oui, oui, repondit Victor avec enthousiasme, l'heureux voyage est commence. Hourra! Buvons un coup la-dessus! L'avenir nous appartient.

Pendant qu'ils parlaient de leurs projets et de leurs esperances en buvant un verre dans l'entre-pont, \_le Jonas\_ descendait le cours de l'Escaut jusqu'a la hauteur de Calloo, ou on laissa tomber l'ancre pour attendre la maree du lendemain.

Le capitaine, malgre son air dur et severe, se montrait fort aimable envers les passagers. Il semblait les encourager a passer encore la derniere heure du jour dans la gaiete; serrait, en se promenant, la main aux uns, offrait aux autres d'excellents cigares, et fit meme monter quelques bouteilles de rhum, pour en verser un verre a ceux qui le desiraient. Un murmure approbateur s'elevait sur son passage, et le cri de "Vive notre brave capitaine!" retentissait autour de lui.

Pendant ce temps, les matelots echangeaient entre eux des regards mysterieux, et semblaient se dire que les manieres amicales du capitaine cachaient un secret.

Le capitaine laissa les passagers s'amuser jusqu'a dix heures du soir; mais alors il leur fit comprendre, avec bonte, que chacun devait aller se coucher dans la cabine qui lui etait designee. On aida des gens fatigues a trouver leur lit, et le silence le plus complet regna enfin sur le pont.

Vers minuit, les barques quitterent silencieusement le batiment et se dirigerent vers la cote flamande de l'Escaut, puis revinrent aussi mysterieusement avec de nouveaux passagers. ImmEDIATEMENT apres, les marins, s'eclairant au moyen de lanternes, tirerent d'une cachette des planches de sapin, et se mirent a clouer et marteler si fort, que le pont en fut ebranle. Ce travail nocturne avait pour but d'ajuster, au moyen de ces planches preparees d'avance, des lits pour les nouveaux arrivants. Les passagers, endormis dans leurs cabines, ne s'etonnerent guere de ce vacarme, car on avait eu la precaution de les avertir que, pendant la nuit, on construirait, pour leur facilite, une nouvelle cuisine.

Il existe dans le port d'Anvers, comme ailleurs, des reglements qui determinent le nombre de voyageurs qu'un batiment peut prendre en raison de sa grandeur. Une commission visite les navires avant leur depart, compte les voyageurs, mesure la place assignee a chacun d'eux dans l'entre-pont, et pese et examine les provisions, pour s'assurer que les personnes qui s'embarquent ne manqueront ni d'espace ni de la nourriture suffisante. Sur le Jonas, on avait trouve assez d'espace, des provisions plus qu'il n'en fallait et tout etait en regle pour cent hommes, sans compter les matelots. Mais, pendant que la commission inspectrice achevait sa visite par les mots sacramentels: All right! le dernier convoi du chemin de fer de la Flandre amena encore une cinquantaine de chercheurs d'or, tous Francais, des environs de Lille et de Douai, qui furent conduits a Calloo par des gens apostes a cet effet, pour s'embarquer secretement a minuit sur le Jonas. Le resultat de cette fraude etait un benefice net de trente ou quarante mille francs pour celui en faveur duquel elle avait ete pratiquee; car on recevait le prix du voyage de cinquante passagers que, d'apres les dispositions de la loi, l'on ne pouvait pas prendre a bord.

L'accumulation de tant de monde pouvait etre une cause de grande gene; mais le capitaine semblait s'en inquieter fort peu. Il repondit a une remarque de son pilote:

--Cela ira, Corneille. Il y a assez de provisions; on diminuera la ration; si c'est necessaire.

--Mais l'eau, capitaine? Il n'y en a pas la moitie de ce qu'il faut pour tant de monde!

--Je le sais, Corneille. Cela prend trop de place; nous renouvelerons notre provision dans le premier port d'Amerique.

--Les passagers ne seront pas peu etonnes de l'arrivee de tant de nouveaux compagnons...

--Bah! cela importe peu, si nous pouvons seulement prevenir les plaintes jusqu'a ce que nous soyons sortis de l'Escaut... Une fois en pleine mer, je saurai bien leur fermer le museau.--Dis a Jacques, le cuisinier en chef, d'allumer le feu tout a l'heure et de faire cuire des biftecks pour tous. On leur donnera a leur dejeuner un bon verre de rhum. Tu verras, Corneille, la venue de ces nouveaux compagnons ne fera que les rejouir. Veille a ce que tout soit pret pour lever l'ancre a la premiere lueur du jour. Le batiment doit etre sous voiles avant que les passagers aient quitte leurs cabines.

Le pilote se dirigea vers l'autre extremite du pont pour aller trouver le cuisinier en chef; il se frottait les mains en marchant et chantonnait entre ses dents:

Plus on est de fous, plus on rit!  
Plus on est...

Mais le capitaine, irrite de cette raillerie, interrompit la chanson en criant:

--Tais ton bec!

--Oui, capitaine.

III

## SUR L'ESCAUT

Lorsque la plupart des voyageurs parurent sur le pont, \_le Jonas\_ avait déjà fait deux ou trois lieues de chemin. Quelques-uns témoignèrent bien leur étonnement à la vue de tant de nouveaux compagnons, et plusieurs même semblèrent soupçonner la fraude; mais le capitaine leur fit croire que c'étaient des voyageurs attardés compris dans l'équipage, qui avaient manqué le convoi et étaient ainsi arrivés trop tard. Les succulents biftecks et le bon coup de rhum convinquirent les plus défiants; et, comme les nouveaux venus paraissaient être de gais compagnons, on oublia bientôt leur arrivée inopportune et on chanta, comme avait fait le pilote:

"Plus on est de fous, plus on rit!"

La joyeuse vie recommença; on dansa et sauta de nouveau.

Cette fois, cependant, Donat Kwik n'eut pas grande envie de partager la joie générale. Les deux Anversois le trouverent tristement assis dans un coin, la tête dans les mains, et Victor lui demanda par compassion ce qu'il avait.

--Je suis malade, messieurs, répondit le paysan, malade comme un cheval, de la bière d'orge d'Anvers, du genièvre brun que cet empoisonneur de capitaine m'a fait boire hier au soir. Ah! ma pauvre tête! Il y a là dedans trois ou quatre hommes occupés à battre le blé. Que ne suis-je en ce moment dans notre grenier à foin de Natten-Haesdonck! Car en bas, dans cette étable de cochons, une marmotte même ne pourrait dormir. Toute la nuit j'ai eu le cauchemar. Il y avait sur mon estomac un bloc d'or grand comme une meule... Ce maudit genièvre du capitaine! Aie! aie! Ma poitrine brûle; je ne donne plus dix sous de ma vie!

--C'est une suite naturelle de votre ivresse, dit Jean en raillant; c'est à vous seul qu'il faut vous en prendre; puisque vous l'avez bu, vous devez le cuver avec patience.

Victor, qui était très-compassant, lui prit la main et le consola en lui promettant que son mal guérirait bien vite.

--Puis-je savoir, s'il vous plaît, à qui j'ai l'honneur de parler? demanda Donat.

--Je me nomme Victor Roozeman.

--Et ce monsieur-là?

--C'est mon ami Jean Creps.

--Eh bien, monsieur Roozeman, je vous remercie du fond de mon cœur de votre bonté. J'ai été grossier et stupide hier, n'est-ce pas? Pardonnez-le-moi, messieurs, cela ne m'arrivera plus. Je sais lire et

ecrire, je suis bien eleve et je connais mon monde. Lorsque je serai gueri, permettez-moi d'echanger de temps en temps une parole avec vous. Il faut toujours que je cause avec moi-meme, et je ne suis pas assez eloquent pour y trouver du plaisir... Oh! mon Dieu, ma tete, ma tete brule!

Les deux amis lui dirent encore quelques paroles encourageantes, et continuerent leur promenade.

Pendant ce temps, \_le Jonas\_, pousse par un vent frais, descendait majestueusement l'Escaut.

L'essaim des passagers etaient encore plus agite que la veille. On avait dine pour la premiere fois sur le navire, un diner abondant et appetissant: du rosbif et des legumes frais pour tous, et meme quelques poulets rotis pour les delicats des deux premieres classes. La-dessus, les passagers avaient pris leur ration de vin ou de liqueurs fortes, et, sous l'influence de cette legere emotion qui, chez quelques-uns, degenerait en une ivresse complete, les esprits etaient montes a un degre d'excitation extraordinaire.

Le pilote essaya enfin de faire regner un peu d'ordre sur le pont; mais on recut ses avis et ses ordres en se moquant de lui, en riant et en dansant. Il alla, tout courrouce, du cote du gouvernail, ou le capitaine contemplait avec un sourire l'animation des passagers en gaiete. Il repondit a la plainte du pilote:

--Laisse-les faire, Corneille. Vois-tu la-bas ces nuages monter sur la mer? Le vent s'elevera, et aussitot que \_le Jonas\_ commencera a danser, ce sera fini de tout ce vacarme.

En ce moment, Donat Kwik accourut, pale et defait, vers Jean et Victor, qui contemplaient en causant le large fleuve. Le paysan se laissa tomber a genoux devant eux, et eleva les mains d'un air suppliant.

--Pour l'amour de Dieu! dit-il, ayez compassion d'un pauvre Flamand! Je vais mourir, je suis empoisonne...

Le sensible Victor, croyant a la possibilite d'un malheur, releva Donat Kwik, le prit dans ses bras et lui demanda avec interet ce qui lui etait arrive.

--Ah! mon bon monsieur Roozeman, ah! Monsieur Creps, je n'etais pas bien, vous savez de quoi, gemit le paysan. Ils ne me comprennent pas en bas; ils se moquent de moi et rient de ma souffrance. Il y a quelqu'un qui est alle chercher le medecin, et il est venu un homme avec un gros nez rouge. Il m'a verse dans le corps un demi-litre de cette execrable eau salee, et une poudre rouge, du poivre d'Espagne, je connais cela, ca sert a faire trotter les anes. Ah! mon Dieu! mon Dieu! je suis empoisonne, soyez-en surs, mon ame va quitter mon corps. A l'aide! a l'aide!

--Bah! ne voyez-vous pas, messieurs, que cet imbecile a le mal de mer? dit un Allemand en passant.

Cette remarque amena un sourire sur les levres des deux amis, et ils se disposaient a convaincre Donat que son indisposition se passerait d'elle-meme; mais le pauvre garcon sentit une terrible crampe d'estomac, porta ses deux mains a sa poitrine et s'enfuit dans l'entre-pont pour se

cachez.

Comme le Capitaine l'avait prédit, le ciel se couvrait peu à peu de petits nuages, et le vent, quoique déjà favorable, gagna en force. L'eau commença à s'élever et le Jonas dansa gracieusement sur les vagues qui accouraient à sa rencontre de la pleine mer.

Le capitaine marcha vers le pilote et lui dit:

--La fin de cette folle kermesse est arrivée, Corneille; qu'on prépare des seaux et des cuves. Il y en a déjà une vingtaine là-bas couchés avec la tête au-dessus de la mer. Vite! sinon ils vont faire là-dessous un affreux gachis.

En effet, la joie et les chansons s'éteignirent en peu de temps. Bientôt, plus de la moitié des passagers furent pris de violentes douleurs d'entrailles et de crampes d'estomac; ils étaient pâles comme des cadavres, et, pendant les moments de répit que leur laissaient leurs souffrances, ils interrogeaient l'espace d'un regard égaré et stupide, comme pour lui demander l'explication de ce mal mystérieux qui avait refroidi si soudainement leur enthousiasme et soufflé sur leur joie. L'Océan, dont le nébuleux horizon leur apparaissait au loin, leur avait envoyé son messager ordinaire, le mal de mer, pour leur souhaiter la bienvenue sur la plaine liquide.

Victor en avait été atteint un des premiers; il était silencieusement courbé au-dessus du bord du navire, et quand ses souffrances diminuaient, il s'efforçait quelquefois de répondre par un sourire aux consolations de Jean; celui-ci, qui était encore en bonne santé, prit enfin son ami par le bras pour le conduire dans sa cabine et l'aider à se mettre au lit. Pendant qu'ils descendaient, Victor lui dit:

--Ce n'est rien, Jean, je sais bien que cela se passera; mais cependant tu ne peux imaginer comme ce mal étonnant abat et torture l'homme. Je comprends que tu rires, j'ai ri aussi du pauvre Donat, mais c'est...

Une nouvelle crampe étouffa la parole sur ses lèvres. Jean allait de nouveau répondre à ses plaintes par des railleries; mais il sentit à son tour que le cœur lui tournait, et le violent effort qu'il fit pour surmonter le mal mouilla son front d'une sueur froide.

--Viens, viens, Victor, dit-il, descendons. Ce malencontreux mal de mer ne se trouvait pas sur le prospectus; pas de roses sans épines; cela se passera en dormant.

Un grand nombre de malades descendirent, les uns après les autres, derrière les deux amis. Enfin, il n'en resta plus qu'une vingtaine sur le pont. Quoique ceux-ci parussent à l'épreuve du mal de mer, ils n'étaient pas cependant à leur aise. Ils étaient faibles, et découragés et regardaient silencieusement les flots, qui soulevaient avec une régularité monotone les flancs du navire.

Lorsque, à l'embouchure de l'Escaut, le Jonas entra dans le détroit, le capitaine dit à son pilote:

--Il s'écoulera quelques jours avant que ce tas d'imbéciles soient sur pied. Nous emploierons ce temps à mettre tout en ordre. Plus de familiarité avec les passagers. Fais savoir aux matelots que le premier qui s'amusera un peu trop avec les étrangers sera mis aux fers pendant

trois jours. Qu'on prenne garde a mes moindres ordres; je veux rester seigneur et maitre sur mon vaisseau: nous sommes en mer.

IV

EN MER

En effet, la mer resta grosse pendant quatre jours; elle devint meme plus houleuse a mesure que l'on avanca dans le detroit et que l'on eut a lutter contre des vents variables. Pendant tout ce temps, les passagers etaient restes couches dans leurs cabines, craignant de faire un mouvement, pris de nausees a la seule pensee des moindres aliments, decourages et abattus comme des gens a moitie morts.

La nuit ou l'on sortit du detroit pour entrer dans l'Ocean, le vent impetueux s'etait apaise, et les flots agites etaient devenus plus calmes. Pendant que le Jonas continuait sa route, sous un ciel clair et parseme d'etoiles, les passagers eprouverent l'influence du temps favorable. Ils dormirent pour la premiere fois d'un sommeil reparateur et bienfaisant, qui fit couler de nouvelles forces et une nouvelle vie dans leurs veines.

C'etait chose etonnante a voir, quand chacun apparut le lendemain sur le pont, la physionomie souriante, console, fortifie et gai comme au jour du depart. Jean Creps et son ami Roozeman n'etaient pas des moins ravis. Victor surtout, en se voyant entoure d'un horizon sans bornes, leva les bras avec enthousiasme vers le ciel et remercia Dieu, qui l'avait deja rapproche du but desire.

Un grand nombre de passagers, voulant celebrer leur heureux retablissement, coururent sus aux bouteilles pour recommencer la fete; mais le capitaine, qui se montrait maintenant ce qu'il etait, severe, rude et inexorable, leur fit lire un grand nombre d'articles qui defendaient tous cris desordonnes et tous rassemblements sur le pont, et ils furent informes que toute contravention a ce reglement et aux ordres du capitaine serait punie de l'emprisonnement au pain et a l'eau, a fond de cale.

Les passagers ecouterent cette lecture avec une stupefaction melee de colere; quelques-uns serrerent les poings et s'emporterent contre ces dispositions arbitraires, qui, d'apres eux, ne tendaient qu'a leur ravir tout plaisir et toute liberte; mais le capitaine leur fit comprendre en peu de mots que la loi lui reconnaissait sur son vaisseau une puissance sans bornes; qu'il avait meme le droit de bruler la cervelle a ceux qui se revolteraient contre lui; et comme quelques-uns recurent cette explication avec un murmure peu respectueux, il se mit a jurer si horriblement et a proferer de si terribles menaces, que les passagers virent qu'il parlait serieusement et se soumirent enfin a la necessite. Les matelots ne furent pas beaucoup plus polis. Des que quelques amis etaient reunis sur le pont pour causer, un matelot accourait en trainant un cordage, ou un levier, ou toute autre chose, et criait sans respect pour personne:

--Hors du chemin! Gare aux jambes!

Deux ou trois autres, avec une égale vitesse, venaient du côté opposé et jetaient des seaux d'eau sur le pont pour enlever les traces du mal de mer.

Un troisième criait du haut d'un mat:

--Gare dessous! gare dessous, sacrebleu!

Et, après ce simple avertissement, il laissait tomber sur le pont, comme un aéroplane, une lourde poulie, au risque d'écraser réellement quelqu'un.

C'était la volonté du capitaine: il fallait montrer tout d'un coup aux passagers que la vie en mer ne peut pas être une éternelle fête, et les matelots, pour détruire toute illusion à cet égard, devaient faire leur service sans se retourner et comme s'il n'y avait absolument que l'équipage sur le navire.

Vers midi, les passagers furent appelés sur le pont. Le capitaine déclara qu'on allait les diviser tous en compagnies de huit hommes, pour dîner ensemble désormais dans un plat de fer-blanc ou gamelle. Il lut ensuite une liste des passagers, et, chaque fois qu'il avait nommé huit hommes, il criait:

--Première gamelle! Deuxième gamelle! Troisième gamelle!

Et, quand cet arrangement fut terminé, malgré les murmures et les plaintes, le capitaine leur fit comprendre que dorénavant le pain frais et le peu de volailles qui restaient encore seraient réservés pour les malades. Les passagers devaient donc se contenter de la ration de mer journalière, savoir: de la viande salée, des pois ou des fèves, des biscuits, une petite mesure de genièvre et un litre d'eau potable. Chaque gamelle devait, à tour de rôle, désigner pour la semaine un de ses membres qui irait à la cuisine chercher le dîner pour les autres.

Immédiatement après, on sonna la cloche pour la distribution des vivres. On voyait courir de tous côtés des hommes avec des plats en fer-blanc pleins d'une nourriture fumante... et, quelques minutes après, tous les passagers se trouvaient réunis autour des gamelles.

C'étaient de singuliers convives que le sort avait donné à Victor et à son ami Jean: un procureur de la République française, qui s'était enfui de son pays pour des raisons inconnues; un docteur en médecine; un banquier allemand, qui avait tout perdu à la roulette à Hombourg; un jeune gentilhomme de la Flandre occidentale; qui avait dépensé les derniers débris de la fortune paternelle, avant son départ pour la Californie; un officier français qui se vantait d'avoir tué son supérieur dans un duel.

À la première vue, Victor crut qu'il n'avait pas à se plaindre du sort; et, en effet, comme nos amis avaient pris une place de seconde classe, ils n'étaient pas mêlés avec les pauvres gens de la troisième classe, qui dormaient et vivaient tous ensemble dans l'entre-pont comme dans une étable.

Mais que son cœur sensible fut blessé de la conversation grossière et ignoble de ses compagnons. Pendant tout le dîner, il n'entendit que jurons et blasphèmes, jeux de mots stupides et sorties brutales. Alors il remarqua que la voix de ses compagnons était fatiguée et rauque, que leurs yeux étaient entourés d'un cercle couleur de plomb, et même que le

nez du docteur etait nuance de tons pourpres, signes d'une ripaille continue. Il acquit la conviction qu'il etait condamne a vivre en compagnon de table et en ami avec des gens qui avaient noye dans les boissons et perdu par une conduite dereglee toute delicatesse d'esprit Et tout sentiment de moralite.

Pendant qu'il tombait ainsi dans des reflexions peu souriantes, ses compagnons pechaient hardiment dans le plat et devoraient la pesante nourriture avec un appetit feroce. Le mal de mer avait creuse leurs estomacs, et ils tachaient de prendre leur revanche autant que possible. Heureusement Jean Creps, avertit son ami; sans cela Roozeman n'aurait songe a diner que quand il ne fut plus reste une seule feve dans le plat. Le docteur tira une bouteille de cognac de la poche de son pardessus et la vida presque a moitie, pour se rincer la bouche, disait-il. Les autres allumerent qui un cigare, qui une pipe, et monterent sur le pont, ou se trouvaient en ce moment la plupart des passagers. Quelques-uns s'etaient etendus sous les rayons brulants du soleil; d'autres etaient assis sur des bancs; mais le plus grand nombre se promenait par groupes.

Roozeman, le dos appuye contre le bastingage et le regard fixe sur les passagers, dit a son camarade:

--Mon ami, avec quelle sorte de gens sommes-nous donc? Nous n'entendons que des jurons et d'ignobles plaisanteries!

--Oui, repondit l'autre en souriant. Tu ne sais pas encore tout. Je n'ai eu le mal de mer que quarante-huit heures; je me suis promene sur le pont et dans la cale, pour connaitre d'un peu plus pres nos compagnons de voyage. Il y a bien quelques braves garcons et quelques honnetes gens parmi eux; mais la plupart sont des gaillards qui ont merite la corde ou qui y ont reellement echappe; beaucoup d'ivrognes qui ont laisse femmes et enfants dans la misere et ont emporte leur dernier sou pour aller en Californie; des gens perdus qui faisaient honte a leurs parents par leur conduite desordonnee; des dissipateurs a bout de ressources, des joueurs ruines, des boursiers executes, des banqueroutiers, et meme des condammes liberes.

--Belle compagnie! dit Victor: en soupirant. Si j'avais pu le prévoir!...

--Tu serais reste a la maison?

--Non, mais je n'aurais pas choisi le Jonas pour faire la traversee.

--Bah! nous sommes embarques maintenant avec cette etrange bande, et nous devons voguer avec elle, comme dit le proverbe. Il ne faut pas etre si difficile, Victor. Tu pouvais bien prévoir, n'est-ce pas, que, dans notre longue traversee et la-bas dans un pays encore sauvage, tu serais expose a voir et a entendre des choses tout autres qu'aupres de ta pieuse mere ou de la douce Lucie Morello!

--Certes, Jean, et j'accepte sans regret le sort comme il se presente. Il m'en coutera beaucoup cependant pour m'habituer a ces gens rudes; leurs paroles et leurs manieres blessent ma delicatesse et attristent mon coeur.

--Cela ne durera plus bien longtemps, dit joyeusement Creps. Le Jonas est un fin voilier.

--En effet, Jean, il marche parfaitement bien.  
Vois les vagues frangees d'ecume sauter en avant du navire, puis se retirer coquettement de chaque cote comme si elles voulaient se faire admirer de nous.

--Du train dont il va maintenant, nous serons bientot en Californie. Je me figure un pays immensément grand, qui n'appartient a personne, ou l'on peut aller et venir en seigneur et maitre dans des bois sombres, a travers des montagnes gigantesques et dans des vallees sans fond, libre et independant comme l'oiseau dans l'espace! Oh! que n'y suis-je deja pour deployer mes ailes!

--Je voudrais bien savoir, dit tout a coup Victor, ce que Lucie Morello et ma mere font et pensent en ce moment.

--C'est facile a deviner: elles pensent a toi et expriment le meme voeu que toi.

--Bonne mere! douce Lucie! dit le jeune homme en soupirant et avec une joyeuse emotion. Oh! Jean, mon ami, puisse le sort nous etre favorable! Si je pouvais recueillir assez d'or pour les rendre heureuses!

--Homme de peu de foi! dit Creps en plaisantant. Puisqu'on n'a qu'a ramasser l'or la-bas, nous en recueillerons autant que tu voudras. Je crains que nous ne puissions pas tout emporter. Cela ne me contrarierait pas peu, car plus nous en aurons, plus nous ferons plaisir a nos parents et a nos amis a notre retour.

En causant ainsi, les deux amis se promenaient du cote de la proue, pleins d'illusions et pleins d'espoir dans l'avenir souriant. La ils rencontrerent Donat Kwik, qui etait occupe a ronger un biscuit de mer brun, en grommelant et en faisant des gestes de colere.

Comme le paysan ne les avait pas apercus, Roozeman lui mit la main sur l'epaule pour interrompre son monologue furieux. Donat sauta en arriere, et, les poings serres, prit l'attitude d'un homme qui veut se battre. Cependant, lorsqu'il eut reconnu les Anversois, il se calma et s'ecria:

--Oh! oh! pardieu, messieurs, excusez-moi; je croyais que c'etait encore le Francais de la-dessous. Je lui arracherai un jour ses vilaines moustaches rousses!

--Vous mangez des biscuits apres le diner, demanda Jean Creps, vous n'avez donc pas eu votre ration?

--Jolie ration! dit Donat d'un ton d'amere raillerie. Nous etions assis huit autour d'une gamelle de fer-blanc, et nous commencions a diner. Tout a coup, un de ces coquins d'en bas vient derriere moi, met ses mains sur mes yeux et crie quelque chose comme \_Kyes? kyes?\_ Lorsqu'il me lacha, le plat etait presque vide. Je me depechai pour avoir encore ma part; mais les camarades etaient si lestes, que je restai tout bete a les regarder, le ventre creux, comme un hibou qui regarde les rayons du soleil. Le Francais avec ses grandes moustaches et ses petits yeux peut regarder ses jambes; je lui ai fait a coups de pied quelques bleus qui ne lui ont pas fait de bien.

--Vous vous etes deja battu, Donat! Il faut vous montrer plus traitable, mon ami, sinon vous pourriez avoir la vie dure avec vos compagnons, dit

Victor Roozeman.

--Battu, monsieur? C'est-a-dire qu'apres m'avoir donne pas mal de soufflets et de coups de pied, ils m'ont jete a six hors de leur repaire de brigands sur le pont. Je suis alle chez le capitaine pour porter plainte. Le capitaine parle une sorte de flamand maritime; il me comprend. Mais il m'a jete quelques jurons a la figure, et m'a dit que chacun devait tacher d'avoir sa part de la gamelle: tant pis, dit-il, pour les paresseux.

--Il a raison, il faut essayer de suivre son conseil.

--Essayer, messieurs? Ce n'est pas necessaire. J'ai mange toute ma vie a un plat commun. S'il ne s'agit que de manger vite, d'avalier les feves a moitie brulantes, j'apprendrai leur metier aux Francais d'en bas. Attendez un peu! ils verront bientot a qui ils ont affaire. Qu'ils frappent ou poussent tant qu'ils voudront, tout cela glisse sur moi; a l'occasion, je leur donnerai aussi des coups de pied a leur ecorcher les jambes. Que croient-ils donc, ces ribauds?"

Victor ajouta quelques paroles consolantes pour calmer la colere du jeune paysan; mais ce fut peine superflue, car Donat oublia tout a coup sa mauvaise humeur et redevint joyeux. Voyant que les Anversois allaient continuer leur promenade, il leur demanda a mains jointes la permission de rester un peu avec eux. Personne, dans l'entrepont, ne le comprenait ni ne lui temoignait d'amitie. Ils consentirent a sa priere; car Donat Kwik, malgre son air grossier, etait un garcon de sens, et il se montrait profondement reconnaissant de la moindre marque d'amitie.

Pendant la promenade, Jean parla en plaisantant de la fille du bourgmestre et de la demoiselle du chateau avec laquelle Donat avait l'envie de se marier a son retour du pays de l'or. Le jeune paysan devint serieux, et il resulta de ses explications qu'il portait au coeur un amour plus modeste. Il avait fixe son choix depuis des annees sur une des filles du garde champetre de Natten-Haesdonck, et la jeune fille n'etait pas indifferente pour lui; mais le pere, qui possedait quelques pieces de terre, l'avait repousse avec mepris parce qu'il etait trop pauvre, meme apres que sa tante lui eut laisse seize cents francs. Ce que Donat avait dit de la fille du bourgmestre et de la demoiselle du chateau n'avait ete qu'un vain bavardage, ce n'etait qu'Anneken[1], la fille du garde champetre, qui lui trottait dans la tete. Il avait quitte son village par honte et par desesperation de ce que le pere d'Anneken l'avait jete durement a la porte, lorsqu'il s'etait hasarde a exprimer le voeu de son coeur. La seule cause de son voyage au pays de l'or etait le desir de se venger du garde champetre en mettant a ses pieds un grand monceau d'or et en le forcant ainsi a consentir avec joie au mariage de sa fille. Anneken avait promis d'attendre, quoique son pere voulut lui imposer un autre mari; elle ne se marierait avec personne qu'avec son pauvre Donat Kwik. Le jeune paysan parla avec tant d'admiration de son Anneken, de ses petits yeux noirs, de son doux sourire, de ses bras robustes, de sa vertu et de son activite, que Victor Roozeman prit plaisir a l'ecouter. Il y avait, en effet, une certaine ressemblance entre sa position et celle de Donat, dont le langage comique, mais sincere, le fit songer a Lucie et a sa mere.

[Note 1: Petite Anne.]

Les amis s'amuserent ainsi a deviser des souvenirs du pays et des projets de l'avenir jusqu'au moment ou la nuit vint et ou chacun

descendit pour aller chercher le repos dans sa cabine.

V

## LA FOSSE AUX LIONS

Cependant, \_le Jonas\_ continuait son voyage par un vent des plus favorables. La nourriture, quoique se composant la plupart du temps de viande salee et de fèves, etait distribuee en quantite suffisante pour apaiser des estomacs poussees a une activite extraordinaire par l'air vif de la mer. Le temps magnifique et la rapidite de la navigation inspiraient a tous du courage et de la confiance, et, quoique la joie fut moins expansive qu'auparavant, un sourire de plaisir et d'esperance ne cessait de briller sur tous les visages.

Un nuage cependant vint menacer la paix sur le navire. Il y avait, dans la troisieme classe, plus de cent passagers, parmi lesquels on remarquait soixante Francais et au moins trente Allemands des bords du Rhin. Deja, une sorte de rivalite s'etait elevee entre les deux nations, et meme il y avait eu entre les deux partis une bataille dans laquelle un Allemand avait recu un coup de couteau dans le bras. Le capitaine, voyant la une bonne occasion de montrer son autorite souveraine, fit jeter l'agresseur et le blesse au cachot, dans un trou obscur, humide et infect, a fond de cale, qu'on nommait \_la fosse aux lions\_. Les amis des condammes voulurent s'opposer a l'execution de cette justice sommaire et arbitraire; mais le capitaine leur jura qu'il livrerait aux autorites du premier port ou ils aborderaient tous ceux qui oseraient lui resister, et qu'il les débarquerait dans tous les cas. Ceux qui ne voulaient pas perdre le prix de leur passage ni interrompre leur voyage en Californie n'avaient donc qu'a se soumettre avec resignation.

Cet evenement peu important fit une profonde impression sur les esprits. Chacun fut convaincu que le capitaine etait un homme inflexible, qui n'hesiterait pas un instant a executer ses menaces. L'attitude ordinaire du capitaine sur le navire contribua beaucoup a augmenter son autorite. Il se tenait habituellement sur le gaillard d'arriere, tout a fait seul, avec une expression froide et severe sur le visage. Quand un passager lui adressait la parole ou se plaignait de quelque chose, il ne repondait que par un ordre bref et imperieux, apres lequel il rompait, sans appel, toute conversation.

Rooseman et Creps se promenaient des journees entieres sur le pont et parlaient de leur vie passee, de leurs parents et de leurs amis, ou bien ils admiraient l'immensite de l'Ocean et la variete de ses aspects; ou bien encore ils revaient ensemble a l'or qu'ils allaient trouver, aux merveilles qu'ils allaient rencontrer en Californie, et surtout a leur joyeux retour dans la chere patrie.

Pour ce qui touchait leurs compagnons de gamelle, ils s'aperçurent qu'ils les avaient juges un peu severement. Le banquier allemand etait un homme bien eleve, qui haissait egalement les facons grossieres et les plaisanteries triviales; le jeune gentilhomme s'etait calme et paraissait avoir du chagrin; les autres, a la verite, restaient spirituels \_a leur facon;\_ mais on n'etait pas oblige de les ecouter plus longtemps qu'on ne voulait. Le plus singulier de leurs compagnons

était celui qui se disait docteur en médecine. Celui-là absorbait du matin au soir d'énormes quantités de liqueurs fortes. Les quelques bouteilles de cognac dont se composait sa provision personnelle furent bientôt vidées, mais il avait découvert un moyen de se procurer tous les jours une grande quantité d'eau-de-vie. Il se promenait sur le pont et dans la salle commune, et employait toutes sortes de stratagèmes pour faire croire à l'un ou à l'autre des passagers qu'il était malade ou qu'une maladie le menaçait. À ceux qui le croyaient, il disait:

--Ne craignez rien, je vous guérirai; mais gardez-vous de boire une seule goutte de genièvre, sinon je vous abandonne et vous laissez mourir sans secours. Vous recevrez cependant votre ration de genièvre, et vous la garderez jusqu'à l'heure de ma visite, afin que je sois convaincu que vous n'en avez pas bu.

Le matin, le docteur allait faire sa ronde et se faisait montrer, par chacun de ses malades, réels ou imaginaires, sa ration de genièvre. Pour être sûr que ce n'était pas de l'eau, le docteur se versait la ration dans le gosier. Cet homme n'était qu'un passager ordinaire, mais, comme il n'y avait pas d'autre médecin à bord, il avait assez de clients; il en résultait qu'il était toujours ivre, et que, du matin au soir, il arpentait le pont en zigzag avec un nez cramoisi, tâtant le pouls à l'un et à l'autre, et begayant:

--Pas boire de genièvre, vous comprenez! mais vous devez néanmoins le recevoir, entendez-vous?

C'était ce singulier personnage qui avait donné à Donat Kwik une pinte d'eau de mer avec du poivre d'Espagne, comme remède contre le mal de mer. Le paysan, quand il rencontra celui par qui il avait cru être empoisonné, le salua du sobriquet de \_docteur Geneverneus\_[1]. Les Allemands d'en bas le traduisirent par \_docteur Schnapps-nase\_. Donat Kwik eut ainsi l'honneur de baptiser le docteur d'un nom qu'il devait garder jusqu'à la fin de sa vie.

[Note 1: Nez de genièvre.]

Tout se passa assez paisiblement sur \_le Jonas\_, et les jours se suivaient, longs et monotones. On remarquait déjà qu'un certain nombre de voyageurs avaient perdu leur gaieté et restaient à rêver pendant des heures entières, immobiles à la même place, ou assis à part dans un coin, absorbés dans leurs pensées. L'ennui allait venir peu à peu, et probablement avec lui, pour plusieurs d'entre eux, le chagrin et le repentir d'une conduite blâmable ou d'une résolution inconsidérée.

Le seizième jour après leur départ d'Anvers, les passagers étaient assis autour des gamelles. Depuis quarante-huit heures il faisait un temps pluvieux et le soleil restait voilé derrière un épais rideau de brouillard gris. Cependant, le ciel commençait à s'éclaircir, et quelqu'un vint annoncer avec joie qu'on voyait le pic de Tenerife aussi distinctement que si l'on en était tout près, quoique le pilote assurât qu'on en était encore à une distance de vingt-cinq lieues.

Victor et ses amis monterent sur le pont et dirigèrent leurs regards vers l'horizon, où les îles Canaries paraissaient flotter sur l'eau au pied du gigantesque pic. Ce pic de Tenerife est un volcan qui s'élève si haut au-dessus de la mer, que, lorsqu'il fait un temps clair, on peut le distinguer à une distance de soixante lieues. Son sommet, qui est couvert d'une neige éternelle, troue les nuages et semble toucher au

ciel.

A peine les deux Anversois avaient-ils admiré un instant avec extase cette scène émouvante, qu'ils entendirent un grand bruit de gens qui se battaient derrière eux sur le navire. Ils virent Donat Kwik sortir en courant de la salle commune, poursuivi par trois ou quatre hommes, qui proféraient des malédictions et l'accablaient de coups. Un d'eux semblait particulièrement exaspéré contre Donat et le frappait cruellement du poing sur la tête. C'était un homme robuste, avec de longues moustaches rousses et des yeux fort petits.

Kwik, tout en appelant à l'aide, se défendait vigoureusement, et, ruant comme un âne, donnait des coups de pied à droite et à gauche dans les jambes de son ennemi, auquel la douleur arrachait plus d'une plainte.

Attiré par un sentiment de compassion, Victor vola au secours du pauvre garçon et se mit entre lui et ses agresseurs; le Français aux moustaches rousses donna au jeune homme un grand coup de poing dans la poitrine, tandis que celui-ci voulait lui faire entendre raison. Enflammé de fureur par une pareille brutalité, Victor prit le Français à bras-le-corps et le jeta par terre, mais l'autre s'était accroché à lui et tous deux roulerent en se débattant sur le pont. Jean Creps accourut et repoussa deux ou trois hommes qui voulaient le retenir. Donat criait comme un possédé, et bientôt tout le pont fut en désordre... Mais le capitaine parut et interrompit le combat par un signe de doigt et par un seul mot:

--Paix!

Alors commencèrent les plaintes des deux côtés. Le Français aux moustaches rousses prétendait qu'il n'y avait pas moyen de manger à la même gamelle que l'enragé Flamand.

--À peine, dit-il, avons-nous les cuillers en main, qu'il avale la viande et les fèves toutes brûlantes, et, quand nous l'engageons à laisser quelque chose pour les autres, il rit comme pour se moquer de nous et mange encore plus gloutonnement. En outre, au moindre mot, il donne des coups de pied comme un furieux. Tenez, capitaine, voyez les marques de la méchanceté de cette brute.

Et l'homme à la moustache rousse découvrit sa jambe et montra que le sang coulait réellement le long de son tibia.

Donat Kwik criait qu'eux-mêmes l'avaient forcé à manger si vite pour ne pas mourir de faim; qu'il apprendrait bien à ce Français qu'un Flamand ne se laisse pas opprimer et railler impunément. Il menaçait si violemment, hurlait si furieusement, que le capitaine, impatient et irrité, mit fin au débat par ces mots:

--Ici, matelots! Qu'on jette cet enragé dans la fosse aux lions pour trois jours!

Cet ordre parut frapper Donat d'une terreur inexprimable. Peut-être croyait-il qu'il y avait réellement des lions au fond du navire; il regardait le capitaine, tremblant et stupefait, comme s'il croyait avoir mal compris; mais lorsqu'il se vit empoigné rudement par les matelots, il se mit à sangloter tout haut, et se laissa tomber à genoux devant le capitaine, les mains tendues et les yeux remplis de larmes.

Les deux amis s'efforcèrent de flechir le juge severe. Victor Roozeman, encore pale d'indignation, pretendait qu'on allait commettre une criante injustice, et il voulait faire comprendre au capitaine qu'on avait tourmente et opprime des le premier jour le pauvre garcon. Jean Creps, au contraire, s'efforçait de presenter l'affaire comme insignifiante, et demandait, en termes conciliants et senses, le pardon de Donat, qui ne lui en montrait aucune reconnaissance, parce qu'il le faisait passer pour un imbecile et un grand lourdaud.

Soit que leurs paroles fissent quelque effet sur l'humeur brutale du capitaine, soit que l'attitude humble de Donat l'eut apaise, il dit aux matelots:

--Laissez-le aller.

Le jeune paysan, se voyant en liberte, s'approcha de Victor, lui prit la main, la baisa, et dit avec une larme dans les yeux:

--Monsieur Roozeman, je vous remercie mille fois de votre bonte. Pour vous je me jetterais au feu.

Mais le capitaine le tira par le bras dans l'entre-pont, le changea de gamelle, lui donna des Allemands pour compagnons, et dit tres-durement en s'en allant:

--Fais en sorte que je n'entende jamais parler de toi, perturbateur, ou tu t'en repentiras.

## VI

### L'EQUATEUR

\_Le Jonas\_ etait en mer depuis quatre semaines, et approchait avec rapidite de l'equateur, cet endroit du globe ou le soleil darde le plus vivement ses rayons. L'eternelle viande salee commençait a degouter les passagers; toutes les provisions etaient epuisees. Il y avait de pauvres diables qui se seraient traines sur leurs deux genoux pour obtenir un cigare ou une pipe de tabac. Le litre d'eau qu'on distribuait par jour a chacun devint insuffisant pour un grand nombre de passagers, a cause de la grande chaleur et de la ration, qui se composait exclusivement de salaison et de biscuits secs; il y en eut qui echangerent des objets de prix contre une simple chopine d'eau.

On arriva enfin sous l'equateur. La, \_le Jonas\_ fut arrete par un de ces calmes persistants que les gens de mer craignent plus que la plus violente tempete. La mer etait unie et brillante comme un miroir, sans que la moindre brise vint agiter sa surface. Le soleil flamboyait comme un globe de feu dans un ciel bleu fonce et brulait si impitoyablement tout ce que frappaient ses rayons, qu'il fallait arroser sans cesse le pont du \_Jonas\_ avec de l'eau de mer pour empecher le bois de se fendre et le goudron de fondre; et pour permettre aux passagers de poser le pied sur les planchers incandescents. Le ciel etait de plomb; toutes les voiles pendaient flasques le long des mats; et le vaisseau restait immobile, comme un corps mort au milieu de l'immense Ocean, qui semblait a chacun pareil a un desert dont on n'atteindrait jamais les limites.

Les passagers allaient et venaient, desesperes, suffoques, sans haleine ni courage, succombant sous cette chaleur effroyable, et cherchant vainement sur le pont et dans la cale un lieu pour se rafraichir et se reposer; mais partout l'atmosphere etait egalement brulante et l'air etouffant. Ce qui rendait leur sort encore plus penible, c'etait le manque d'eau. Un grand nombre d'entre eux, tourmentes par une soif irresistible, epuisaient leur ration avant que le soleil tombat directement sur leurs tetes, et passaient alors le reste de la journee a lutter douloureusement contre la soif.

Ils souffrirent ainsi des le premier jour de calme; qu'eut-ce ete s'ils avaient du rester stationnaires pendant plusieurs semaines au milieu de cette fournaise et de cette atmosphere enervante!

Le deuxieme jour, aucun vent n'avait agite les voiles et la chaleur paraissait doublee. Craignant que ce calme prolonge n'epuisat la provision d'eau necessaire pour atteindre les cotes d'Amerique, le capitaine declara que le salut de tous l'obligeait a prescrire une mesure cruelle. Desormais, chacun des passagers ne recevrait plus qu'un demi-litre d'eau par jour. Une terreur generale et des plaintes ameres accueillirent cet ordre effroyable; mais le capitaine s'efforca de leur faire comprendre que le calme pouvait encore durer un mois, et qu'il devait epargner l'eau, afin de ne pas mettre tout l'equipage en danger de mort. Pour les convaincre, il leur raconta, comme exemple, qu'on avait trouve, a la meme place ou mouillait maintenant le Jonas, un navire portugais qu'on croyait abandonne. Lorsqu'on monta a son bord, on y trouva pres de cent cadavres. On apprit par la relation du journal, que les passagers s'etaient empares de la provision d'eau et l'avaient employee avec une aveugle prodigalite. Cette note datait deja de six semaines, et il est clair que ces cent hommes etaient tous morts de soif et avaient souffert par leur faute le trepas le plus epouvantable. Le capitaine ajouta, avec un geste significatif, qu'il saurait bien garder le Jonas d'un pareil malheur, et que le premier qui oserait toucher a une barrique d'eau, il lui brulerait la cervelle avec son revolver comme a un chien.

Effraye par la terrible histoire du navire portugais, les passagers alteres se tordirent les bras avec un rauque murmure de desespoir.

Victor Roozeman supportait son sort avec courage; mais il pensait plus qu'aparavant aux etres qui lui etaient chers, et, comme s'il eut voulu familiariser son imagination avec la misere, il parlait continuellement de tout ce qui lui manquait. Il se rappelait, avec un enthousiasme maladif, les belles promenades autour d'Anvers, ou il avait reve si souvent au bonheur et a l'amour, sous un feuillage frais; les bords magnifiques de l'Escaut, ou l'on respirait l'air en ete avec un veritable sentiment de beatitude; le banc vert dans le petit jardin de sa mere, ou, apres les heures de travail, il pouvait s'asseoir tranquille, content, et rever et sourire a ses propres pensees, jusqu'a ce que sa chere mere eut servi sur la table un souper appetissant et delicieux. Jean ne parlait guere; il trouvait la position terriblement desagreceable, a la verite; mais ils n'etaient pas les premiers qui fussent restes dans une pareille immobilite pendant quinze jours. Le vent s'eleverait aujourd'hui ou demain, et on oublierait bientot la misere soufferte. Ces pensees n'empacherent pas le courageux Jean de s'ecrier qu'il donnerait cinq annees de sa vie pour un seau d'eau froide de la pompe de son pere.

Celui qui restait ferme et se promenait sur le pont encore satisfait, en apparence, c'était Donat Kwik. Il portait sa ration d'eau dans une bouteille suspendue à son cou par une corde passée sous ses habits, et il la gardait et l'épargnait si soigneusement, que déjà deux fois à la fin du jour il avait rafraîchi Victor et son ami Jean en leur versant une gorgée de sa bouteille.

Interrogé sur la cause de sa force contre la soif, il donna cette explication, qui témoignait au moins d'une très-grande puissance de volonté:

--Donat est un imbécile, je le sais, répondit-il; mais, quand sa peau est en jeu, il devient malin comme un renard, messieurs, et il se casse la tête pour trouver un moyen de ne pas monter trop tôt au ciel. Je vais vous dire comment je m'y prends. Le matin, je reçois ma ration d'eau, n'est-ce pas? Vous croyez que je me dépêche de boire, comme les autres? Non, je fourre la clef de ma malle dans ma bouche, puis je la mords sans discontinuer et je fais croire ainsi à mon estomac qu'il boit, jusqu'à ce que je ne puisse plus supporter la soif. Alors je bois un tant soit peu, et je me remets à mordiller ma clef. Je ne bois pas de genièvre, je ne fume pas. À midi, je ne mange pas de viande, elle est salée; et je me nourris aussi peu que possible, car la soif vient en mangeant. Aussi je suis toujours moitié affamé, moitié étouffé; mais il est plus facile de supporter la moitié de chaque mal que d'en souffrir un tout à fait.

## VII

### LES REQUINS

Les jours se succédaient sans qu'un nuage se montrât à l'horizon; le soleil restait également brûlant et l'air également lourd.

Il arriva, un matin, que beaucoup de passagers restèrent couchés dans leurs cabines, à moitié étourdis et se plaignant de n'avoir plus la force de se mouvoir.

La nouvelle courut soudain sur le navire qu'une maladie contagieuse avait éclaté dans l'entre-pont. Les uns prétendaient que c'était le typhus, les autres le choléra et d'autres la fièvre jaune. Cette nouvelle fit trembler et palir tout le monde, car une seule de ces maladies est, en effet, suffisante pour dépeupler en peu de temps tout un vaisseau, surtout quand une centaine de personnes demeurent ensemble sous un ciel de plomb dans un si petit espace.

Tous les passagers fremissaient encore sous l'impression de cette terrible nouvelle, lorsque Donat Kwik, qui, penché par-dessus le bord, s'amusa à jeter quelques petits objets dans la mer, se mit à crier très-fort, comme s'il avait vu quelque chose d'extraordinaire.

--Une baleine! deux baleines! s'écria-t-il en courant vers Roozeman. Elles ont une gueule comme un four, et des dents! au moins cent, qui grincent et craquent comme une machine à battre le blé. Je leur ai jeté un vieux soulier égaré là; elles l'ont croqué et avalé comme une amande!

Pendant un voyage si douloureux, si long, le moindre incident est une

distraction. Aussi, tous ceux dont l'attention avait été éveillée par le cri de Donat coururent au bord du navire et regardèrent dans la mer, unie et transparente comme un miroir. Ils aperçurent, en effet, non pas deux, mais six ou huit poissons d'une grandeur extraordinaire; quoi qu'on leur jetât, du bois, du fer ou des morceaux de câble, ces monstres sautaient dessus en se bousculant, ouvraient leurs terribles gueules et l'avalèrent en un clin d'œil.

Le docteur passa à moitié ivre, il jeta un regard dans l'eau et dit en ricanant:

--Ah! ah! voilà les pleureurs d'enterrement! Un mauvais signe, messieurs, la maladie fera des victimes. Ces poissons sentent à cent lieues qu'un homme va mourir en mer et ils font claquer leurs dents et agitent leurs queues de joie, parce qu'ils attendent ici un diner friand. Regardez bien au fond de leurs grandes gueules, pour que vous puissiez reconnaître le chemin: c'est par là que beaucoup d'entre vous s'en iront \_ad patres\_. Pour moi, je suis trop nécessaire ici; les mangeurs de fer ne m'auront pas encore.

Après cette cruelle raillerie, il s'éloigna. On parla alors de l'effroyable certitude que les corps de ceux qui succomberaient à la maladie seraient jetés à la mer et dévorés par les requins affamés. Cette pensée horrible éteignit dans les cœurs la dernière étincelle de courage.

Le lendemain, on trouva le docteur mort dans sa cabine, ayant à côté de lui une couple de bouteilles qu'il n'avait pu vider. Beaucoup de passagers étant tombés malades, le docteur s'était vu en possession de plus de vingt-cinq rations de genièvre; et il avait probablement brisé par cet excès le fil de ses jours, déjà peu solide.

Lorsque Donat Kwik rencontra ses deux amis, il s'écria d'un ton de sincère compassion:

--Eh bien! eh bien! le docteur \_Geneverneus\_ est mort? Je lui pardonne de tout mon cœur le poivre d'Espagne qu'il m'a fait avaler. Que Dieu miséricordieux ait son âme! Il n'avait pas prévu que les baleines étaient venues pour lui. Je penserai à lui dans mes prières, il en a besoin, le malheureux!

Sous la ligne, où le soleil décompose, avec une rapidité extraordinaire, tout ce qui peut tomber en putréfaction, on ne peut pas garder longtemps les cadavres. Sur \_le Jonas\_ surtout, où une maladie contagieuse semblait régner, il fallait éloigner sans retard les restes mortels du docteur.

Tout à coup la cloche tinta lentement, comme pour un enterrement; tous les passagers qui n'étaient pas alités furent appelés sur le pont et réunis d'un côté du navire. Alors quatre marins monterent avec le cadavre et se dirigèrent lentement et solennellement vers le côté où se tenaient les passagers. Le pauvre docteur était cousu dans sa couverture comme dans un sac, et l'on y avait mis une quantité de charbon pour le faire descendre au fond de la mer. Après que les matelots eurent tout préparé à bord du navire pour l'enterrement, le capitaine ôta son chapeau et se mit à marmotter entre ses dents les prières d'usage. Les passagers s'étaient également découverts; la plupart frissonnaient à la pensée qu'on allait leur montrer l'effroyable chemin de l'éternité, qu'ils prendraient peut-être à leur tour le lendemain.

La priere fut bientôt achevée. Sur un signe du capitaine, les matelots descendirent jusqu'à la surface de la mer la planche sur laquelle reposait le corps du docteur, la renversèrent et jetèrent ainsi le cadavre dans l'eau sans fond. La plupart des spectateurs se penchèrent par-dessus le bord et regardèrent dans l'eau; mais tous reculèrent tout tremblants et poussèrent un cri d'horreur et d'effroi: ils avaient vu les requins se jeter comme des tigres furieux sur le cadavre, déchirer la couverture de leurs dents innombrables et engloutir en un instant chacun un morceau de l'horrible festin.

Et avant la fin du jour, les monstres recurent encore cinq victimes de la cruelle épidémie qui commençait seulement à sevir d'une manière terrible dans l'entre-pont.

Les passagers étaient anéantis; quelques-uns couraient sur le pont à pas inquiets, comme s'ils cherchaient un endroit pour fuir la cuirasse de bois qui les tenait inexorablement enfermés dans son cercle empesté. D'autres erraient çà et là, comme des fous, avec des gestes de désespoir et murmuraient en eux-mêmes contre des spectres invisibles. Tous demeuraient muets et consternés, et cet affreux silence n'était interrompu que par des imprecations contre la soif de l'or et contre le fatal voyage, ou des soupirs et des cris de regret adressés à la patrie qu'on avait abandonnée si follement.

Vers le soir, Victor fut frappé tout à coup d'une affreuse angoisse. Pendant qu'il était assis sur un banc à côté de son ami et de Donat Kwik, causant tristement de l'heureuse Belgique, de la belle ville d'Anvers et des êtres qui leur étaient chers; pendant que Jean s'efforçait encore de leur inspirer la confiance et l'espoir, la voix de ce dernier s'altéra tout à coup d'une manière surprenante. Une pâleur mortelle couvrit son visage, ses yeux devinrent vitreux et ses membres se raidirent comme s'il eût été atteint d'une attaque de nerfs. C'étaient les signes de la maladie. Jean Creps, le bon cœur, l'ami fidèle, allait mourir; peut-être avant que le soleil éclairât de nouveau le pont du \_Jonas\_, les monstres marins auraient déjà englouti son cadavre!

Cette pensée remplit Roozeman d'un désespoir indescriptible; il se jeta en pleurant sur son ami, lui adressant mille paroles consolantes, auxquelles il ne croyait pas lui-même. Donat tenait une main du malade et l'arrosait de larmes silencieuses.

Jean s'efforçait de lutter contre son mal et de leur faire croire qu'il avait encore du courage et qu'il n'était pas si malade qu'on se le figurait; mais bientôt ses dernières forces l'abandonnerent, il poussa un soupir effrayant et se laissa tomber dans les bras de son ami en criant d'une voix déchirante:

--De l'eau! de l'eau! de l'eau! Ma vie pour une gorgée d'eau! L'eau seule peut me guérir!

En entendant ce cri, Victor sauta debout, courut comme en délire vers le capitaine et tomba à ses pieds les bras tendus. Il pria, il pleura, il se tordit convulsivement les mains, il offrit toute une poignée de billets de banque, tout ce qu'il possédait, pour un demi-litre d'eau. Mais le capitaine resta impassible et muet, comme s'il n'avait pas aperçu le jeune homme qui se traînait à ses pieds et lui demandait la vie de son pauvre ami.

Victor reiterra ses supplications desesperées aupres du pilote avec le meme insucces... Un cri de rage lui echappa; il s'elanca vers un baril d'eau et y porta la main. Trois ou quatre matelots le menacerent de leurs couteaux, et comme Victor, aveugle, ne retirait meme pas sa poitrine sous la froide impression de l'acier, ils sauterent tous ensemble sur lui et le jeterent loin d'eux sur le pont.

Convaincu qu'il n'y avait pas de salut possible, le pauvre Roozeman s'arrachait deja les cheveux et se déchirait la poitrine, lorsqu'un marin lui offrit un peu d'eau, moins de la moitie d'un demi-litre, en echange de sa montre d'or.

Avec quelle folle joie Victor sacrifia le cadeau cheri de sa mere, pour prolonger la vie de son ami, ne fut-ce que d'une heure! Il courut tout joyeux vers Jean Creps, lui porta la bouteille aux levres et lui versa le breuvage rafraichissant dans la bouche, en riant d'un rire nerveux.

Les forces semblerent, en effet, revenir au malade; il pria son ami de vouloir bien le conduire au lit, parce que tous ses membres etaient brises et qu'il eprouvait un besoin irresistible de repos.

Pendant cette nuit, Victor passa des heures d'une anxiété mortelle. Assis, avec Donat, pres du lit de son ami souffrant, il entendait sortir sans cesse de sa poitrine déchirée le cri: "De l'eau! De l'eau! de l'eau!" sans pouvoir rien tenter pour le satisfaire, car il n'aurait pu obtenir une goutte d'eau en echange de toute une fortune.

Il y eut un moment terrible: ce fut lorsque Jean, tombe en delire, ne criait plus pour avoir de l'eau, mais s'agitait en hurlant comme un fou, se tordait les membres et paraissait devoir mourir dans un acces de fureur. Tout a coup, il se leva dans l'obscurité et dit d'une voix creuse et avec une sombre ironie:

--En Californie! Tu veux aller en Californie? Pauvre insense! que vas-tu chercher la? De l'or? N'y a-t-il donc pas d'or dans ta patrie pour celui qui veut le gagner par son activite et par son intelligence? La liberte? l'indépendance? Ou regnent ces bienfaits de la civilisation humaine autant que dans notre industrielle Belgique? Du bonheur? Ah! insense, le bonheur n'habite pas si loin; il est ou se trouvait notre berceau, pres du foyer paternel, dans les yeux de notre mere, dans le souvenir de nos amis, dans les objets auxquels sont attaches les souvenirs de notre jeunesse. Le demon de l'or t'a attire, tu veux devenir riche tout d'un coup, sans travailler, violer la loi que Dieu a gravee dans la conscience? Va-t'en, ingrat, il te punira!... Au lieu d'or, tu ne trouveras que la misere, la honte et la mort... la mort et un horrible tombeau dans les entrailles de l'Océan!...

En achevant cette malediction, il se laissa retomber sur son lit et resta etendu, immobile et muet.

Victor Roozeman, courbe presque jusqu'a terre, se sentit ecrase sous ces paroles terribles, qui n'etaient que l'echo de ses propres pensees; il frissonnait en entendant une prediction de l'accomplissement de laquelle il ne doutait pas.

Au pied du lit etait assis Donat Kwik, qui, dans l'excès de son repentir, se labourait la figure avec les ongles et se jetait si cruellement la tete contre les poutres, que le sang coulait de ses joues. Par instants, il murmurait d'une voix rauque:

--Tiens! tiens! animal que tu es! Ane! Cela t'apprendra a aller en Californie... Tu seras mangé par les baleines: c'est très-bien fait, tu l'as mérité, vilain et stupide imbecile!

Plus tard, dans la nuit, la fièvre brûlante parut avoir abandonné le malade. Il était calme, respirait plus librement et semblait s'endormir.

Donat s'était endormi, la tête sur ses genoux et rêvait tout haut de son village natal... Ce qu'il disait devait ému profondément Roozeman, qui veillait, car il écoutait en tremblant les paroles qui tombaient de la bouche de Donat:

--Ah! Blesken, ma chère vache, murmurait celui-ci, tu ne veux pas manger de cette herbe tendre? Prends-y garde, Blesken! qui n'est pas content de ce qui est passable quitte les trèfles pour les joncs!... Tu as peut-être soif? Il fait si chaud, n'est-ce pas?... Viens au ruisseau: là, il y a de l'eau bien pure, claire comme du cristal et si fraîche, si fraîche, qu'elle vous traverse la gorge comme un velours... Bles, Bles, vois, là-bas, Anneken, la fille du garde champêtre! Elle nous regarde avec ses petits yeux noirs, elle nous fait signe, elle rit. Bles, dimanche, c'est la kermesse; j'ai graissé mes jambes. Si tu pouvais voir les sauts que je ferai!--Anneken! chère Anneken! à dimanche, n'est-ce pas?--Bles, as-tu entendu avec quelle voix douce et tendre elle m'a crié: "Oui, Donat, à dimanche!" Quelle vie, Bles! quel bonheur! si cela ne change pas, j'en deviendrai fou assurément.

## VIII

### LA REBELLION

Lorsque le soleil se leva dans le ciel d'un bleu désespérant, Jean vivait encore; mais on trouva huit cadavres dans les cabines de la troisième classe.

La perte de tant de compagnons, la répétition de ces horribles funérailles et la vue des requins affamés qui s'agitaient autour du navire, tout cela frappa les passagers d'un sentiment de désespoir immense et d'une rage sombre. On entendait dans l'entre-pont des cris menaçants contre le capitaine, et l'on voyait çà et là des hommes qui ouvraient leurs couteaux, comme s'ils se préparaient à un combat à mort.

Le partage de la ration journalière calma cependant pour quelques instants la tempête qui semblait se préparer dans les esprits. Mais, vers midi, lorsque le soleil eut de nouveau changé le pont du Jonas en une fournaise insupportable, une agitation étrange parut ému tout à coup les passagers; ils avaient l'air de se pousser l'un l'autre à une entreprise violente en criant:

--De l'eau! de l'eau ou la mort!

Ni Victor ni Donat n'étaient présents; ils étaient dans la cabine de leur ami malade, qui, sorti de son délire, écoutait d'un air résigné leurs consolations.

Le capitaine se tenait sur l'arriere du vaisseau et suivait avec une grande inquietude tous les mouvements des passagers. Lorsqu'il vit que la chose commencait a devenir serieuse, il appela par un signe tous ses matelots, remit a chacun d'eux un revolver a six coups et les placa autour de l'endroit ou se trouvaient les barils d'eau. Alors, tenant en main son pistolet, il cria aux passagers d'une voix forte:

--Arriere, insenses que vous etes! Vous voulez faire au \_Jonas\_ le meme sort qu'au navire portugais? Vous demandez de l'eau ou la mort? De l'eau, vous n'en aurez pas; mais la mort sur-le-champ, si l'un de vous ose s'approcher de nous a deux pas. Arriere, sur votre vie! ou les balles vont faire justice de votre criminel aveuglement!

Les passagers reculerent jusqu'a la distance designee; ils murmuraient encore et jetaient des regards flamboyants sur le capitaine; mais la vue des marins qui, le revolver au poing et le poignard aux dents, semblaient prêts a commencer une sanglante tuerie, refroidit un peu leur rage et les fit hesiter. Cependant, les plus exasperes s'etaient reunis pres de la proue, ou ils s'excitaient les uns les autres, et deliberaient pour savoir comment on attaquerait le capitaine. Il y en avait meme trois ou quatre qui avaient tire les leviers hors des treuils ou s'enroulaient les cables et qui brandissaient ces effroyables massues au-dessus de leurs tetes. Encore une minute et le pont du \_Jonas\_ allait se changer en une mare de sang.

En ce moment, un cri d'etonnement s'echappa de la poitrine d'un vieux matelot; il montra du doigt en tremblant l'horizon de la mer et s'ecria:

--Capitaine, voyez! voyez la-bas au sud-ouest!

--Ne detournez pas les yeux de ces furieux! commanda le capitaine a ses hommes.

Il dirigea rapidement sa lunette d'approche vers le point de l'horizon designe, et poussa egalement une exclamation de joie; il agita son chapeau en l'air, et cria d'une voix qu'on entendit distinctement aux deux extremités du navire:

--Hourra! hourra! delivrance! Dieu nous envoie de l'eau... de l'eau et du vent!

A ces mots, un sourire etrange et convulsif detendit les traits des passagers, comme s'ils venaient d'etre subitement atteints de folie; mais les couteaux disparurent, les leviers retomberent sur le pont; un pleura, on dansa, on embrassa les matelots, qui s'etaient rapproches et montraient a tous avec transport un petit nuage noir qui s'etait leve sur l'horizon et qui grandissait avec rapidite. A la certitude de cette delivrance inesperee, un grand nombre se jeterent a genoux et leverent les mains vers le ciel en signe de reconnaissance.

L'heureuse nouvelle se repandit instantanement jusqu'au fond du navire. Les malades meme, ceux que la mort tenait deja embrasses, semblaient s'eveiller a une vie nouvelle et imploraient l'aide de leurs amis pour etre conduits sur le pont. Il pleuvait, disait-on. Etre mouille! sentir ruisseler l'eau fraiche du ciel sur tous ses membres! Aspirer un air humide! quelle jouissance! quel bonheur!

Jean Creps fut porte sur le pont par Victor et Donat. Des larmes d'esperance et de joie coulaient sur ses joues pales, pendant qu'il

tenait les yeux fixes sur le nuage noir qui, pareil a un messenger du Seigneur, allait apporter a ces pauvres creatures delaissees la sante et l'apaisement.

Les passagers continuaient a regarder d'un oeil etincelant et avide. Leurs coeurs battaient, leurs nerfs fremissaient, ils avaient tout oublie, meme la soif, pour contempler ce phenomene celeste qui se deployait avec une merveilleuse rapidite au-dessus de l'horizon. Au premier moment, ils n'avaient distingue qu'un petit nuage noir; mais ce petit nuage, comme s'il eut ete anime par une irresistible puissance d'attraction, paraissait reunir dans son sein toutes les vapeurs de l'air et grandissait a vue d'oeil, jusqu'a ce qu'enfin il couvrit comme un mur sombre toute la partie sud du ciel.

Pendant que l'attention generale, etait fixee sur ce seul point, que tous avaient perdu tout autre sentiment que celui d'une delivrance prochaine, le capitaine donnait des ordres afin de tout appreter pour recueillir l'eau de pluie. Les voiles disponibles furent tendues sur le pont; des barils, des seaux et des cuves furent places aux coins ou la pente naturelle devait conduire l'eau.

A peine les premiers apprets etaient-ils termines, que la partie du ciel qui etait restee claire jusque-la se remplit d'un brouillard epais et qui devint de plus en plus opaque; le soleil etait pale et sa lumiere verdatre; et bientot on se trouva dans une complete obscurite.

Alors, un gigantesque serpent de feu jaillit du sein de l'immense nuage noir, et l'Ocean fremit sous un epouvantable coup de tonnerre. Le signal etait donne! Des eclairs serpentaient sans relache dans l'espace; l'eau retentissait comme si dix armees invisibles se battaient avec une artillerie infernale; mais les ecluses du ciel s'entr'ouvrirent et des torrents d'eau tomberent avec fracas sur le pont du \_Jonas\_.

Quelle joie! quelle agitation! Comme les pauvres passagers pouvaient boire maintenant, se rafraichir, sentir couler sur leurs corps embrases l'eau fraiche, pareille a un baume bienfaisant!

Jean lui-meme, Jean le malade, l'epuise, embrassait ses deux amis et s'ecriait avec enthousiasme:

--Dieu soit loue! je ma sens revivre! je ne mourrai pas!

La tempete dura deux heures. Le tonnerre grondait effroyablement et faisait trembler le ciel et la mer; les eclairs enveloppaient \_le Jonas\_ d'une lumiere aveuglante; parfois, les vents dechaines faisaient tourner le navire sur lui-meme comme une toupie et le menacaient de le faire sombrer; mais tout cela n'etait rien, en comparaison de la joie d'avoir de l'eau et de sentir entrer dans ses poumons un air humide et frais. Les peureux meme riaient et battaient des mains au milieu de l'orage et des eclairs.

Lorsque la tempete s'apaisa enfin, le vent continua a souffler avec une force suffisante, et, par bonheur, il avait pris une direction favorable au voyage des chercheurs d'or. Le capitaine fit ajouter autant de voiles que possible; \_le Jonas\_ se pencha sur le cote et s'elanca en avant comme une fleche, au bruit des hurrahs joyeux de tous les passagers.

## IX

### L'ARRIVEE

Le navire, comme s'il eut voulu rattraper le temps perdu, marcha avec une telle rapidite, que, quelques jours plus tard, il se trouvait a la hauteur da Bresil. Deux malades succomberent encore, les autres guerirent rapidement ou furent bientot hors de tout danger.

Les souffrances endurees etaient oubliees. Deja les passagers commencent a soupiner de nouveau apres l'or de la Californie. On etait gai, on causait des mines, des tresors qu'on y amasserait, et de ce qu'on en ferait apres le retour au pays natal.

Jean Creps, quoique encore un peu faible, etait tout a fait retabli de sa maladie. Il ne savait pas, sans doute, quel jugement severe il avait prononce pendant son delire contre ce voyage; car la vie qui lui etait revenue avait redouble son courage, et il envisageait avec une confiance sans bornes l'avenir qui s'ouvrait devant lui. Son ami Roozeman avait egalement retrouve ses reves seduisants, et souvent un sourire mysterieux venait eclorre sur ses levres, quand son imagination faisait miroiter devant ses yeux la fortune qu'il esperait recueillir bientot. Il se voyait deja dans les mines, il y trouvait des blocs d'or en abondance; il retournait dans sa patrie; il assurait le bonheur de sa tendre mere; il etait devant l'autel a cote de Lucie, et il entendait la voix du pretre qui disait: "Soyez unis au nom du Seigneur!"

Donat Kwik avait repris sa premiere disposition d'esprit. Il se promenait des journees entieres sur le pont, ou tenait compagnie aux deux amis et les amusait par ses reparties bouffonnes et par son insouciance. D'autres fois, il flanait dans l'entre-pont, et y baragouinait le francais, l'anglais et l'allemand avec tout le monde: on n'en comprenait qu'un mot par-ci par-la, et il faisait rire chacun par ses balourdises. Les Francais le nommaient Jocrisse et les Allemands Hauswurst; il repondait a ces noms, dont la signification lui etait inconnue, avec autant de serieux que si le cure l'eut baptise ainsi a sa naissance.

Le Jonas devait encore subir une rude epreuve: les passagers devaient voir encore une fois la mort s'elever entre eux et la terre promise de l'or;--et, cette fois, le danger devait etre si menacant, que tous ceux qui etaient a bord du Jonas allaient implorer la misericorde celeste a deux genoux et les mains levees au ciel. Au cap Horn, ce point extreme de la quatrieme partie du monde, ils furent assaillis par de longues et terribles tempetes; une nuit, ils se virent entoures dans l'obscurite par de formidables montagnes de glace, et les marins eux-memes, renoncant a tout espoir de delivrance, voulaient deja mettre a flot les chaloupes pour abandonner le navire dans ce moment supreme. En verite, le destin semblait avoir decide la perte du Jonas; mais, soit que le Seigneur eut pitie de ces creatures eperdues, soit que le sang-froid du Capitaine sut eviter avec une merveilleuse habilete les montagnes de glace, les chercheurs d'or echapperent cette fois encore au tombeau qui s'ouvrait devant eux. Ils arriverent enfin dans l'ocean Pacifique, entre Valparaiso et Taiti.

Il s'etait ecoule pres de cinq mois depuis le jour ou ils avaient quitte Anvers et vogue sur l'Ocean. Encore une quarantaine de jours favorables,

et ils allaient mettre le pied sur le rivage du merveilleux pays, but supreme de leur desir et recompense de tous les maux soufferts. Apres un si long voyage, l'ennui s'etait empare des passagers, jusqu'au moment ou ils arriverent pres du cap Horn, et avait jete peu a peu l'apathie et le decouragement dans les coeurs; mais, maintenant qu'on se trouvait dans la mer meme qui baignait les cotes de la Californie, les poitrines se dilaterent, les tetes se releverent avec fierte et les yeux brillèrent d'espoir et d'impatience.

Pendant cette derniere partie du voyage, le repos ne fut trouble que par un seul evenement. Un matin, de tres-bonne heure, Donat Kwik accourut en hurlant sur le pont, criant au secours comme si on voulait l'assassiner. Aux questions des premiers qui l'interrogerent, il repondit:

--Le capitaine! vite! vite! le capitaine! \_Vole argent moi, my money! Spitsboef! Donderwatter! moi vole!\_ Oh! mon Dieu, mon Dieu, ma pauvre argent!...

Quand le capitaine comprit ce qui desesperait si fort Donat, il prit le fait tres au serieux. On avait, d'apres le recit du paysan, force, pendant la nuit, la serrure de son sac de voyage et vole une somme de cinq cents francs en quatre billets de banque anglais.

Tous les passagers de la troisieme classe furent appeles sur le pont et minutieusement fouilles par les marins. On leur fit meme vider leurs poches et oter leurs souliers. Ensuite, toutes les malles et les coffres furent ouverts et visites; mais, quoi qu'on fit pour decouvrir l'auteur de ce vol, on ne put trouver la trace des billets de banque disparus.

Donat Kwik pleurait comme un enfant, s'arrachait les cheveux et remplissait l'air de ses plaintes ameres. Ses amis, Creps et Roozeman, s'efforcerent de le consoler en lui assurant qu'il finirait bien par retrouver ses billets de banque; et comme cela ne faisait pas d'effet sur le paysan decourage, ils lui firent comprendre qu'en Californie il n'aurait nullement besoin d'argent, et qu'il ne saurait meme pas l'employer. En effet, a leur arrivee, ils trouveraient des delegues de la societe \_la Californienne\_, pour leur procurer une bonne nourriture, des auberges confortables et tout ce qui pouvait etre necessaire a leur entretien.

Il ne fut cependant pas possible de tirer Kwik de son abattement. Roozeman, que le vieux capitaine Morello n'avait pas laisse partir sans argent, possedait mille francs dans son portefeuille. Il prit un billet de banque de cent vingt-cinq francs et l'offrit au pauvre desole, qui deplorait encore, avec des larmes aux yeux, la perte de sa \_poire pour la soif\_. Donat accepta le don avec une grande reconnaissance et parut un peu console. Neanmoins, depuis ce jour, il n'eut qu'une triste vie sur le navire. Ou qu'il se trouvat, dans l'interieur ou sur le pont, il espionnait tout ce qu'il voyait et entendait; il se glissait comme un renard pour ecouter les conversations les plus secretes, suivait tous les mouvements des mains des passagers, et il etait evident qu'il ne regardait jamais quelqu'un sans que la pensee que le voleur de ses billets de banque pouvait bien etre devant lui brillat dans ses yeux. Les passagers, blesses de ce soupcon, maltrahaient le pauvre paysan ou l'ecartaient durement de leur chemin; il se defendait en donnant des coups de pied a droite et a gauche, mais il avait affaire a si forte partie, qu'il ne paraissait presque plus jamais sur le pont du navire sans avoir un oeil poche ou le nez ecorche.

C'était surtout le Français aux moustaches rousses qui le poursuivait sans cesse. Donat s'était mis en tête que son premier oppresseur était aussi le voleur de ses billets, et le Français pouvait lire ce soupçon dans ses yeux. Un jour, qu'il avait de nouveau frappé cruellement le pauvre garçon au visage, Victor était accouru et avait défendu son compatriote; Jean Creps était intervenu, et ainsi une rixe violente s'était élevée sur le pont. Le capitaine, après avoir entendu les explications de part et d'autre, avait fait mettre le Français pour deux jours au cachot. Depuis ce moment, la moustache rousse nourrit une haine furieuse contre Kwik et lui suscita, par ses camarades, toutes sortes de tourments.

Cependant le Jonas poursuivait sa route avec un vent très-favorable. On commença à compter les jours, et lorsque le capitaine annonça enfin qu'on allait atteindre la baie de San-Francisco, la fièvre de l'impatience gagna tous les passagers.

Une après-midi que le ciel était très-nébuleux, les deux amis étaient assis avec Donat dans l'entre-pont de la seconde classe et s'entretenaient avec animation du terme prochain de leur long voyage et de leur débarquement dans le pays de l'or.

--Quant à moi, disait Creps, je ramasse autant d'or que je puis. J'en donne la moitié à mon père, pour qu'il ne soit plus obligé de travailler dans ses vieux jours; j'achète à mon frère un magasin de denrées coloniales, et je donne à chacune de mes sœurs une dot de cinquante mille francs!

--Et vous-même, demanda Donat, que garderez-vous donc pour vous?

--Bah! je n'ai besoin de rien, répondit Jean. Ce n'est pas pour devenir riche que je suis venu en Californie. Pourvu que je puisse vivre libre et indépendant, et ne plus voir de pupitre devant mes yeux, je suis content. Et si le goût des richesses me prenait un jour, je pourrais toujours revenir en Californie.

--Savez-vous ce que je ferai, moi? s'écria Donat Kwik. Je ne retourne pas à la maison avant d'avoir tout un sac de froment plein d'or. Alors, j'achète un château aux environs de Natten-Haesdonck, et je vais y demeurer avec Anneken et son père. Il y aura là tout ce qu'il y a de bon: de la viande au pot, du jambon dans la cheminée, de la bière forte dans la cave, des vaches grasses, de beaux chevaux et une voiture... oui, oui, une voiture! Et mon Anneken sera habillée comme une princesse; et je veux, quand nous irons à la kermesse, qu'elle attire les regards de tout le monde, et je ferai boire les amis et manger les pauvres gens, et je serai joyeux, et je causerai et je sauterai avec mon Anneken du matin au soir. Le baron de notre village est aussi riche que la mer est profonde. Il a toujours l'air maussade et il est rare qu'il sourie; mais Donat Kwik lui apprendra comment il faut vivre quand on a un sac d'or dans sa cave.

--Je n'en demande pas tant à Dieu, dit Victor. S'il me permet seulement de trouver en Californie les moyens d'obtenir la main de Lucie Morrelo et d'assurer à elle et à ma mère un sort agréable, je bénirai éternellement son saint nom, dusse-je travailler encore rudement toute ma vie pour augmenter leur bonheur.

Tout à coup, la conversation des amis fut interrompue par un hurra

joyeux qui retentit sur le pont du \_Jonas\_. Ils monterent en courant. La, ils entendirent le cri triomphant de "Terre! Terre! Californie! San-Francisco!... Hourra! hourra!"

En effet, le brouillard s'etait dissipe et les cotes de la Californie se deployaient sous leurs regards emerveilles, des deux cotes d'un detroit qui leur fut designe comme etant la \_Porte d'or\_, ou l'entree de la baie de San-Francisco. Au nord et au sud, ils virent la cote bordee par une immense chaine de montagnes dont la croupe verte s'etendait comme une ligne sombre et se perdait insensiblement dans l'horizon nebuleux. Devant eux, le \_monte Diavolo\_, ou montagne du Diable, elevait vers le ciel sa cime couronnee encore, a une couple de mille pieds de hauteur, de cedres gigantesques.

Pendant que, muets et en extase, ils contemplaient le phare qui marquait la fin de leur voyage, le \_Jonas\_ atteignit la Porte d'or et entra dans la baie de San-Francisco, parsemee d'un grand nombre d'iles et assez grande pour contenir toutes les flottes de guerre du monde.

\_Le Jonas\_ jeta l'ancre entre une centaine de navires de toutes les formes et de toutes les nations; et les passagers, pleurant de joie et pleins d'enthousiasme, s'elancerent en foule vers le cote du pont qui faisait face au rivage, comme si une lutte allait s'elever pour savoir celui qui mettrait le premier le pied sur la terre qui produit l'or.

X

## SAN-FRANCISCO

Plusieurs chaloupes allerent et revinrent du \_Jonas\_ au rivage pour débarquer les passagers.

Une soixantaine de ceux-ci etaient deja sur le port, avec leurs coffres et leurs malles, attendant et regardant si les directeurs ou les employes de la societe \_la Californienne\_ ne se montraient pas pour transporter leurs bagages, ou pour les conduire aux auberges ou maisons de bois que l'on avait preparees pour les actionnaires.

Pendant ce temps, les deux amis, et surtout Donat Kwik, ouvraient de grands yeux en regardant les singulieres gens qui passaient par groupes ou s'arretaient pres d'eux. Ce n'etait pas les Mexicains avec leurs costumes eclatants qui attiraient le plus leur attention, ni les Chinois avec leurs longs jupons, ni les mulatres avec leur large figure couleur marron, ni meme les naturels a moitie sauvages de la Californie. Ce qui les etonnait et leur semblait inexplicable, c'etait l'exterieur des Europeens, qui avaient probablement quitte comme eux leur patrie pour venir assouvir ici leur soif d'or. La plupart etaient sales et deguenilles, avec la barbe negligee et les cheveux en desordre, avec des souliers creves aux pieds et des haillons autour du corps. Cependant, si miserable que fut leur air, ils portaient tous a leur ceinture un revolver ou un couteau-poignard etincelant et marchaient la tete levee, jetant a droite et a gauche des regards fiers ou paraissait briller le sentiment d'une independance absolue. On voyait se promener egalement des personnes dont le costume et la physionomie indiquaient une position aisee et une education distinguee; mais ils vivaient sur un pied

d'egalite parfaite avec des gens sur le visage desquels la bassesse et la crapule avaient imprime leurs ignobles stigmates; on y voyait meme des hommes qu'on eut pris pour des mendiants ou des voleurs serrer la main d'un promeneur qui avait l'air d'un baron, ou repousser brutalement, le pistolet au poing, ceux qui avaient l'audace de les toucher seulement en passant.

--Dieu! quelles mines repoussantes ont tous ces gens-la! soupira Roozeman. Je ne me suis jamais represente autrement une bande de brigands. Qu'ils sont sales et sauvages!

--La tete m'en tourne, murmura Donat Kwik. Ici, on n'a qu'a se baisser pour trouver de l'or, a-t-on dit; il me semble qu'il serait preferable pour ces hommes qu'on put y ramasser des culottes et des souliers neufs. Je ne sais, mais je crains fort que nous n'ayons a nous repentir de notre voyage. Ah! si j'avais encore mes cinq cents francs!

--Vous etes etonnants! dit Jean en riant, vous voyez tout en noir. Il va de soi que ce ne sont pas tous millionnaires qui viennent en Californie. Ces gens-la sont probablement des voyageurs nouvellement arrives, comme nous. Ils n'ont pas encore eu le temps ni l'occasion d'aller aux mines d'or, et, ne faisant pas, comme nous, partie d'une societe qui pourvoit a leur entretien, ils souffrent un peu de misere. Vous remarquez cependant bien que l'espoir ou la certitude d'etre bientot riches leur gonfle le coeur et les rend fiers. Croyez-moi, ce que vous voyez ici est la realite du reve que les plus nobles coeurs caressent en Europe: la fraternite, l'egalite entre tous les hommes et toutes les nations, sans distinction de sang ni de rang.

--Oui, mais la fraternite avec tous ces pistolets et ces longs couteaux, repliqua Donat, m'inspire peu de confiance. Si ces deux gaillards la-bas, avec leurs sales barbes, qui nous regardent si singulierement, sont mes freres, pardieu! je n'aimerais point rencontrer quelqu'un de ma famille seul dans un bois!

--Tu ne comprends pas, repliqua Jean. L'arme a la ceinture de ces hommes est le signe de la liberte et de la vraie independance. N'as-tu jamais entendu dire que, dans les Etats-Unis d'Amerique, personne ne sort de chez soi sans revolver? C'est pourtant une nation puissante et civilisee, qui donne a l'ancien monde l'exemple de l'independance individuelle et de la liberte la plus large. Vous en aurez l'experience....

Un monsieur, passablement bien mis, a la physionomie noble et fiere, s'approcha de Creps et s'offrit pour porter leurs bagages a la ville. Les Flamands le regarderent avec de grands yeux, et Jean repondit en anglais qu'ils n'avaient pas, pour le moment, besoin de son service, parce qu'ils attendaient des gens qui se chargeraient de leurs coffres. Roozeman lui demanda tres-poliment comment il se faisait qu'un gentleman comme lui se vit force de faire un travail d'esclave pour gagner quelques schillings.

--Quelques schellings! repeta l'autre en souriant. L'etat n'est pas aussi mauvais que vous le croyez. Je gagne journellement huit dollars et quelquefois douze.

--Que dit-il la? s'ecria Donat, qui avait appris sur le Jonas assez de trois ou quatre langues pour comprendre les paroles de l'Anglais; que dit-il la? Douze dollars! soixante francs par jour! Oh! Le charmant

pays! Pour porter des paquets, on n'a pas besoin de beaucoup d'esprit. Maintenant je ne crains plus rien. A Natten-Haesdonck, je devais travailler comme un cheval, et je gagnais à peine deux dollars par mois en sus de la nourriture.

Et il riait et battait des mains, comme si la certitude d'échapper à la misère l'avait rendu fou de joie.

L'Anglais, qui prenait ses exclamations pour une raillerie, porta la main à son couteau, jeta un regard menaçant sur Donat stupefait et dit en s'éloignant:

--\_Go to hell, you damnd'd idiot!\_ (Va en enfer, idiot damne!)

--Voilà, pardieu! un frère bien chatouilleux! murmura le poltron Kwik entre ses dents. Encore un peu, et il allait me saigner comme un porc. Dites ce que vous voudrez, messieurs, tous ces gaillards-la ressemblent à une bande de brigands qui cherchent querelle afin de pouvoir vous voler ou vous assassiner.

En disant cela, il ramassa son sac de voyage et le serra avec force, comme s'il craignait d'être volé.

--Tu es méfiant comme un vrai paysan flamand, dit Jean en plaisantant. Depuis la perte de tes billets de banque, tu ne vois plus que des voleurs. Ce monsieur ne te comprend pas; il croyait que tu te moquais de lui; quoi d'étonnant qu'il en soit blessé?

Il fut interrompu par un grand bruit et par les plaintes des passagers, qui attendaient, comme lui, à côté de leurs malles. On leur avait assuré qu'il n'était pas encore arrivé de directeurs ni d'employés de \_la Californienne\_ à San-Francisco; \_le Jonas\_ était le deuxième navire de la société qui eut paru dans la baie; mais sans doute le vaisseau sur lequel se trouvaient les directeurs et les instruments de travail avait eu des vents contraires. Il serait en vue au premier jour; hors cette supposition, personne ne savait que dire de \_la Californienne\_, et il ne resta plus aux passagers qu'à se conduire selon le proverbe américain, \_help yourself\_, que Donat traduisit par: \_Tache de te tirer toi-même du pétrin\_.

Il n'y avait rien à faire contre le sort; la nuit allait venir, il fallait chercher un logis ou l'on obtint au moins un abri pour la nuit. Il pouvait se passer encore quelques jours avant l'arrivée des directeurs de la société. Ceux qui avaient de l'argent n'avaient rien à craindre; les autres se tiraient d'embarras comme ils pourraient.

Deux hommes accoururent en même temps pour porter la malle de Victor, qui était assez grande. Tous les deux y avaient déjà mis la main, et l'un repoussa l'autre avec violence en proférant des paroles grossières. Un des deux tira son couteau et menaça d'en percer l'autre; mais ce dernier sauta sur lui comme un tigre furieux, lui arracha son couteau, qu'il jeta loin de lui, frappa son adversaire à la figure avec une telle force, que le sang lui sortit par le nez et par la bouche, et jura, le revolver à la main, qu'il lui brûlerait la cervelle s'il faisait encore un pas pour se rapprocher.

--Droles de frères! murmura Donat pâle d'émotion.

--C'est un être insupportable, dit le vainqueur en français, pendant

qu'il chargeait le coffre sur ses epaules. Un jour ou l'autre, je serai obligé de lui loger une balle dans la tete. Soit, il l'aura... Ou veulent aller ces messieurs?

--Eh bien, eh bien, ou est allée ma malle? s'ecria Jean Creps tout a coup. Elle était ici, a cote de moi.

--Tiens! vous parlez le flamand? demanda le porteur. D'apres votre langage, vous devez etre d'Anvers. Je suis Bruxellois....

--Mais ma malle? ma malle? repeta Jean avec inquietude, Ou peut-elle etre?

--Elle est probablement volée, repondit le Bruxellois d'un air tranquille.

--Et que faire?

--Faire une croix dessus; vous n'en entendrez plus jamais parler.

--Courez chez le bourgmestre! chez le garde champetre, chez les gendarmes, s'ecria Donat.

--Il n'y a pas de police ici, observa le Bruxellois. Chacun est libre et peut faire tout ce qu'il veut et tout ce qu'il sait faire. Tant pis pour celui qui n'est ni assez fort ni assez malin.

--Et si ce furieux de tout a l'heure vous avait perce de son couteau, il n'y aurait pas eu de justice pour venger ce meurtre?

--Aucune. Elle aurait trop d'ouvrage s'il y en avait une. Au moindre mot, le sang coule ici entre les meilleurs amis. La soif de l'or rend le coeur cruel et impitoyable. Je suis arrive en Californie, bon et doux comme un naif Brabancon; mais les sept mois que j'ai passes dans les mines m'ont appris qu'un agneau, pour pouvoir vivre parmi les loups, doit devenir loup lui-meme. En Belgique, je n'aurais pas ose coucher un lapin par terre; maintenant, j'abattrais dix hommes, avec mon revolver ou mon couteau, sans en etre plus emu que lorsque j'ecrase les moustiques qui cherchent a me piquer.

Victor et Donat, qui ecoutaient ces paroles, fremissaient d'horreur devant une si froide insensibilite. Jean s'etait eloigne de quelques pas et regardait de tous cotes s'il ne decouvrirait pas sa malle....

--Peine inutile, camarade, lui cria le Bruxellois. La malle est partie et reste partie. Avancez, sinon vous me payerez double. Vous me faites perdre mon temps; je puis encore gagner quatre dollars avant la nuit.

--Ainsi, demanda Creps en s'approchant, vous me dites qu'il n'existe pas de justice dans ce pays?

--C'est-a-dire, repondit le commissionnaire en partant avec la malle, personne ne se mele des combats et des assassinats; mais, quand on prend un voleur en flagrant delit, alors il est pendu au premier arbre ou pilier venu par les assistants, par vous, par moi ou par n'importe qui, sans autres informations ni jugement. On nomme cela ici la \_Lynch law\_ (loi de Lynch). Vous aurez l'occasion d'apprendre a connaitre cette singuliere justice. Marchez un peu plus vite, camarades, et faites attention a la boue, car, quand il a plu comme aujourd'hui,

San-Francisco est un borbier.

--C'est fini, dit Creps en soupirant, tous mes gémissements ne me rendront pas ma malle. Nous devons nous consoler. Il est heureux que j'aie mis mes billets de banque en poche.

--Ne dites pas cela de manière à être entendu, imprudent! murmura le Bruxellois.

--Comment! pourquoi?

--Vous ne le comprenez pas? Si moi, par exemple, il me prenait envie de posséder vos billets de banque, qu'est-ce qui m'empêcherait de vous percer le cœur de mon couteau et de vous prendre ensuite vos billets de banque?

--Vous? crièrent les trois amis en même temps.

--Non, je ne suis pas encore si avancé, Dieu soit loué! C'est un bon conseil que je vous donne.... Mais vous ne m'avez pas encore dit où vous voulez passer la nuit. Il y a ici des hôtels à tous prix. Pour coucher une nuit sous un toit, on paye dix, cinq, trois ou deux dollars par personne; oui, même pour un dollar, on peut dormir par terre sous une voile. Parlez, que choisissez-vous?

--Cinq francs pour coucher par terre sous une voile! murmurèrent les Flamands.

--Êtes-vous riches? avez-vous beaucoup d'argent? demanda le Bruxellois.

--Beaucoup d'argent? non certainement, lui répondit-on en hésitant, mais assez cependant pour coucher pendant une nuit sur un lit passable.

--C'est bien; je vois que vous commencez à suivre mon conseil, et je comprends que vous avez de l'argent. Le mieux que vous ayez à faire, c'est de donner trois dollars par tête; cela fait ensemble environ cinquante francs. Il y a beaucoup de monde à San-Francisco; les auberges sont pleines; mais je connais un hôtel écarté où il y a encore quatre ou cinq places libres.

En chemin, Donat Kwik demanda au porteur:

--Dites donc, camarade, vous avez été sept mois dans les mines d'or, n'est-ce pas? N'avez-vous donc pas trouvé de l'or?

--Certes, beaucoup d'or.

--Je ne comprends pas comment la terre tourne ici. Vous avez trouvé beaucoup d'or: en ce cas, pourquoi portez-vous donc nos malles comme un pauvre malheureux, au lieu de vivre de vos rentes?

--Parce que je n'ai plus d'or.

--On vous l'a volé?

--Non.

--Vous l'avez perdu?

--Oui, perdu au jeu. Je fus trop avide; je voulus doubler mon trésor, et le sort me reprit tout. Je vais retourner bientôt aux mines; cette fois, je serai mieux avisé. Voici, messieurs, votre hôtel. Ouvrez la bourse, deux dollars pour mes peines.

--Comment! s'écria Jean étonné, dix francs pour avoir porté ce coffre à trois cents pas? Vous plaisantez, sans doute?

--Deux dollars, vous dis-je!

--Et si nous refusions de nous laisser tromper ainsi?

--Je vous y forcerais, fut-ce avec mon couteau.

--Je ris de votre couteau! grommela Jean Creps.

--Vous avez tort, camarade; si vous n'étiez pas mon compatriote, vous vous repentiriez de ces paroles hardies. Allons, pas de plaisanteries dangereuses: deux dollars!

Rooseman, qui craignait que son camarade ne se fit une mauvaise querelle avec le sanguinaire personnage, se hâta de payer le salaire demandé.

--Que ceci vous apprenne à fixer désormais d'avance le prix de tout ce que vous demanderez ou achèterez, dit très-sérieusement le Bruxellois en entrant dans l'hôtel.

Il cria à haute voix combien les nouveaux hôtes voulaient payer pour leur coucher, et s'éloigna en disant encore aux amis stupefaits:

--Bonsoir, messieurs. Si vous avez besoin de moi, vous me trouverez au port. Pour un dollar par heure, vous pouvez disposer de moi.

Les domestiques de l'hôtel prirent la malle, et conduisirent les voyageurs en haut, dans une petite chambre où il y avait quatre lits.

--Ces messieurs souperont-ils? demanda un des garçons.

Malgré leur étonnement de ce qu'ils avaient vu et entendu, nos amis résolurent de bien souper et même de boire une bouteille de vin pour oublier l'éternelle viande salée du navire. Sur leur réponse affirmative, le garçon les invita à descendre dans la salle à manger. Leur souper serait servi immédiatement. La table devant laquelle ils s'assirent était très-longue. À l'une des extrémités se trouvaient quatre ou cinq personnes qui, après avoir soupe, s'étaient mises à jouer aux dés. Deux autres individus étaient assis près des Flamands et parlaient en français des placers ou mines d'or, et du plus ou moins de succès qu'ils avaient eu pendant la bonne saison passée.

Donat Kwik avait, à son entrée dans la salle, remarqué une chose qui l'avait frappé d'une joyeuse surprise. Même lorsque le garçon eut déposé devant lui un morceau de rosbif fumant, il oublia de manger et son regard étincelant restait tourné vers le bout de la table: il voyait de l'or, de l'or de Californie! Jusqu'à ce moment, par une méfiance naturelle, il avait craint que lui et tous ses camarades du Jonas ne fussent victimes d'une escroquerie adroite et calculée. Maintenant il devait bien croire à l'or, il brillait devant ses yeux; il en voyait jouer des poignées comme s'il n'avait pas eu plus de valeur que les noisettes ou les amandes du marchand d'oublies de Natten-Haesdonck. II

suivait les mouvements des joueurs et regardait avec étonnement comment, tout en proferant mille interpellations passionnées, ils pesaient la poudre d'or et les grains dans une petite balance et se défiaient ensuite à mettre pour enjeu d'un coup de dés un ou plusieurs de ces petits tas qu'ils nommaient une once.

Il lui faisait bien un peu de peine de voir sur la table, à côté de chaque tas d'or, un revolver ou un long couteau; mais la fortune qu'il avait rêvée était une réalité et non un leurre. Cette conviction remplit son cœur de courage et de confiance. En outre, les hommes qui maniaient l'or comme si c'eût été une substance sans valeur n'avaient pas l'air plus riche que les mendiants qu'ils avaient remarqués sur le quai, à San-Francisco; ils étaient également sales et déguenillés, et, à part leurs regards fiers et leur langage impérieux, leurs costumes et leur physionomie portaient ce cachet de négligence et de pauvreté auquel on reconnaît en Europe, au premier coup d'œil, l'homme qui souffre de la faim et de la misère. Kwik ne comprenait pas comment cela se pouvait; ce n'était donc pas de pauvres gens qu'il avait vus en si grand nombre? La hardiesse et la rude fierté de tous lui étaient expliquées: ces hommes en haillons avaient leurs poches pleines d'or, c'est à cause de cela qu'ils étaient fiers et qu'ils exigeaient dix francs pour porter une malle à quelques centaines de pas.

Roosman et Creps dirigeaient aussi par moments leurs regards vers les joueurs pour voir briller l'or amoncelé devant eux, et ils n'étaient pas moins satisfaits d'avoir un avant-goût de la fortune qu'ils allaient amasser. Ils mangèrent et burent cependant avec appétit, et causèrent avec plaisir. Ce qui augmentait encore le sentiment de joie et d'enthousiasme qui leur gonflait le cœur, c'était la conversation des deux messieurs, leurs voisins, qui avaient fini de souper. Ceux-ci se racontaient à haute voix leurs aventures dans les placers; ils étaient Français; le rhum qu'ils buvaient par grands verres avait assurément monté leur imagination, car ils nommaient des gens connus d'eux, qui avaient trouvé des blocs d'or pesant plusieurs livres, et parlaient de mines où l'on avait trouvé en peu de mois pour quelques centaines de mille francs d'or.

Victor et ses amis s'étaient fait servir une bouteille de vin d'Espagne. La liqueur spiritueuse échauffa peu à peu leurs cœurs, et leur montra un avenir en rose.... Tout souci les quitta, et ils parlèrent gaiement de leur prochain voyage aux placers, des richesses qu'ils en rapporteraient, de leur retour triomphant en Belgique, et surtout de ce qu'ils écriraient le lendemain à leurs parents et amis, pour annoncer leur arrivée dans le pays de l'or. Ils ne parleraient pas beaucoup des maux soufferts, ni de la vie sauvage des habitants de San-Francisco, car il ne fallait pas effrayer les parents; au contraire, il fallait montrer tout en beau, pour rejouir les amis, à Anvers.

Un grand tumulte s'éleva en ce moment à l'extrémité de la table; deux joueurs semblaient en discussion pour un coup de dés. Ils frappaient du poing sur la table, ils juraient et se menaçaient avec une fureur croissante; mais les Flamands ne comprirent pas ce qu'ils disaient. Tout à coup, l'un d'eux se leva de la table et mit en poche le monceau d'or contesté; mais l'autre, rugissant comme un lion, sauta sur lui, le renversa en arrière et lui mit un genou sur la poitrine en criant qu'il l'étranglerait s'il ne rendait pas l'or. Celui qui était tombé, restant muet, se démenait et se tordait les membres avec tant de rage que l'écume lui sortait de la bouche.

--Rends! rends! rugissait l'autre.

Et, comme il ne recut pour reponse de son adversaire qu'une insulte grossiere, il etendit une de ses mains vers la table, prit un long couteau et l'appuya, en prononcant d'horribles menaces, sur la poitrine de son ennemi.

Les Flamands avaient saute debout, pales d'effroi et tremblants a la prevision d'un meurtre. Donat Kwik, lorsqu'il vit la pointe du couteau sur le sein du malheureux joueur, fut emporte par un sentiment de compassion: un cri d'anxiete lui echappa et il courut au secours de la victime. Il avait deja mis la main sur le meurtrier pour le retenir; mais deux ou trois des assistants le saisirent et le jeterent en arriere avec tant de violence, qu'il roula jusqu'a l'autre bout de la salle et tomba sur le dos aux pieds de ses amis.

Les deux Anversois, indignes d'une pareille cruaute, marcherent vers les joueurs, comme pour leur en demander compte; mais a la vue d'une couple de revolvers et de trois poignards qui etaient diriges sur eux, ils s'arreterent stupefaits, et un des etrangers leur dit en bon anglais:

--Restez tranquilles, gentlemen. Respectez la loi de la Californie, la loi de non-intervention. Ce qui se passe ici ne vous regarde pas; ce sont nos affaires.

L'homme etendu par terre, voyant qu'il devait plier sous la force de son adversaire, promit de rendre l'or dispute et demanda de pouvoir se relever. En replacant l'or sur la table, il rugissait horriblement et ses yeux flamboyaient; il etait visible qu'une ardente soif de vengeance Brulait dans son coeur. Cependant il souhaita, d'un air sombre, le bonsoir a ses camarades, passa son poignard dans sa ceinture et se disposait a quitter la maison, lorsqu'une injure qui lui fut adressee en guise d'adieu le fit revenir sur ses pas. Il porta a son ennemi un violent coup de couteau et s'enfuit vers la sortie de la salle. Deux coups de pistolet retentirent et deux balles trouerent la porte entr'ouverte. Mais le fuyard avait disparu et ceux qui le poursuivirent dans la rue revinrent en grommelant.

Les garcons, en entendant les coups de pistolet, etaient entres dans la salle. On etait occupe a soigner le blesse. Il avait recu un coup de couteau au travers du bras gauche, et perdait le sang a flots; le plancher, a ses pieds, etait teint de rouge dans une assez grande etendue. Cela n'empchait pas l'homme furieux de hurler et de se demener par desir de vengeance, pendant qu'on pansait son bras; il jurait qu'il saurait trouver ce soir-la meme le lache assassin et qu'il lui logerait une balle dans la tete.

A peine son bras fut-il bande, qu'il paya son ecot et sortit de la maison avec ses compagnons, en rugissant.

Les Flamands ne dirent mot et se regarderent avec stupeur.

Deux garcons apporterent un seau d'eau et laverent les taches de sang du parquet; l'un d'eux dit en riant aux voyageurs emus:

--Ce n'est rien, gentlemen. Cela vous etonne? Vous n'etes arrives a San-Francisco que depuis cette apres-midi, n'est-ce pas? Vous apprendrez a voir le sang avec moins d'emotion. Asseyez-vous, gentlemen. Irai-je vous chercher une seconde bouteille de ce bon vin?

Mais les amis bouleversés éprouvaient une irrésistible répugnance à rester dans cette chambre qui fumait encore du sang humain, et ils exprimèrent le désir d'être conduits immédiatement dans leur chambre à coucher.

Le garçon satisfait à leur désir et les conduisit jusqu'à la porte de la chambre, leur remit une chandelle allumée et leur souhaita la bonne nuit.

Donat Kwik entra le premier dans la chambre; mais à peine y eut-il jeté les yeux, qu'il recula en poussant un cri étouffé et en montrant à ses camarades quelque chose qui l'effrayait.

Sur un des quatre lits était étendu un homme, haut de stature et taille en Hercule. Sa figure était presque entièrement couverte par une barbe en désordre; ses habits, qu'il avait otés, paraissaient grossiers et en guenilles; on voyait sous son oreiller la crosse d'un revolver, et dans son sommeil il portait la main à un long couteau qu'il avait à sa ceinture. Il ronflait lourdement; sa respiration faisait trembler les carreaux de vitres.

Les Anversois se mirent à rire de l'effroi de Donat et s'efforcèrent de le rassurer en lui faisant comprendre que cette personne était, comme eux, un hôte de la maison.

--Parlez bas, pour l'amour de Dieu, monsieur Creps! murmurait Donat. Vous avez peut-être raison, mais je trouve néanmoins inutile et même dangereux d'éveiller ce vilain géant. Ah! Quel pays! Trois dollars pour nous faire couper la gorge dans un taudis de brigands! Dormez donc, dormez en repos, camarades. Oh! que ne suis-je à Natten-Haesdonck, dans notre grenier à foin!

Les trois amis entrèrent cependant et s'approchèrent de leurs lits. Roozeman et Creps trouvèrent également qu'il serait impoli ou imprudent d'éveiller l'étranger, et ils parlèrent à voix basse de leur singulière position.

Tout à coup, une malédiction retentit dans la chambre et une voix creuse cria en anglais:

--Paix-la!... éteignez la chandelle!

Tremblant d'effroi, Donat éteignit la chandelle et begaya:

--Ah! allez dans votre lit et ne dites plus rien! je crois qu'il se lève.

Victor et Jean suivirent le conseil de leur compagnon. Creps sommeilla bientôt; Roozeman se sentait effrayé et découragé par la vie sauvage, par la rudesse et la grossièreté des habitants de la Californie, et il resta longtemps éveillé en pensant à l'événement de cette soirée. Quant à Donat Kwik, il revint toute la nuit d'assassins avec de grandes barbes en désordre, de longs couteaux et de revolvers à six coups.

Enfin, cedant à la fatigue, ils s'endormirent tous les trois.

## LES LETTRES

Le premier qui s'éveilla le lendemain, assez tard dans la matinée, fut Donat Kwik; mais il eut à peine ouvert les yeux, qu'un soupir d'anxiété lui échappa et qu'il rentra sa tête sous la couverture comme s'il avait vu un fantôme.

L'homme à la barbe en désordre et au long couteau passé dans sa ceinture était debout au milieu de la chambre, et son regard perçant était précisément fixé sur le pauvre garçon, lorsque celui-ci s'éveilla, à moitié étourdi de son lourd sommeil. Tremblant et le cœur battant d'effroi, Donat prit secrètement la main de Jean Creps qui ronflait à côté de lui, le pinça et le secoua si bien, que l'autre se mit à se frotter les yeux en murmurant et regarda avec stupefaction l'homme gigantesque, qui se lavait les mains et qui disait en anglais, en souriant.

--Bonjour, gentlemen! Avez-vous bien dormi?

--Passablement, monsieur, répondit Jean, je vous remercie.

--Vous deviez être terriblement fatigués, reprit l'autre en continuant à se laver et à peigner son épaisse barbe. J'ai cru un moment que vous étiez des comédiens en voyage.

Donat avait retiré sa tête de dessous la couverture et regardait l'étranger avec des yeux pleins de méfiance et d'étonnement.

--Des comédiens en voyage? répéta Creps, qui était descendu de son lit. Nous sommes des chercheurs d'or, comme la majeure partie de la population de San Francisco.

--C'est que, voyez-vous, gentleman, ce jeune homme-là, qui semble avoir peur de moi, a parlé, soupire, crie, et s'est esquivé avec ses bras comme un comédien qui apprend un rôle. J'ai sauté à bas de mon lit pour courir à son secours, car vraiment je croyais que l'un de vous l'assassinait.

Jean éclata de rire et raconta à l'étranger ce qu'ils avaient vu la veille au soir, et comment on avait brutalement terrassé son camarade en le menaçant de couteaux et de revolvers.

--Les gentlemen sont des nouveaux venus en Californie, dit l'autre. Je comprends que vous ayez encore peur du sang: vous vous y ferez; mais, en attendant, je vous conseille de parler le moins possible avec des étrangers, d'être toujours très-brefs dans vos paroles et même de veiller à vos gestes, enfin de ne vous mêler de rien et de ne vouloir aider personne, visseriez-vous assassiner dix hommes à la fois.

Donat et Roozeman s'étaient levés à leur tour et avaient commencé à s'habiller: Pendant ce temps, Jean continuait à échanger quelques paroles amicales avec l'homme à la grande taille. Il n'était pas si repoussant de figure ni si déguenillé que les Flamands l'avaient cru remarquer à la clarté douteuse de leur chandelle. Au contraire, il avait l'air d'un jeune homme honnête et bien élevé, sa physionomie était noble et respectable, son langage était aimable et très-choisi. Il se tourna

vers Jean et dit:

--Le ciel est bleu, il fera beau aujourd'hui. Le soleil a consulté son calendrier et a vu que c'était dimanche.

--Dimanche? C'est dimanche, en effet, murmura Donat. Ah! j'éprouve le besoin de prier un peu! Nous avons, pardieu! bien des raisons pour cela.--Monsieur Creps, demandez donc à ce gentleman où est l'église.

À cette demande, l'étranger répondit en haussant les épaules avec un sourire amer:

--Il n'y a en Californie d'autre Dieu que le dieu de l'or; ses temples sont les maisons de jeu que vous avez vues ou que vous verrez; pas d'autre religion que l'adoration de soi-même, la soif de posséder, et l'égoïsme. Cela vous étonne! Vous deviendrez comme les autres; alors, vous ne trouverez pas cela beau, mais naturel.

En achevant ces mots, il prit un cigare et l'alluma; il tendit son étui aux amis, et les força de prendre chacun un cigare, ajoutant que, dans tout San-Francisco, ils n'en trouveraient pas de si bons ni d'un meilleur arôme. Puis il leur souhaita le bonjour et sortit de la chambre.

Les Flamands se regardèrent, moitié riant, moitié étonnés. Jean et Victor se moquèrent de leur propre inquiétude au sujet de leur compagnon de chambre et surtout de l'agitation qui avait tourmenté le sommeil de Donat. Celui-ci prétendait que ses camarades n'avaient pas été plus à leur aise que lui et qu'ils s'étaient glissés doucement dans leurs lits, ainsi que lui, absolument comme les frères du petit Poucet dans la maison de l'ogre. Ils convinrent tous qu'ils s'étaient trompés et qu'ils s'effrayaient trop légèrement des choses qu'ils voyaient pour la première fois. Tout était bien surprenant et encore incompréhensible pour eux à San-Francisco; mais la première impression les avait trompés, et ce n'était probablement pas si terrible qu'ils le croyaient.

D'ailleurs, ils y étaient maintenant, et il fallait accepter les choses comme elles se présentaient. Victor rappela qu'on avait fixé ce jour pour écrire aux parents et amis.

Ils descendirent pour déjeuner, se firent donner par le garçon quelques feuilles de papier à lettres et ce qu'il faut pour écrire, et lui demandèrent comment ils pourraient envoyer une lettre de San-Francisco en Europe. Il résulta de la réponse qu'un pareil envoi était très facile: le maître de l'hôtel s'en chargerait volontiers.

Retourés dans leur chambre, les trois amis se mirent à écrire, chacun de son côté. Il n'y avait pas de table. Roozeman et Creps se tenaient debout contre le mur et se servaient d'une tablette en guise de pupitre; Kwik était assis par terre devant la malle de Victor, sur laquelle il avait placé sa feuille de papier. Hors les murmures de Donat contre les plumes raides de Californie et contre l'encre épaisse de San-Francisco, le silence le plus complet régnait dans la chambre.

Il y en avait long à raconter aux parents: aussi l'ouvrage dura-t-il plus d'une heure. Jean Creps, qui eut fini le premier, ne voulut pas déranger Victor et regarda Donat Kwik en souriant.

Le pauvre garçon suait sang et eau pour nouer ses phrases ensemble, et

faisait des lettres grandes comme des des a coudre; il se grattait l'oreille, machonnait sa plume et chiffonnait avec de pit les feuilles de papier barbouillees, pour recommencer chaque fois son penible travail.

--Allons, Victor, finis donc! dit Creps. Il y a moyen d'ecrire un volume sur notre voyage; mais, dans ce cas, cela durerait jusqu'a demain.

--J'ai fini, repondit Victor. J'ai eu de la peine, Jean, a tourner mes paroles de maniere que ma mere ne devine pas quelle misere nous avons soufferte.

--Ainsi, tu n'as parle ni du calme, ni de la maladie, ni des horribles requins?

--Si certes! mais sans y donner beaucoup d'importance. Voila, lis; tu verras si nos lettres s'accordent.

Jean Creps parcourut la lettre de Victor. Lorsqu'il fut a la fin, il hocha la tete en souriant et lut:

"Pendant ce long et triste voyage, ta chere image s'est toujours trouvee devant mes yeux, bonne mere; et, a cote de toi, je voyais sans cesse une autre image, un ange qui me souriait et murmurait a mon oreille: "Aie courage, Victor; ne crains ni souffrances ni dangers; car je ne t'ai pas oublie, et ma priere veille sur toi."

--C'est transparent, Victor, murmura Creps; il faudrait qu'elles fussent aveugles pour ne pas voir que tout n'est pas aussi souriant que le commencement de ta lettre veut le faire croire.

--Nous ne pouvons cependant pas n'ecrire que des mensonges. Une pareille tromperie serait une autre cruaute.

--Soit, Victor; laisse ta lettre comme elle est. Mais, dis-moi, pourquoi parles-tu ainsi tout au long de Donat Kwik et de son affection pour Anneken, de Natten-Haesdonck? Tu sembles avoir une intention!

--En effet: ne comprends-tu pas? Je vois que le pauvre garcon ne sait pas bien ecire. La soeur de ma mere demeure a Boom, pres de Natten-Haesdonck. J'ai l'espoir qu'Anneken apprendra par cette voie que Donat Kwik pense toujours a elle. On ne peut pas savoir: ce que j'ecris de lui, lui sera peut-etre utile dans l'avenir.

--Bah! tu prends Donat trop au serieux; c'est un bon garcon, je ne le nie pas; mais qu'il ait la cervelle a l'envers, c'est ce que tu ne peux contester.

Donat parvint enfin a achever sa lettre, et s'approcha des deux amis tenant sa feuille de papier en main et murmura d'un ton triomphant:

--Quand le pere d'Anneken recevra cette assignation, il croira que je dois etre deja terriblement riche, pour oser ecire ainsi a un garde champetre.

--Fais voir, dit Jean en lui prenant l'ecrit des mains. Ta lettre est passablement longue.

--Je le crois bien; j'ai sue dessus pendant un quart de jour.

Creps essaya de dechiffrer la lettre et lut a haute voix:

"Estimable pere d'Anneken, celle-ci est pour vous faire savoir que je suis arrive en Californie, heureux et en bonne sante, et j'espere de vous la meme chose. Dans quelques jours, je vais aux puits d'or, pour en prendre plein un sac a froment, et, si vous voulez garder votre Anneken pour moi jusqu'a mon retour, je vous rendrai aussi riche que l'Escaut est profond a Natten-Haesdonck. Vous savez assez qu'Anneken ne me deteste pas et que, pauvre enfant! elle est devenue a moitie folle apres que vous m'avez jete si brutalement a la porte. Vous n'avez pas un grain de compassion, ni de votre enfant ni du malheureux Donat; mais, si vous osez donner Anneken a un autre pendant que je suis dans le pays de l'or, je vous ferai destituer de votre place de garde champetre, et vous me verrez me marier, a votre grand chagrin, avec la demoiselle du chateau, que vous pouvez habiter vous-meme, si vous voulez. C'est a prendre ou a laisser. Pensez-y bien, et faites les compliments aux amis, avec lesquels j'ai l'honneur d'etre,

DONAT KWIK,  
\_Chercheur d'or, dans un grand hotel,  
a San-Francisco, Californie,\_"

On rit de bon coeur de cette lettre menacante, et Roozeman tacha de faire comprendre au jeune paysan qu'il ferait mieux d'en adoucir un peu les termes, Donat ne voulut pas y changer un mot, et donna pour raison que le garde champetre de Natten-Haesdonck etait un homme opiniatre, dont personne ne pouvait rien obtenir par la douceur.

Pendant que Jean et Victor cachetaient les lettres et ecrivaient l'adresse, Donat Kwik s'ecria:

--Ah ca! messieurs, j'ai quelque chose sur le coeur; je couche et je mange ici sans m'inquieter de savoir qui payera. Il n'est pas necessaire de demander si le compte sera poivre et meme au poivre d'Espagne. Tout ici coute les yeux de la tete. Dix francs pour porter une malle pendant cinq minutes! Dieu sait si l'on ne nous demandera pas cent francs pour les durs morceaux de viande de vache qu'on nous a servis hier sous toutes sortes de noms baroques.

--Ne t'inquiete pas de cela, Donat, dit Jean. Nous payons tout.

--C'est bien, je vous remercie; mais je ne veux pas etre une sangsue. Je chercherai cette apres-dinee une autre auberge, et, s'il me faut coucher par terre sous une voile, je n'en mourrai pas plus que les autres. Il me semble que l'economie est encore plus necessaire dans le pays de l'or qu'en Belgique. C'est un simple paysan qui vous le dit, messieurs; mais je crois que vous ne feriez pas mal non plus de chercher un hotel plus modeste. Il faut garder une poire pour la soif; ce serait drôle, si vous vous trouviez sans argent a San-Francisco. A moins que vous ne vouliez porter les malles des voyageurs sur votre dos?

Les Anversois reconnurent que Donat avait raison, et appelerent le garçon pour lui demander le montant de leur depense. Au bout de quelques instants, celui-ci remit a Jean Creps un papier ou on lisait en anglais le compte suivant:

Potage julienne, trois portions..... 3 dollars,  
Viande de boeuf aux choux rouges, id..... 2 id.  
Un gigot de mouton sauce aux capres, id..... 3 id.

Des cotelettes de veau, id..... 4 id.  
Une bouteille de vin..... 5 id.  
Logement pour trois personnes a trois dollars..... 9 id.

Total..... 26 dollars.

Cela faisait donc un total de 140 francs 40 centimes pour un souper et un coucher. C'était poivre, comme l'avait dit Donat; mais ce n'était pas mortel; et Victor et Jean payerent sans chagrin ni regret chacun la moitié de la somme exigée; ils résolurent même de passer encore une nuit dans cet hôtel. Il leur restait environ treize cents francs en billets de banque. Ils avaient dormi très-mal la nuit et se trouvaient maintenant dans une maison dont les gens étaient honnêtes et polis.

Qui sait quelles difficultés et quels désagréments ils rencontreraient dans une autre auberge? Ils resteraient donc où ils étaient; ils iraient se promener à leur aise, visiter San-Francisco, dîner en ville et même boire une bouteille de vin, pour se donner au moins un peu de bonne vie, après une traversée si longue et si ennuyeuse. Donat devait rester avec eux jusqu'au lendemain, puis on délibérerait mûrement sur ce qu'il y aurait de mieux à faire pour attendre l'arrivée des directeurs de \_la Californienne\_ sans crainte d'épuiser les ressources.

Ils allumerent les cigares que l'étranger leur avait donnés, et sortirent le cœur léger et plein de confiance, pour commencer leur promenade.

## XII

### LA MAISON DE JEU

Les trois Flamands s'étaient promenés et avaient flâné toute la journée dans les rues de San-Francisco, regardant ce qui était nouveau pour eux, s'arrêtant devant les boutiques et les magasins, et causant du spectacle surprenant de cette foule d'hommes étranges au milieu desquels ils vivaient. Quant à la ville même, elle n'offrait rien de remarquable. Quoique, en ce moment, peut-être plus de cinquante mille hommes de toutes les nations du monde s'y coudoyassent, San-Francisco ne se composait que de maisons en bois à un étage, à côté de quelques tentes et baraques en toile qui s'étendaient comme des faubourgs vers la campagne.

Ce n'était donc que la population qui pouvait être l'objet de la curiosité de Victor et de ses camarades. Comme, dans le courant de la journée, ils n'avaient rien rencontré de menaçant ni de désagréable, ils finirent par conclure qu'ils s'étaient laissés effrayer, comme de vrais enfants, par des choses qui pouvaient se passer partout, et dont, en tout cas, ils ne devaient pas s'inquiéter.

Leur bonne humeur avait cependant encore une autre cause. Pour fêter leur arrivée à San-Francisco comme ils l'avaient décidé, ils étaient entrés dans un certain nombre de cafés, avaient bien mangé et assez bien bu, de sorte que l'effet du vin ou du \_grog\_ n'était pas étranger à leur joyeuse disposition d'esprit, quoiqu'ils eussent encore toute leur raison et qu'ils y vissent encore très-clair.

Le soir, lorsqu'ils voulurent retourner a leur hotel, ils passerent devant une maison de jeu qui avait pour enseigne: \_la Verandah\_. Une brillante clarte qui se repandait hors de la maison et illuminait la rue eblouit les yeux des trois amis etonnes. Ils voulaient s'arreter un instant pour jeter un coup d'oeil dans la salle; mais les gens a moitie ivres qui sortaient et entraient les obligerent a se mettre de cote.

--Et pourquoi n'entrerions-nous pas la dedans? demanda Jean Creps.

--Oui, pourquoi n'irions-nous pas voir ce qui s'y passe? ajouta Donat, qui avait vu briller au loin quelque chose comme un tas d'or.

--Une maison de jeu! murmura Victor hesitant.

--Allons, allons, nous n'avons pas besoin de jouer. Avec un dollar, nous en sommes quittes. Encore une goutte de rhum, la derniere. Nous ne pouvons pas quitter San-Francisco sans voir ce que c'est qu'une maison de jeu.

--Surtout, remarqua Donat, que j'ai vu etinceler la-bas, sur une table, une montagne d'or, de la meme espece que celui que nous allons trouver. Cela donne toujours un avant-gout.

Victor se laissa persuader et suivit ses amis dans la maison de jeu, ou heureusement ils trouverent, dans un coin, un banc pour s'asseoir. Lorsqu'ils eurent recu et paye leur petit verre de rhum, ils promenerent leurs regards autour d'eux.

Ils etaient dans une grande salle splendidement eclairee, mais si remplie de la fumee du tabac et des vapeurs de l'eau-de-vie, qu'en entrant on etait a demi suffoque et qu'on sentait ses yeux se mouiller de larmes avant de pouvoir s'habituer a cet air vicie et a cette atmosphere chargee de nuages. Une population etrange et singulierement melee grouillait dans cette salle. On y voyait bien quelques personnes qui avaient l'air d'honnetes gens, mais la plus grande partie des habitues se composait de tout ce que la Californie offrait de plus ignoble, de plus sauvage et de plus repoussant. Outre les joueurs, on voyait s'y promener des hommes a figures suspectes qui avaient probablement tout perdu et passaient toute la soiree dans la maison de jeu pour voir de l'or, et epiaient peut-etre l'occasion de s'en procurer d'une maniere quelconque. Il regnait la un murmure assourdissant de voix confuses, de cris de joie et de maledictions, que dominaient parfois les sons retentissants d'une musique entrainante. L'orchestre ne se composait pourtant que d'un seul artiste. Cet homme avait un chalumeau a la bouche, un tambour sur le dos, des cymbales de cuivre a la main et une espece d'arbre avec des sonnettes sur la tete. Ainsi affuble, il se demenait comme un possede et faisait plus de bruit que toute une bande de musiciens.

Au fond de la salle se trouvait une table tres-large, derriere laquelle le banquier dirigeait, avec ses nombreux aides, le \_monte\_, jeu de hasard mexicain qui se joue avec des cartes et qui est fort a la mode a San-Francisco. Ce banquier avait devant lui des tas de poudre d'or, des blocs d'or d'une grosseur extraordinaire, des liasses de billets de banque, des piles d'une monnaie d'or octogone dont chaque piece avait une valeur de deux cent cinquante francs; mais, a cote de chaque tas, il y avait un revolver a six coups.

Les joueurs se tenaient debout autour de la table. Ils suivaient chaque carte le coeur battant, et la fureur leur arrachait une sorte de hurlement rauque chaque fois qu'ils voyaient leur or s'abimer dans le gouffre insatiable de la banque. Cependant, ils recommençaient chaque fois à tenter la chance, jusqu'à ce que, tout à fait ruinés, pauvres et le coeur plein de fiel et de rage, ils quittassent la table en maudissant le jeu.

S'il y avait là des gens qui perdaient en quelques heures tout l'or qu'ils avaient amassé dans les placards au prix de grandes privations, on en voyait d'autres que la fortune favorisait d'une façon toute particulière. Quelques-uns riaient de ce bonheur apparent et murmuraient le mot paillasse, voulant faire entendre par là qu'à leurs yeux le gagnant n'était qu'un compère, qui jouait avec l'argent même de la banque. Cela n'empêchait pas cependant que l'on ne racontât jusqu'au bout de la salle, comme quoi cet individu avait commencé à jouer en ne risquant que cinq dollars et comme quoi il avait gagné vingt mille dollars en moins d'une heure.

Donat, lorsqu'il entendit cela, s'écria avec stupefaction:

--Ciel! cela fait cent mille francs! C'est une vraie mine d'or pour qui a un peu de bonheur. Je suis ne coiffe, moi! Qui sait, messieurs, si je tentais un peu la chance? Deux dollars de plus ou de moins ne sont pas une affaire. Si j'osais seulement aller à la table...

--Ne joue pas, je t'en prie, dit Victor avec une sorte d'effroi.

--Seulement deux dollars; si je les perds, je cesse.

--En effet, que nous font quelques dollars? Remarqua Creps. Je veux voir comment va le jeu de la monte: d'ailleurs, une dizaine de dollars, ce n'est pas trop pour savoir si la fortune n'a point par hasard l'envie de nous favoriser.

Victor resta assis et suivit d'un regard à demi dépit ses amis, qui s'approchaient à pas lents de la table.

Ils suivirent le jeu pendant quelques instants avant de risquer leur argent; une demi-heure après, ils retournerent près de Roozeman. Jean riait d'un air triomphant, Donat se grattait la tête d'un air mécontent et grommela qu'il avait perdu sept dollars sur les vingt-cinq que Victor lui avait donnés à bord du Jonas.

Pour Creps, il avait été plus heureux; il avait même possédé un moment plus de trois mille francs; mais le sort s'était enfin déclaré contre lui, et il avait quitté la table, sur le conseil d'un Américain, pour donner à la chance le temps de changer. En tout cas, il avait encore gardé environ cinq cents francs de son gain et pouvait recommencer à jouer sans inquiétude.

Jean voulut régaler ses amis avec l'argent gagné et fit apporter trois grogs chauds. En buvant, il engagea Roozeman à risquer aussi une couple de dollars, afin de savoir au moins si la fortune voulait lui être favorable ou non. Il se moquait de l'horreur que son ami paraissait éprouver pour le jeu, et le poursuivait de ses railleries. Victor, plus ou moins excité par la boisson, se leva tout à coup et dit:

--Eh bien, tu le veux, je jouerai! mais à une condition: je prends dix

dollars et je les mets ensemble sur une carte; apres la perte de cet argent, nous retournons a notre hotel sans rester ici une minute de plus.

--Oui, mais si tu gagnes?

--Je perdrai.

--Tu ne peux le savoir.

--Mais, Jean, pourquoi essayer de me retenir ici? soupira Roozeman avec douleur. Cette maison de jeu est un enfer qui m'effraye. Soit! si je gagne, je mettrai jusqu'a quatre fois, pas davantage, et, si tu refuses de me suivre a l'hotel, sois sur que j'irai tout seul.

--Allons, ne te fache pas: nous acceptons ta condition.

Les trois amis se rapprocherent ensemble de la table de jeu. La chose se passa comme cela se voit souvent: le sort se declara favorable a celui qui esperait interieurement perdre. Roozeman gagna a plusieurs reprises, et, comme il mettait des enjeux de plus en plus forts pour etre debarrasse de cet argent impur, les pieces d'or et les billets de banque affluerent devant lui d'une facon surprenante. Cette richesse l'aveugla enfin, la passion et qu'il avait mise a lutter contre le sort qui le favorisait obstinement le domina au point qu'il oublia la condition posee, et qu'il continua le jeu comme s'il n'avait plus la conscience de ce qu'il faisait. Il arrivait bien quelquefois qu'il perdit; mais la bonne chance revenait vite, et, malgre l'inconstance du sort, le bonheur lui resta fidele.

Cependant ses amis jouaient un jeu plus modeste. Creps perdait sans relache. Donat n'avait pas la meme deveine, car il avait deja un assez bon tas de dollars devant lui.

Il vint un moment ou la fortune se declara avec une merveilleuse constance pour Victor. Il gagnait coup sur coup, et le banquier lui jetait en grognant des poignees d'or et des billets de banque.

On entoura l'heureux joueur et maints regards flamboyants etaient fixes avec envie sur les richesses qu'il avait gagnees. Victor ne voyait rien de ce qui l'entourait, tant il etait absorbe par le jeu; il avait presque oublie que ses amis luttaienent egalemeent avec la fortune a cote de lui.

Tout a coup, il entendit Creps pousser un cri de rage. Il fut frappe profondement du regard egare, de la paleur et de la voix rauque de son ami.

--Jeu maudit! murmura celui-ci. J'ai tout perdu, plus un seul dollar! Vite, prete-moi une couple de cents francs, Victor.

Mais Roozeman, revenant avec effroi a la conscience de leur position, mit les billets de banque dans son portefeuille et l'or dans ses poches.

--Prete-moi deux cents francs, te dis-je! Repeta Jean avec une animation singuliere.

--Non, non, fuyons cette maison! repliqua son ami. Pour l'amour de Dieu, Jean, ne joue plus! Suis-moi a l'hotel, ou je m'en vais seul!

En disant ces mots, il courut vers la porte de la salle; ses amis le suivirent en grommelant, et ils quitterent tous ensemble la maison de jeu.

Il y eut alors parmi les joueurs une hesitation etrange. Comme si la disparition de cet heureux jeune homme eut refroidi la passion de la plupart d'entre eux, la table resta quelques instants sans amateurs, malgre l'appel provocant du banquier.

Un grand nombre de joueurs sortirent les uns apres les autres.

Les Flamands avaient continue leur chemin a travers les rues. Il etait tres-tard, et, hors des environs de la maison de jeu, on ne rencontrait presque plus de passants. Selon leur estimation, Roozeman ne devait pas avoir gagne moins de quarante mille francs; Donat, de son cote, possedait encore a peu pres huit cents francs. Malgre la perte que Creps avait subie, il n'y avait donc pas lieu d'etre mecontent du resultat de cette soiree. Maintenant que Victor se trouvait en plein air et loin de la maison de jeu, il respirait plus librement et partageait la joie de ses amis, qui se rejouissaient de cette fortune inattendue. Comme Roozeman leur avait deja declare qu'il regardait le gain comme un bien commun et qu'il ne voulait pas le considerer autrement, ils parlaient en ce sens:

--Il est vrai, dit Jean, qu'aussitot que les directeurs de la Californienne arriveront a San-Francisco, nous n'aurons plus besoin de rien. Mais, en attendant, nous pouvons vivre sans gene, ne nous laisser manquer de rien et rester a l'hotel ou nous sommes loges. En outre; l'argent que nous avons deja nous permettra de retourner d'autant plus vite dans notre patrie.

Donat comptait sur ses doigts et murmurait tout bas avec joie:

--Quarante mille huit cents francs, cela fait pour chacun de nous treize mille six cents francs. Pardieu! si cela continue ainsi, je ne sais pas pourquoi je n'acheterais pas, outre le chateau de Natten-Haesdonck, une grande maison en ville! Il fait bon ici! c'est un vrai paradis terrestre!

Et, faisant quelques bonds extravagants, il se mit a chanter:

"Mettez la soupe au feu, maman;  
Voila l'geant! voila l'geant!"

Mais la parole fut etouffee dans sa gorge par une main puissante qui lui pincait les levres comme des tenailles. On lui enfonca un baillon dans la gorge avant qu'il put crier. Un coup violent sur la nuque le fit tomber par terre. A la pensee qu'on ne l'attaquait ainsi que pour lui voler son argent, il mit sa main dans sa poche par un mouvement rapide et glissa son argent dans ses bottes.

Creps et Roozeman furent assaillis, au meme instant, de la meme maniere. Tous les deux etaient etendus sur le sol, baillonnees avec un mouchoir de poche et entourees de voleurs ou d'assassins qui menacaient de leur percer le coeur de leur poignard au moindre mouvement.

Victor avait ete attaque par plusieurs hommes a la fois; trois ou quatre le tenaient cloue par terre; deux autres fouillaient dans ses poches.

Heureusement, il réussit à dégager ses membres, sauta debout et saisit un des voleurs; mais un couteau que le pauvre jeune homme sentit pénétrer dans ses côtes lui fit lâcher prise; il fut renversé par la violence du coup, et les assassins se jetèrent de nouveau sur lui pour lui fermer la bouche.

Mais tout à coup, trois ou quatre personnes qui parlaient à haute voix sortirent d'une rue latérale. Au bruit de ces voix, un des brigands donna un signal et tous disparurent dans les ténèbres. Les passants dont la présence les avait chassés tournèrent le coin d'une autre rue.

Jean Creps courut à Victor et l'aider à se relever; mais il sentit sur sa main une humidité chaude et gluante, et s'écria avec une mortelle anxiété:

--Oh! mon Dieu, Victor, tu es blessé?

--Légerement, ce ne sera rien, répondit Victor.

--Ou? ou?

--Dans le côté: un coup de poignard. Ne sois pas inquiet.

Creps, effrayé, voulut aller frapper à la première maison venue pour demander du secours; mais Victor prétendit qu'il était encore assez fort et exigea qu'on aille directement à l'hôtel. Ce n'était pas loin, et, avec la main sur la blessure pour empêcher l'hémorragie, il y arriverait sans peine, croyait-il.

Quoique Victor, pour tranquilliser ses amis, refusât leur aide, il fut soutenu par tous deux.

Donat versait des larmes de pitié sur le malheur de Victor et grommelait des paroles de vengeance, telles que: "Les assassins! les scélérats! ils me payeront mon oreille!"

Mais les autres ne firent pas attention à ses paroles.

Lorsqu'on leur eut ouvert la porte de l'hôtel, Jean fit asseoir son ami blessé et demanda avec instance un docteur ou un chirurgien.

Un garçon dit qu'il y avait un chirurgien à deux pas de là, et qu'il allait l'appeler immédiatement.

--Dépechez-vous, dépechez-vous, cinq dollars pour votre peine! s'écria Creps.

Le garçon ne se le fit pas dire deux fois et sortit en courant.

Victor perdait beaucoup de sang par sa blessure, il y en avait déjà une petite mare au pied de sa chaise: cependant il riait et tâchait de faire comprendre à ses amis qu'ils avaient tort de s'alarmer et d'être si consternés, parce qu'il sentait bien que sa blessure n'était pas dangereuse. Voyant que le sang coulait sur les joues de Donat, il lui demanda avec inquiétude:

--Et toi, mon pauvre ami, tu ne te plains pas et tu ne t'occupes que de mon sort! Qui sait si tu n'es pas plus malheureux que moi?... Une

blessure a la tete; ah! cela peut etre dangereux!

--Non, non, repondit Donat, il n'y a pas de danger. Je croyais avoir perdu mon oreille, mais ce n'est qu'un morceau. Je ne pourrai plus porter de boucles d'oreilles ... voila tout.

Le chirurgien parut dans la chambre et se mit a deshabiller le blesse en silence et avec des mouvements brusques. Il lui decouvrit le flanc, tata la blessure, la sonda avec une aiguille d'argent, essuya le sang, appliqua un emplatre sur la plaie beante, posa un bandage par-dessus, aida le malade a se rhabiller, puis tendit la main vers Jean en disant d'un ton tres-bref:

--Voila, gentleman, l'affaire est claire. Une visite de nuit, une once d'or, seize dollars.

--Seize dollars! soit; mais dites-nous au moins ce que nous avons a craindre ou a esperer.

--Il n'y a rien a craindre, repondit le chirurgien. Un demi-pouce plus avant, et le jeune gentleman serait deja dans l'autre monde; mais le couteau a touche une cote et a glisse entre la peau et la chair. C'est une blessure tres-simple, sans aucune gravite. Si le gentleman n'avait pas perdu tant de sang, il ne serait pas plus malade que d'une bonne entaille dans la main.... Une once d'or, seize dollars. Je n'ai pas de temps a perdre et je veux aller me coucher!

Roomezan fouilla dans ses poches. Les brigands avaient tout vole, or et billets de banque. Jean, tout confus, supplia le chirurgien de leur donner du temps, par pitie pour leur malheur.

--Pitie? repeta l'autre en riant. D'ou venez-vous? Pitie, en Californie? Quelle plaisanterie! Allons, allons, payez-moi vite; encore dix minutes et j'exige double salaire.

--Mais nous ne possedons plus rien; on nous a tout vole!

--Vous avez probablement une montre? Laissez voir, nous la taxerons.

Creps chercha sa montre: elle avait egalement disparu.

Donat Kwik avait ecoute silencieusement cette conversation en clignant de l'oeil, et s'etait evertue a saisir autant que possible le sens des mots anglais. Lorsqu'il vit que le chirurgien frappait du pied avec fureur, et surtout lorsqu'il crut comprendre que l'hotelier declarait ne plus vouloir loger des gens sans argent et allait les mettre immediatement a la porte, Donat s'avanca et dit:

--\_I have money, I pay\_. (Je payerai).

Il se baissa, tira une poignee d'or de ses bottes et donna les seize dollars exigés.

L'hotelier s'excusa et redevint aussitot d'une politesse et d'une amabilite extremes.

--Ah ca! Donat, murmura Jean a moitie fache, pourquoi nous laisses-tu si longtemps dans l'embarras? Ne comprenais-tu pas ce qui passait?

--Certes, certes, repondit le paysan avec un sourire malicieux; mais je commence a comprendre, voyez-vous, qu'on ne peut faire des affaires en Californie sans jouer au plus fin. Si le chirurgien etait parti sans argent, nous aurions encore les seize dollars que nous n'avons plus maintenant.

Le domestique s'approcha ensuite et reclama les cinq dollars qu'on lui avait promis pour courir chez le chirurgien. Jean Creps reconnut avec douleur qu'il avait reellement promis cette recompense, et pria Donat d'avancer encore les cinq dollars.

Le jeune paysan obeit en grognant et en rechignant.

--Allons, allons, nous irons nous coucher, dit Jean. Malgre toutes nos mesaventures, nous avons encore lieu de nous estimer heureux. La blessure de notre cher ami Victor n'est pas grave. Remercions Dieu de cette faveur; quant au reste, nous y penserons demain.

Ils quitterent la salle et se rendirent dans leur chambre a coucher. Roozeman, pour montrer a ses compagnons qu'ils pouvaient etre tranquilles sur son etat, voulut monter l'escalier sans aide et sans appui.

En chemin, Donat grommela encore:

--Je suis curieux de savoir ou se trouve en ce moment le lobe de mon oreille. Voila toujours une partie de mon corps qui ne couchera pas dans le meme lit que ses camarades.... Mais ils la payeront plus cher que du jambon ou de la langue fumee, les voleurs! les scelerats! les assassins!

## XIII

### LES ARMES

Lorsque Jean Creps s'eveilla le lendemain matin, il prit la main de son ami Roozeman, qui etait etendu dans son lit les yeux ouverts, et auquel il demanda d'un air de vive sollicitude comment il se portait. La paleur du visage de Victor, suite probable de la grande perte de sang, l'effraya.

Roozeman repondit avec un gai sourire que sa blessure n'etait pas grave et serait guerie en peu de jours. Pour confirmer ses paroles, il sauta a bas du lit; mais ce mouvement, par lequel il se pliait sur les muscles blesses, lui arracha un cri de douleur.

Creps prit son ami dans ses bras et lui dit d'un ton plein d'interet:

--Helas! mon bon Victor, tu caches tes souffrances pour ne pas m'attrister. Le malheur qui t'est arrive m'ote tout mon courage. Si j'avais recu la blessure, moi... mais toi? cela me brise le coeur! Ah! que ne sommes-nous restes en Belgique, dans cette contree benie ou regnent au moins, avec la liberte, la justice et la securite.

--Tu t'effrayes a tort, Jean, repondit Roozeman; j'ai, en sautant du lit, derange le bandage de la plaie; il est naturel que ce mouvement me

cause un peu de mal.

--Ce matin, un autre docteur examinera encore soigneusement la blessure, murmura Creps.

--C'est tout a fait inutile, et d'ailleurs nous n'avons plus les moyens de payer le chirurgien.

--Kwik a encore assez d'argent.

En disant cela, Jean tourna les yeux vers le lit de Donat, qui avait l'habitude de dormir avec sa couverture sur sa tete.

--Tiens! ou est-il passe? Le lit est vide! s'ecria-t-il.

--Il s'est leve de bonne heure, repondit Roozeman, il s'est habille doucement pour ne pas nous reveiller.

--Ne lui as-tu pas demande ou il allait?

--Si; il m'a dit en riant qu'il allait chercher le lobe de son oreille.

--Je comprends, je comprends, murmura Creps. Donat possede quelques centaines de francs; il est malin, il s'est leve en silence, il s'est enfui afin de ne pas depenser ses dollars pour nous. Il a raison, c'est la loi de la Californie: \_Chacun pour soi\_.

--Non, Jean, interrompit Roozeman, n'aie pas une pareille idee de Donat. Il peut etre grossier et stupide quelquefois, mais il est reconnaissant et son coeur est bon.

--Nous verrons. Je ne m'etonnerais aucunement que Donat tentat de garder exclusivement pour son entretien les dollars qu'il doit a ta generosite. La Californie est le pays du plus horrible egoisme; on respire ici ce sentiment odieux avec l'air.

--Ton amitie pour moi et ton inquietude non fondee au sujet de ma blessure te rendent melancolique, Jean; autrement, tu ne croirais pas ce pauvre garcon capable d'une pareille lachete.

--Soit, Victor, nous le saurons bientot. Parlons maintenant avec sang-froid de notre position critique. Nous ne possedons plus rien, il peut encore se passer beaucoup de jours avant que les directeurs de \_la Californienne\_ soient a San-Francisco. Qu'allons-nous entreprendre en attendant?

--C'est tout simple, dit Roozeman. Nous coucherons par terre sous une voile, et nous chercherons des moyens pour gagner quelques dollars, dussions-nous aller sur le quai porter des sacs de voyage ou des malles.

--Sans doute, Victor; pour moi, ce serait bien le plus simple. Mais toi, coucher par terre, travailler, te fatiguer et risquer d'enflammer ta blessure! Cela ne sera pas, me fallut-il travailler comme un esclave et me nourrir de pain et d'eau! Coucher par terre, toi qui es si sensible!...

--Mais, Jean, dit Roozeman avec un sourire de depot, tu te fais une fausse idee de moi. Je t'en remercie tout de meme, car c'est un effet de ta bonne amitie. Je suis sensible, en effet, pour certaines choses qui

touchent l'esprit et le coeur, mais pour ce qui concerne les douleurs physiques ou les privations, sois sur que je les supporte aussi bien que n'importe qui. Allons, allons, pas de chagrin; descendons pour déjeuner.

--Déjeuner? murmura Jean. Avec quoi payerons-nous le déjeuner?

--Donat payera a son retour.

--Oui, Donat... cours a sa poursuite! Non, Victor, tu restes ici, tu prends un bon déjeuner: c'est nécessaire pour le rétablissement de tes forces. Je sortirai et tâcherai de gagner un salaire: je trouverai bien les moyens de t'héberger ici jusqu'à ce que ta blessure soit guérie. Attendre Kwik serait une duperie...

--Eh! eh! voici Kwik! dit Donat lui-même en ouvrant la porte.

Les Anversois reculèrent, étonnés. Donat était debout devant eux, avec une ceinture rouge dans laquelle étaient passés un couteau-poignard long d'un pied et demi et deux revolvers. Il portait sous le bras deux autres couteaux moins longs et deux ceintures de laine rouge. Il tenait la tête en arrière et s'efforçait de se donner un air guerrier.

--Ah ça! d'ou viens-tu? Qu'est-ce que cela signifie? murmura Creps.

--Ce que cela signifie? répondit Donat tirant son long couteau catalan de sa ceinture; cela veut dire que le premier qui me regarde encore de travers, je l'embroche comme un cochon de lait. J'ai rencontré dans la rue la moustache rousse du \_Jonas\_ et je l'ai bousculé; mais bien lui a pris de feindre de ne pas me voir, car autrement, pardieu! ma lame entraînerait dans sa peau comme dans un fromage blanc.

--Mais où as-tu trouvé ces armes?

--Trouvé? Il n'y a rien à trouver ici. Je les ai achetées. Ces revolvers et ces couteaux ne coûtent que la bagatelle de trois cent soixante-quinze francs. Pour ce prix-là, j'achèterais toute une boutique d'armurier à Malines..

--Gaspiller tant d'argent, dit Creps d'un ton de reproche, au moment où ce pauvre Roozeman est blessé et a besoin de notre assistance!

--On n'a point oublié cela, interrompit Donat. Manger n'est pas la principale chose dans ce pays, comme chez nous. C'est un revolver qu'il faut d'abord. Quant à moi, ce long couteau me suffit; les revolvers et les autres couteaux, je les ai achetés pour vous. Tenez, prenez-les, et louez ma prévoyance! car vous en aurez plus de profit que d'un bon dîner et d'un lit moelleux. J'ai songé à tout. Voici les ceintures pour mettre les pistolets. Maintenant, du moins, nous pourrions aller et venir dans la rue au milieu de ce tas de ribauds, la tête levée et prêts à défendre notre vie, nos oreilles et notre bourse... aussitôt qu'il y rentrera quelque chose, car maintenant elle est plate comme un papier plié.

--N'as-tu donc plus d'argent? Demanda Victor avec quelque inquiétude. Nous devons encore ici neuf dollars pour notre logement.

--Imprudent! murmura Creps, nous ne savons pas encore comment nous déjeunerons...

--J'ai encore songé à cela, répondit Kwik avec un sourire malin. Ah!

vous croyez que ce pauvre Donat est aussi bete qu'il en a l'air? Non, non; j'ai fait aujourd'hui enormement de besogne. Asseyez-vous, mon explication pourrait durer longtemps. La! ecoutez maintenant ce que j'ai fait.

Les deux amis se laisserent tomber sur un banc, etonnes et anxieux.

--J'ai reve toute la nuit d'hommes armes de revolvers et de couteaux, dit Donat, et dans mon reve j'ai hurle de rage, parce que je n'avais pas d'armes pour me defendre: car je ne sais vraiment pas pourquoi nous nous laisserions egorger comme des moutons par les scelerats de Californie. Un ane se defend bien a coups de pieds quand on lui fait du mal. Alors, j'ai decide de nous armer de pied en cap. S'il manque un revolver, c'est que je n'avais pas assez d'argent. Vous m'appelez imprudent? vous croyez que je n'ai pas pense a l'etat de M. Roozeman? Avant de quitter l'hotel, j'ai donne au \_baes\_ neuf dollars pour notre logement de cette nuit, et en outre trois cents francs qui doivent servir a payer le sejour de M. Victor pendant huit jours encore.

--Merci, merci, Donat, tu as un bon coeur! s'ecria Jean Creps en lui serrant la main avec emotion.

--Laissez-moi continuer, reprit Donat. En Californie, on doit veiller soi-meme sur l'enfant de son pere; on doit agir vite et beaucoup. Je suis alle au port trouver le Bruxellois, et je lui ai promis deux dollars pour m'accompagner et me donner des conseils. J'ai appris de lui un tas de choses qui nous seront utiles; il connait la Californie et San-Francisco sur le bout du doigt. Je lui ai dit que notre dernier ecu etait destine aux armes, et je lui ai demande ce qu'il y avait de mieux a faire pour ne pas mourir de faim. Sur le port, il y a peu de chose a faire en ce moment; il y a trop de gens qui gatent le metier. La plupart de nos camarades du \_Jonas\_ y flangent pour gagner quelques dollars.

Le gentilhomme de notre gamelle y porte des planches de sapin sur le dos; le banquier allemand est attelle a une petite charrette et transporte des ballots de marchandises, avec le journaliste et le procureur. Le camarade a la moustache rousse cherche des debris de faience, des bouteilles, des chemises sales pour un vieux juif qui, en faisant le metier de \_chiffonnier en gros\_, a deja amasse des tresors. Cela va drolement ici! Une chemise de coton neuve coute un dollar, et, pour la faire laver, on paye, pardieu! deux francs et demi. Chacun porte sa chemise aussi longtemps qu'il peut, et la jette ensuite. Le juif arrive, la ramasse, la fait laver et la revend. Ainsi de meme des bouteilles vides, qu'on a l'habitude de jeter par la fenetre. Les maisons de jeu doivent racheter les bouteilles au juif. Si je n'avais pas trouve un meilleur emploie le deviendrais moi-meme juif, c'est-a-dire chiffonnier. Mais je perds mon fil... Le Bruxellois connait beaucoup de monde a San-Francisco. Il a couru de porte en porte avec moi, afin de chercher un petit poste pour vous et pour moi. Je suis accepte comme laveur de vaisselle et lecheur d'assiettes dans un grand restaurant, a cinq dollars par jour, plus la nourriture et le logement dans une sorte de chenil, parmi les provisions. Je ne mourrai donc certainement pas de faim. Pour M. Creps, j'ai trouve quelque chose de mieux: domestique chez un boucher...

--Garcon boucher! s'ecria Jean avec un sourire de depot; alors je m'attelle plutot a une charrette, comme le banquier allemand!

--En effet, il parait que les bouchers font ici un singulier metier. Il

y avait devant la porte une grande vilaine bete grise avec des dents terribles. Je pensais que les boeufs avaient peut-etre des poils aussi longs en Californie; mais le Bruxellois me dit que c'etait un ours. On mange de la viande d'ours ici! cela ne m'etonne plus que les gens soient si mechants. Vous ne serez donc pas valet de boucher, monsieur Creps; mais j'ai des postes a votre choix. Il y a encore une place de \_paillasse\_ dans une grande maison de jeu...

--\_Paillasse!\_ qu'est-ce que cela signifie? Ah ca! Donat, il me semble que nous sommes assez dans l'embarras pour ne pas plaisanter.

--C'est ainsi: huit dollars par jour pour jouer comme compere avec l'argent de la banque. Si j'avais su trois ou quatre langues comme vous, j'aurais bien accepte le poste.

--Et moi, je ne le desire pas; il y aura bien autre chose a trouver.

--Je connais encore une place: cireur de bottes, rinceur de bouteilles, allumeur de lampes dans un hotel, en face du port. Sept dollars, sans nourriture ni logement.

Jean Creps secoua la tete avec impatience.

--Vous ne pouvez pas etre trop difficile, monsieur Jean, remarqua Donat. Vous verrez des compagnons de voyage, meme de la premiere classe, qui font des metiers encore plus etranges. D'ailleurs, sept dollars! Qu'est-ce qui vous empecherait de venir coucher ici a l'hotel, jusqu'a ce que M. Roozeman soit gueri? Trois de sept, reste toujours quatre.

--Tu as raison, dit Jean tout a coup. Eh bien, je serai cireur de bottes!

--Et n'as-tu rien trouve pour moi? Demanda Roozeman. Tu ne t'imagines cependant pas que je veuille vivre ici du fruit de votre travail a tous deux.

--Pour vous, du moins, j'ai une place facile et bonne, repondit Donat; vous en rirez peut-etre: fille de boutique... je veux dire commis chez un fruitier.

En effet, bien qu'ils eussent peu de raisons d'etre gais, les deux amis eclaterent de rire.

--C'est serieux, tres-serieux, reprit Kwik. Il y a une grande tente, ou l'on vend des oranges, des citrons, des figues et d'autres fruits. Le proprietaire a besoin de quelqu'un qui sache ecrire en francais et en anglais. Il donne six dollars, sans nourriture ni logement. A la priere du Bruxellois, qui lui procure beaucoup de chalands, il gardera encore cinq jours la place vacante. Vous serez le mieux partage, monsieur Roozeman: c'est, du moins, un etat propre et honorable.

--Je te remercie, Donat, dit Victor, j'accepte avec joie.

--Cireur de bottes dans un hotel! dit Jean en ricanant.

--Lecheur d'assiettes dans une sale gargote! murmura Donat.

--Commis chez un fruitier! Si ma mere, si Lucie pouvaient le savoir! dit Victor en hochant la tete.

--Qu'est-ce que cela fait? s'ecria Donat. Aussitot que nous verrons les mines et que nous pourrons ramasser l'or par poignees, tout sera oublie. J'aurai d'autant plus de choses a raconter a Anneken et a mes enfants...

--Allons, allons, hurra pour la Californie! s'ecria Creps. Le commencement est admirablement beau, sur ma parole. Donc, ne nous Laissons pas abattre. Notre ami Roozeman parait fort et de bonne humeur: c'est le principal. Pour le reste, nous ferons de necessite vertu. Cela ne durera pas longtemps, Dieu soit loue! Peut-etre les directeurs de \_la Californienne\_ arriveront-ils demain ou apres-demain. En attendant, je me rendrai tout a l'heure au grand hotel pour savoir quand je pourrai commencer mon service de cireur de bottes.

--Je sortirai avec toi, dit Victor.

--Et ta blessure?... Tu dois te tenir tranquille.

--Non, ne pensons pas a ma blessure; elle guerira d'elle-meme. Je suis curieux de voir mon magasin de fruits.

--Quant a moi, reprit Kwik, cette apres-midi, a deux heures, je tripoterai avec les bras nus dans une eau grasse, que cela fera plaisir a voir.

--Si nous avons dejeune au moins, murmura Creps; mon estomac vide ne me donne pas beaucoup de courage.

--J'ai paye le dejeuner avant de sortir ce matin, dit Donat.

--Tu es une merveille de prevoyance et de bons soins, dit Jean gaiement en lui frappant sur l'epaule. Je crois que je me suis trompe sur ton compte, ami Kwik.

--Possible, repondit Donat; mais, si M. Victor n'avait pas ete malade, Donat n'aurait probablement pas veille toute la nuit, pour reflechir a ce qui lui restait a faire. Pour M. Roozeman, je serais capable de tout: de passer a travers le feu, de me laisser couper un membre, et de gagner de l'esprit aussi, pardieu!

Roozeman lui prit la main et la serra avec reconnaissance, car le jeune paysan avait dit ces paroles avec une expression profonde, et l'Anversois savait que Donat lui etait sincerement devoue depuis l'affaire de la fosse aux lions du \_Jonas.\_

--Eh bien, allons dejeuner alors! S'ecria Jean.

--Non, pas ainsi, dit Kwik; vous devez mettre les ceintures et y passer les revolvers. Desormais, ces armes ne doivent plus vous quitter un instant, ni dans votre chambre, ni dans la rue, ni a votre ouvrage. C'est le Bruxellois qui me l'a dit. En effet, vous pouvez en avoir besoin, meme pendant votre sommeil. Et a quoi serviraient-elles si vous ne les aviez pas sous la main au moment du danger?

--Pour aller dejeuner! murmura Victor qui paraissait avoir horreur de porter ces armes homicides.

Mais Donat lui mit lui-meme la ceinture et y passa le pistolet en disant:

--Pour dejeuner? Et si les vilains hommes d'hier soir etaient encore assis a table et nous cherchaient querelle?... C'est bien ainsi! Viennent les ribauds maintenant! Je donnerais toute une semaine de mon salaire pour connaitre et rencontrer le scelerat qui s'est enfui avec le lobe de mon oreille. Il serait bien drôle avec une tete comme une poule: sans apparence d'oreille!

--Mais, mon bon Donat, objecta Roozeman, tu dois etre prudent et ne pas t'attirer de mauvaises affaires par ton emportement. Tes paroles me font craindre que tu ne fasses un usage irreflechi de ton effroyable couteau.

--Bah! je ne suis pas si mechant que j'en ai l'air, monsieur Victor, dit Kwik en riant. La hardiesse impose toujours. Je ne defierai personne et je serai meme tres-endurant; mais, mais, si quelqu'un, pardieu...!

--Le dejeuner! le dejeuner! s'ecria Jean, en poussant ses deux camarades hors de la chambre.

#### XIV

#### LES SAUVAGES

Quatre jours plus tard, Victor Roozeman avait pris place derriere le comptoir du fruitier. Sa blessure se guerissait rapidement et elle ne le genait deja plus pour faire sa besogne. Creps cirait des souliers, rincait des bouteilles et nettoyait des lampes; Donat lavait la vaisselle et aidait le cuisinier du restaurant dans la grande tente.

Les trois amis se reunissaient habituellement le soir tres-tard dans un cafe, et y causaient une ou deux heures de leur position. Jean Creps, tout en riant beaucoup du poste que Kwik lui avait procure, paraissait le moins satisfait et avouait qu'il n'etait pas rare que le rouge de la honte lui montat au front, lorsqu'un autre domestique lui jetait un tas de bottes crottees et lui ordonnait durement de se hater. Mais ce qui le consolait, c'est qu'il avait pour compagnon cireur de bottes et rinceur de bouteilles, un Francais qui avait roule en carrosse a Paris et qui etait vraiment un homme tres-instruit, bien eleve et tres-honnete.

Sous d'autres rapports, les amis ne se trouvaient pas mal; ils gagnaient assez d'argent pour ne se laisser manquer de rien, et meme pour epargner tous les jours quelques dollars. Kwik, qui vivait dans une cuisine bien pourvue et qui ne regardait pas de tres-pres si les morceaux avaient ou non figure sur une autre assiette, engraisa visiblement apres la premiere semaine, et bientot sa figure temoigna par son eclat extraordinaire qu'il ne laissait pas se perdre beaucoup des pretendus restes.

Le Bruxellois venait passer presque chaque soiree avec Jean Creps et ses amis; ceux-ci payaient son ecot et ecoutaient, avec une curiosite avide, ce qu'il racontait de son sejour dans les placers ou mines d'or. Ce recit renfermait bien des scenes d'affreuse mechancete, de violence et de meurtre, et assurement le langage du conteur n'etait pas de nature a en adoucir l'impression; mais peu a peu les Anversois s'habituait plus ou moins aux choses de Californie, et croyaient, d'ailleurs, que leur

nouveau camarade exagerait ses aventures afin de pouvoir se vanter de son courage et de son habileté. Il leur parla très-complaisamment des bandits et des salteadores ou voleurs de grand chemins, qui attaquent et assassinent les voyageurs; des vaqueros, qui prennent avec le lasso aussi bien un homme qu'un cheval sauvage et rendent toute défense impossible; du terrible grizzly (ours gris), qui étouffe un homme dans une étreinte de ses bras velus; et surtout des sauvages américains qui savent arracher en un clin d'oeil la chevelure et la peau du crâne à leurs pauvres prisonniers pour s'en faire un ornement guerrier.

Sur une observation des Anversois, d'où il paraissait résulter qu'ils ne croyaient pas à l'existence de ces dangers, Pardoes, qui aimait à parler, leur donna l'explication suivante:

--Vous devez savoir quelles sont les causes de tout cela. Il n'y a que deux ans qu'on a découvert les mines d'or. Il y avait un homme d'origine suisse, nommé Sutter, qui voulut tenter de tirer profit des bois de sapins de Californie, et fit bâtir à cet effet un moulin à eau. On trouva dans la terre qui avait été délavée par l'eau du moulin une grande quantité d'or. La nouvelle se répandit avec la rapidité de l'éclair. Les habitants de San-Francisco, de Monterey, de la Sonora et les Mexicains accoururent en si grand nombre, que, trois mois après la découverte, plus de quatre mille hommes cherchaient de l'or aux environs du moulin de M. Sutter. Industriels, officiers, soldats, tous s'enfuirent vers les mines. Lorsque, peu après, l'étonnante nouvelle pénétra jusqu'aux États-Unis d'Amérique et jusqu'en Europe, d'innombrables navires amenèrent des milliers et des milliers de chercheurs d'or étrangers. Les naturels du Mexique et des côtes de la Californie regardèrent ces étrangers comme des envahisseurs de leur patrie et de leur propriété légitime. Ils essayèrent d'abord de les repousser des mines et les attaquèrent les armes à la main; mais, trop faibles pour vaincre les chercheurs d'or réunis dans les placers, ils se jetèrent dans les bois et le long des routes pour attaquer, piller et tuer les troupes isolées de voyageurs. Au commencement, ils considéraient cela comme une guerre légitime; maintenant ils font encore la même chose, en partie par haine nationale, en partie par avidité. Ces voleurs mexicains, lorsqu'ils sont à cheval et se servent du lasso, s'appellent vaqueros; lorsqu'ils sont à pied salteadores. En ce qui concerne les bushrangers, ils sont étrangers; ils vivent du vol et préfèrent ravir l'or aux mineurs qui voyagent plutôt que de le chercher dans les placers par un rude labeur. Les sauvages californiens voient encore avec plus de haine et de colère cette grande affluence de blancs dans leur patrie. Maintenant, ils sont déjà refoulés à une vingtaine de lieues de la côte; mais à certaines époques, ils descendent en nombre des montagnes et assassinent les chercheurs d'or isolés. Je les ai vus de près, mes amis, je puis en parler! Je crois que j'en ai tué au moins quatre ou cinq.

Sur les instances des Flamands et surtout de Donat, Pardoes se mit à raconter son combat avec les terribles sauvages, et il le fit si bien et d'une façon si pittoresque, que Kwik écoutait le cœur oppressé et presque sans respirer, et qu'il tomba dans de profondes réflexions lorsque Pardoes eut fini son récit.

Le Bruxellois était allé en premier lieu dans les mines du Sud, y avait souffert beaucoup de misère et avait eu peu de bonheur; puis il était allé aux mines du Nord, où il avait trouvé beaucoup d'or; il ne les aurait pas quittées si la saison des pluies n'avait rendu impossible le

travail des chercheurs d'or. Son intention etait d'y retourner quand la saison des pluies serait plus avancee et qu'il aurait epargne assez d'argent; car il n'etait pas, comme ses auditeurs, actionnaire de la Societe \_la Californienne\_. Il devait donc se suffire a lui-meme et amasser par le travail l'argent necessaire pour retourner aux placers.

Les trois amis lui promirent de l'aider a atteindre son but, aussitot que les directeurs de \_la Californienne\_ seraient arrives, parce qu'ils ne sauraient d'ailleurs que faire de leurs dollars economises.

De toutes les histoires et les descriptions de Pardoes, ce qui faisait le plus d'impression sur l'esprit de Donat Kwik etait l'histoire de son combat contre les sauvages californiens et leur cruelle habitude de scalper la peau de la tete a leurs ennemis vaincus. Peut-etre la perte du lobe de son oreille etait-elle la cause de cette crainte. Il revenait si souvent sur l'affaire des sauvages, qu'il finit par ennuyer le Bruxellois a force de questions.

Un soir, il l'interrompit de nouveau dans son recit:

--Et ces sauvages, ont-ils en effet la peau rouge?

--Certes; c'est pour cela qu'on les appelle Peaux-Rouges.

--Oui, mais rouge?

--Rouge fonce, presque brun.

--Et sont-ils laids?

--Horribles.

--Et tirent-ils avec des fleches empoisonnees?

--On dit qu'ils trempent leurs fleches dans le jus d'un \_yedra\_, ou lierre veneneux.

--Et coupent-ils vraiment aux hommes la calotte de leur tete, avec les cheveux et la peau? Aie! aie! quand j'y pense, je frissonne jusqu'a la moelle de mes os.

--Attends, dit Pardoes, je satisferai ta curiosite et te montrerai comment les sauvages scalpent leur homme; car c'est ainsi qu'on nomme ce traitement d'amitie. Tiens-toi tranquille, Kwik, et courbe la tete.--  
Tiens, ils font ainsi!

En disant cela, il prit de la main gauche l'epaisse chevelure de Donat et la tira comme s'il voulait l'arracher, pendant qu'il tracait avec l'ongle du pouce droit un cercle autour de la tete du jeune homme epouvante.

--C'est fait, cria-t-il, tu n'as plus ni peau ni chevelure sur la tete!

Donat, qui craignait que ce ne fut vrai, jeta un cri d'angoisse, sauta debout et regarda stupefait et tremblant le Bruxellois qui feignait de cacher quelque chose derriere le dos.

Un long eclat de rire s'eleva et Donat partagea lui-meme l'hilarite generale, des que, en tatant sa tete, il se fut assure que ce n'etait

qu'un jeu. La sensation desagréable qu'il avait éprouvée, laissa cependant une profonde impression dans son esprit, et l'on eut assez de peine à lui faire comprendre que les attaques des sauvages étaient un des moindres dangers des chercheurs d'or.

XV

## LA BANQUEROUTE

Un matin, le cinquième jour après l'arrivée de Jonas, une grande foule courut sur le port avec de grandes démonstrations de joie. C'étaient les passagers du Jonas et de deux autres navires que la Société la Californienne avait envoyés à San-Francisco. On avait signalé un trois-mâts avec pavillon français, et le bruit s'était répandu que les directeurs de la Californienne étaient là enfin avec les instruments et tout ce qu'il fallait pour conduire les actionnaires aux placers.

Lorsque enfin, après une longue attente, une chaloupe atterrit dans le port, les arrivants furent entourés et chacun voulut savoir des nouvelles de la France et de la Californienne. Un cri de désespoir et de rage parcourut la foule: la Californienne avait fait banqueroute et n'existait plus. Tout l'argent payé était donc perdu, et les actions que l'on avait mises en main des passagers ne valaient plus un centime. Était-ce une gigantesque escroquerie? la Société s'était-elle trompée dans ses calculs ou avait-elle eu des malheurs? Quoi qu'il en fut, les quatre ou cinq cents membres à San-Francisco pouvaient chercher comment ils se tireraient d'embarras. La plupart étaient sans argent; beaucoup d'entre eux, qui avaient été trop paresseux ou trop fiers pour travailler, avaient vécu jusqu'alors très misérablement et couché à la belle étoile comme une poignée de mendiants.

Ce soir-là, les Anversois étaient de nouveau réunis avec le Bruxellois, et on ne parla naturellement que de la banqueroute de la Californienne et de la nouvelle position dans laquelle cette mauvaise nouvelle les plaçait.

--J'ai grande envie de vous faire une proposition, dit enfin le Bruxellois. Vous avez voulu me rendre service; je possède le moyen de reconnaître votre amitié. Avez-vous du courage? Donat n'est pas un héros, je le sais, mais il est fort et dur à la fatigue. C'est un grand avantage dans les placers. De toi, Jean Creps, je ne doute nullement; mais Roozeman, quoique assez robuste, ne me paraît pas fait pour la vie des mines. Il y aurait immédiatement la maladie du pays, se laisserait décourager et deviendrait une charge pour les autres.

--Bah! que dites-vous? s'écria Donat avec indignation. Monsieur Victor a plus de courage que nous tous peut-être. Si tu l'avais vu à l'ouvrage, comme moi, tu parlerais autrement. Les eaux tranquilles sont les plus profondes, ami Pardoës.

--Pourquoi nous questionnes-tu donc? murmura Victor qui se sentait blessé intérieurement.

--Si j'étais à ta place, Roozeman, répondit le Bruxellois, je resterais tranquillement chez mon fruitier et laisserais aller mes amis aux

placers; car il faut autant de force d'esprit que de force physique pour ne pas succomber la-bas, soit sous le rude labeur, soit sous les attaques d'un tas de pillards.

--Ce que tu dis peut être vrai, Pardoes, repliqua Victor avec calme; mais j'irai aux mines, fusse-je tout à fait seul et y eut-il cent fois plus de dangers, sois-en sur. Toi aussi, tu me regardes comme un être faible? Ne peut-on pas avoir du courage sans jurer ni parler grossièrement?

--C'est bien, laissons cela, reprit le Bruxellois; je veux faire quelque chose pour vous. Écoutez avec attention ce que je vais dire. Il y a deux chemins pour aller aux mines: l'un est au sud, le long de la rivière San-Joaquim; le second, au nord, le long de la rivière que l'on nomme Sacramento. J'ai déjà suivi ces deux chemins. Au sud, il y a beaucoup moins d'or qu'au nord, et d'ailleurs c'est en même temps la contrée où les sauvages se montrent le plus souvent. Notre ami Kwik n'irait donc pas là avec joie. Le voyage au nord est beaucoup plus long et plus difficile, à la vérité, mais les placers y sont plus riches et plus étendus. Ce qui me pousse cependant le plus à retourner là, c'est un important secret que je vais vous révéler. Rapprochez-vous, camarades, et écoutez bien: Il n'y a pas trois mois que j'étais encore occupé à laver de l'or au bord de la rivière Yuba. J'y avais beaucoup de bonheur et je dus, comme je vous l'ai dit, quitter le placer contre mon gré, parce que la saison des pluies rendait le travail impossible. À mon retour, j'avais, entre autres compagnons, un Suisse qui était malade et voulait retourner en Europe. Je lui rendis beaucoup de services en route et je défendis même sa vie au prix de mon sang, car je recus un coup de poignard au bras dans un combat contre les voleurs de grands chemins. Ce Suisse portait sous ses vêtements une ceinture en cuir pleine de pépites et de grains d'or. Pour me récompenser de ma protection, il me confia qu'il avait trouvé cet or dans un lieu inconnu jusqu'alors, où les pépites étaient si abondantes qu'on n'avait qu'à les ramasser avec la main, sans aucun travail. Cette place est située très-haut vers la Sierra-Nevada, ou montagne de neige, entre les sources de Yuba et de la rivière de la Plume; il me l'a décrite si exactement et m'a indiqué tant de points de repère, que moi, qui connais bien la nature du pays, je trouverais le riche placer les yeux fermés. Eh bien, maintenant, pour vous montrer que je suis reconnaissant de votre amitié, je vous propose de former une société entre nous et d'aller ensemble aux mines. Acceptez-vous cette proposition?

--Oui, oui! s'écrièrent les autres avec joie.

--C'est bien; je m'occuperai de chercher encore un ou deux compagnons solides;--car nous devons être six, pour pouvoir travailler convenablement la-bas: deux pour creuser la terre, deux pour la porter à la rivière et deux pour en laver l'or.

--O Pardoes! cher Pardoes! partons demain! s'écria Donat.

--Non, pas si vite. La saison n'est pas encore favorable et nous ne sommes pas prêts.

--Kwik a raison, dit Victor. Pourquoi perdre ici inutilement tant de temps? Pourquoi reculer pour un peu de misère de plus ou de moins, pourvu que nous atteignions les mines d'or? Nous ne souffrirons certainement pas autant que sur le Jonas.

--Tu crois? dit le Bruxellois d'un air railleur. Je souhaite que tu ne te trompes pas.

--Mais ne le sais-tu donc pas, Pardoes? Pres de deux cents des actionnaires dupes par \_la Californienne\_ partiront demain, tant vers le nord que vers le sud. La plupart ne possèdent pas cinq dollars.

--Laissez-les aller, laissez-les aller, repondit le Bruxellois avec un sourire singulier. Ils ne savent pas ce qu'ils font. Beaucoup d'entre eux ne verront peut-etre jamais les placers, et il ne m'etonnerait pas que nous trouvassions ca et la sur notre route des cadavres ou des squelettes pour temoigner de leur etourderie. Ah! vous croyez qu'on va aux mines comme de Bruxelles a Anvers? Vous en ferez l'experience: Si la saison etait favorable et si nous etions prêts, je remettrais encore notre voyage, et voici pourquoi: dans peu de jours, trois ou quatre cents actionnaires de \_la Californienne\_ partiront pour les placers, sans argent, sans provisions suffisantes et sans les instruments necessaires. La faim, le besoin, la misere feront, d'une grande partie de ces hommes, des voleurs et des meurtriers, car en Californie on ne connait d'autres lois que la violence, et le plus fort prend au plus faible ce qu'il desire posseder. Aussi ne me mettrai-je pas en voyage cette fois sans que nous ayons chacun notre fusil: les revolvers sont bons pour les luttes dans les placers; mais en voyage, quand on est attaque quelquefois de tres-loin par des balles, les fusils sont un moyen de defense indispensable contre tout danger. En attendant, je m'occuperai de l'acquisition de tout ce qui est necessaire. J'acheterai la plupart des objets d'occasion; ainsi ils nous couteront moins cher de moitie. Nous avons besoin de beaucoup de choses: des haches, des beches, des pioches, des plats, des tamis, des marmites, des couvertures pour dormir, une toile pour couvrir notre tente, une claie pour laver la terre aurifere et beaucoup d'autres choses encore.

--Mais quand partirons-nous donc alors, pardieu? grommela Kwik mecontent.

--Aussitot que le temps sera meilleur et que nous aurons assez d'argent pour nous procurer le necessaire. Vous n'avez pas encore pu epargner grand'chose, je crois.

--J'ai quarante-huit dollars! s'ecria Kwik en frappant sur sa poche.

--Oui, mais Creps et Roozeman? demanda le Bruxellois.

--Moi trente.--Moi vingt-quatre, lui repondit-on.

--Vous etes plus riches que je ne le croyais. Il y a un bon moyen d'augmenter vos dollars. Roozeman a une malle qui est probablement bien fournie de chemises fines et d'autre linge. Donat a egalement un bon sac de voyage. Vous me donnerez tout cela et je le vendrai au plus haut prix. Dans les placers, on ne porte pas de linge; on n'y a qu'une chemise de flanelle bleue ou rouge et on n'y change jamais de vetements. Les etoffes de laine seules sont bonnes la-bas, tant contre le froid et l'humidite que contre la chaleur... Il commence a se faire tard et je suis fatigue. Donnez-moi maintenant chacun dix dollars pour que je puisse commencer des demain nos achats aux frais de tous.

Jean et Victor donnerent l'argent sans repliquer. Donat chercha dans ses poches avec une mine embarrassee, fouilla meme dans ses bottes et dit:

--C'est dommage; j'ai encore laisse mon argent dans mon chenil. Ce n'est rien, je le donnerai demain.

--Ah! ah! dit le Bruxellois en riant, tu exageres mon conseil, Donat. On doit savoir a qui l'on a affaire. Tu crains que je ne parte avec les dollars, n'est-ce pas?

--Tout est possible en Californie, tu le dis toi-meme, begaya Kwik; mais sois sur que je n'ai pas mon argent sur moi. Ce que je dis est aussi vrai que je suis ici, ajouta-t-il en se levant precipitamment.

Le Bruxellois frappa sur la poche de Donat et les dollars sonnerent distinctement.

--Tiens! tiens! je les ai tout de meme sur moi! Prends, voila les dix dollars; je dirai une priere pour que tu n'aies pas de mauvaises idees pendant ton sommeil.

--Maintenant, dit le Bruxellois, nous epargnerons autant que possible, pour etre bientot prêts. Ne parlez a personne de nos intentions ni du but de notre voyage, ni de quelque autre chose que vous auriez apprise de moi. Si l'on venait a savoir que nous nous rendons a de riches placers inconnus, on nous devancerait, on nous suivrait, et l'on nous disputerait par la violence la possession du bon endroit. Il y a beaucoup de chances pour que nous revenions des mines avec une bonne charge d'or. Adieu jusqu'a demain; nous causerons chaque jour de notre prochain voyage.

Cette nuit-la, Creps et Roozeman eurent des reves d'or. Victor retourna en esprit dans sa patrie, rendant sa mere riche et heureuse, et se voyant lui-meme l'epoux de la douce Lucie Morrelo.

Donat, qui couchait sur quelques sacs de farine, sous le hangar qu'il nommait son chenil, eut un sommeil tres-agite. Il reva qu'il jetait aux pieds du garde champetre de Natten-Haesdonck tant d'or qu'il en avait presqu'aux genoux; qu'il l'embrassait avec empressement et lui donnait son Anneken pour epouse; puis il se vit entoure de sauvages qui voulaient lui scalper la tete, ou d'ours avec des dents effroyables; puis il vit encore Pardoes s'enfuir avec ses dollars et crier a haute voix: "Arretez le voleur! arretez le voleur!"

Cependant les trois amis dormirent cette nuit du plus doux sommeil dont ils avaient pu jouir a San-Francisco.

XVI

## LES CHERCHEURS D'OR

Par une chaude matinee du mois de juin, six voyageurs harasses marchaient dans une immense et solitaire vallee, a l'est de la riviere le Sacramento. Ils portaient de pesants havre-sacs sur le dos et etaient charges de provisions, de haches, de beches, de pioches, de couvertures de laine et d'autres instruments; en outre, l'un d'eux portait la voile destinee a couvrir la tente; un autre portait la grande marmite pour faire bouillir l'eau, et un troisieme la claie, de plus de six pieds de

long, destinee a laver la terre aurifere.

Ils avaient tous un fusil en bandouliere et un revolver et un couteau passes dans la ceinture. Ils devaient etre depuis plusieurs jours en route, car ils etaient sales et crottés des pieds a la tete; et a voir leurs dos courbes, leurs pieds engourdis et leur marche essoufflee, on eut pu deviner qu'ils avaient deja fait plusieurs lieues de chemin ce jour-la.

L'endroit ou ils se trouvaient etait l'extremite orientale de la vallee de Sacramento, entre la vallee de l'Ours et le Yuba. A leur gauche, s'etendait une plaine immense; a leur droite, au contraire, ils voyaient le sol s'elever et surgir des collines et des montagnes, dont les croupes et les sommets etaient couronnées de cedres, de cypres et de pins. A plusieurs lieues de distance derriere les montagnes, toujours de plus en plus hautes, leur vue s'arretait aux aretes de la Sierra-Nevada, dont les cimes s'elevant de tant de mille pieds vers le ciel qu'ils restent couverts d'une neige et d'une glace eternelles.

Les voyageurs etaient parvenus a un endroit ou ils allaient quitter la grande vallee pour gravir du cote de l'Est un defile entre deux collines. Il avait beaucoup plu quelques jours auparavant. Maintenant le soleil brillait et il faisait beau; mais le sol detrempe etait encore boueux et glissant, et l'essoufflement des voyageurs epuises redoublait avec les difficultes de leur marche.

Les hommes dont se composait cette troupe n'etaient autres que le Bruxellois Pardoès, ses amis Creps, Roozeman et Kwik, et deux nouveaux camarades. Le premier, celui qui se tenait le plus souvent a cote de Pardoès, etait un Ostendais qui avait fait presque tout le tour du monde sur un vaisseau americain, et qui s'etait enfui en dernier lieu de Callao, pour venir chercher de l'or en Californie. C'etait un gaillard fort comme un ours, grossier de langage, ayant l'esprit borne et sans aucun sentiment de generosite ni de morale. Il devait etre querelleur de sa nature; car il se vantait sans cesse de son adresse dans les combats au couteau. Le petit doigt manquait a sa main gauche; il l'avait perdu dans une de ces luttes. Le Bruxellois l'avait accepte dans l'association, quoiqu'il fut sans ressources, a cause de sa force corporelle, qui devait lui faire supporter facilement la vie fatigante des mines.--Le second etait un gentilhomme francais d'environ quarante ans, maigre, aux traits reguliers et haut perche sur ses jambes. Cet homme etait evidemment d'une grande naissance; il y avait dans sa demarche, dans la finesse de ses extremités et meme dans l'expression de ses levres, quelque chose qui accusait une education distinguee et qui contrastait singulierement avec la physionomie grossiere et ignoble de l'Ostendais. Le Francais n'etait cependant pas un compagnon amusant; il ne parlait que quand il ne pouvait sans impolitesse rester muet, et encore ses paroles etaient ameres et trahissaient l'indifference ou l'orgueil. Le plus souvent il paraissait reveur et se parlait a lui-meme, comme quelqu'un qui est poursuivi par des pensees secretes ou par une conscience bourreee, ce qui faisait dire a Donat qu'il avait des rats en tete et qu'une des vis de son cerveau etait probablement detachee.

La raison pour laquelle Pardoès avait admis cet associe muet dans sa compagnie, c'est que le Francais avait offert tout l'argent qu'il possedait pour devenir leur compagnon de voyage; et comme cet argent etait suffisant pour acheter les armes qui manquaient encore, les Flamands avaient accepte sa proposition avec joie.

Victor était le seul qui, par sympathie et par certain sentiment de compassion, témoignait quelque amitié au gentilhomme; l'Ostendais était le compagnon habituel de Pardoës; Jean Creps paraissait s'entendre également bien avec tous. C'était aussi le cas de tous; car, quoiqu'il portât sur son dos la grande claie et qu'il fut chargé outre mesure, il faisait souvent éclater les autres de rire, par ses cabrioles comiques et par ses saillies bouffonnes.

Pendant qu'ils gravissaient ainsi la pente d'un vallon, le Bruxellois, qui allait toujours en avant, tournait la tête de tous côtés comme s'il craignait une rencontre; tantôt il examinait le sol et paraissait suivre des traces indistinctes de pieds; mais les autres n'y firent pas attention, car Pardoës avait agi ainsi du premier jour et avait parlé comme si, à chaque pas, un nouveau danger devait s'élever sous leurs pieds.

En ce moment, le Français glissa sur la terre humide et plia profondément sous son fardeau.

--\_Eh! eh! baron!\_ cria Donat, \_c'est pas bon avec cet havre-sac sur son dos. Plus bon à Paris dans ta voiture, n'est-ce pas?\_

Mais le baron n'eut pas l'air d'entendre les paroles de Donat.

--Il me semble, pardieu, que mon français est assez compréhensible, murmura celui-ci en lui-même. Ces gentilshommes ne peuvent jamais oublier ce qu'ils ont été. Elle lui fait la jambe belle, sa baronnie, en Californie. Monsieur du Haut-Mont, avec une marmite sur le dos!

Et, ralentissant un peu le pas, il s'approcha de Victor et dit:

--Monsieur Roozeman, pourquoi ne voulez-vous pas me laisser porter votre hache et votre couverture? Ce serait un vrai plaisir pour moi si vous vouliez vous décharger un peu sur mon dos.

--Tais-toi, Donat, répondit Victor avec un sourire, tu es déjà chargé comme un mulet. Ce grand panier te fait ressembler à un navire sans voile. Je te regarde; car demain c'est mon tour de porter les paniers.

--Vous ne les aurez pas.

--Pas de plaisanterie, Donat; je te suis reconnaissant de ta bonne volonté à mon égard; mais je ferai comme les autres. N'en parle donc plus: c'est inutile... Qu'a donc remarqué Pardoës pour regarder si attentivement de tous côtés?

--Qu'aurait-il remarqué? Rien du tout. Le Bruxellois n'est pas mort de son premier mensonge, depuis que nous sommes en route. Avec ses éternelles histoires de voleurs de grand chemin, d'ours et de sauvages, je craignais qu'au bout de trois jours nous n'eussions été tous ensemble dans le royaume des vers; et nous n'avons pas encore vu de créature vivante que ça et là un lièvre, et dans le lointain deux ou trois petits cerfs avec des queues noires. Cela vaut bien la peine d'en être effrayé! Savez-vous quoi, monsieur Roozeman? Le Bruxellois veut se faire valoir; il marche en avant, nous conduit, nous commande comme un général, il fait de l'embarras, il se vante pour paraître nécessaire. Je veux courir pendant dix ans tout à fait seul... Tiens! qu'a donc trouvé Pardoës?

Ils s'approcherent du Bruxellois, qui s'était arrêté et regardait la terre sans bouger en disant à voix basse:

--Chut! il y a un danger qui nous menace.

--Vois-tu de l'or? demanda Donat. Pour moi, je ne vois que du gazon et des fleurs jaunes.

--Tais-toi, bavard, murmura Pardoès.

--Je me tais, je me tais; mais qu'y a-t-il, pardieu?

Le Bruxellois leur fit signe de s'arrêter, s'avança de quelques pas, toujours courbe vers la terre. Puis, se tournant vers ses compagnons, il dit:

--Prenez vos fusils en main à tout hasard.

--Eh bien! eh bien! que va-t-il se passer ici, pour l'amour de Dieu? Je ne vois aucune chose qui vive. Ce ne sont assurément pas ces sapins qui nous mangeront?

--Pas de bêtises, Kwik; c'est très-sérieux. Ne remarquez-vous pas, messieurs, la devant vous sur le gazon, et ici sur cette place humide, ces traces de pas?

--J'ai beau écarquiller les yeux; je crois que je suis devenu aveugle, murmura Kwik.

--Avec un peu d'expérience et de pénétration, continua le Bruxellois, on peut deviner à ces signes confus, qui ont passé ici, combien ils étaient, et même quelle sorte d'hommes c'était. Voyez, l'empreinte n'est pas aussi large que celle de nos pieds et tout à fait sans traces de clous. Des Mexicains ont passé par ici. La partie antérieure du pied est marquée profondément, tandis qu'à la plupart des empreintes on ne voit pas le talon. Ils ont donc couru. Des voyageurs paisibles ne courent pas. Ce sont donc des salteadores ou voleurs de grand chemin.

--Mais, remarqua Victor, la pointe du pied est tournée vers nous. Les gens qui ont passé ici sont derrière nous et s'éloignent.

--Est-ce pour cela que tu nous mets encore la mort dans l'âme? grommela Donat. Qui sait si ces sal... sal... ces brigands ne sont pas déjà à San-Francisco?

--Il ne s'est pas écoulé une heure depuis que les empreintes sont faites, répliqua le Bruxellois très-sérieusement, d'une voix grave. Et comme je ne les ai pas remarquées plus tôt, les salteadores doivent être grimés quelque part sur les collines. Quoi qu'il en soit, tenez vos fusils en main, et jetez en marchant les yeux à droite et à gauche, derrière et devant vous. Du silence! surtout du silence!

La solennité de cet ordre fit quelque effet, du moins sur Donat, quoiqu'il tâchât de le dissimuler. Il se tenait maintenant près du Bruxellois et tournait sans cesse la tête, probablement parce qu'on lui avait dit que les brigands étaient derrière eux.

Ils avaient marché pendant près d'une demi-heure sans entendre le

moindre bruit. La vallee s'etait elargie, mais ils allaient entrer de nouveau dans un defile assez etroit.

Le Bruxellois s'arreta et dit:

--Reposons-nous ici pendant quelques minutes. Je vous conjure, camarades, d'etre toujours sur vos gardes, de bien regarder tout ce que vos yeux peuvent atteindre et de faire bien attention au moindre bruit qui frappe vos oreilles. Jusqu'ici nous n'avons pas rencontre de dangers, parce que j'ai eu soin d'eviter la route ordinaire des chercheurs d'or. A present, cela devient impossible. Dans cette vallee, entre la riviere de l'Ours et le Yuba, les directions se croisent. S'il y a des \_salteadores\_ ou brigands, nous pouvons les rencontrer des a present a chaque instant. Donc, soyez toujours prêts a la defense, surtout quand notre route est dominee par des collines ou par des bois, comme en ce moment et comme cela durera pendant quelque temps encore.

Ils continuerent a avancer et ne rencontrerent rien jusqu'au moment ou ils atteignirent la fin du defile. La, Kwik sauta tout a coup en arriere avec un cri d'angoisse.

--Qu'y a-t-il? que vois-tu? s'ecrierent les autres.

--La! la! repondit Kwik, toute une bande de brigands!

Tous s'arreterent et tinrent leurs armes pretes; car ils voyaient devant eux, au pied d'une colline et a moitie caches, quatre hommes accules contre les arbres et dont les deux premiers etaient appuyes sur de longs fusils.

--Eh bien! que ferons-nous? murmura Creps. Nous ne pouvons pas rester ici irresolus. Ils ne sont que quatre. Pourquoi craindre.

--Oui, mais la prudence est aussi du courage. Ils sont peut-etre plus que nous ne croyons. Observons un instant quelle peut etre leur intention. C'est etonnant, ils nous remarquent; et, si je ne me trompe, ils rient.

--Venez, avancons, dit Roozeman; reculer est impossible. Si ces hommes veulent nous attaquer, ils peuvent nous atteindre dans tous les cas.

--As-tu peur, Pardoes? demanda Jean Creps.

--Peur? Je suis prudent. Vous ne connaissez pas le pays. Mais il n'y a pas d'autre moyen. En avant donc ... et au moindre mouvement hostile, faisons feu!

Ils poursuivirent leur chemin. Lorsqu'ils passerent devant les brigands supposes, a une quarantaine de pas, ceux-ci ne bougerent point et resterent appuyes sur leurs fusils, sans dire un mot, et meme sans repondre autrement que par un grognement bref et un leger signe de tete au salut qui leur fut adresse.

A peine les Flamands se furent-ils eloignes d'une demi-portee de fusil, que Donat s'ecria avec etonnement.

--Bonte du ciel! en croirai-je mes yeux? C'est, pardieu, la moustache rousse du \_Jonas\_.

--Tu t'es trompé, dit Roozeman. Il n'est pas parmi eux.

--Si, il y est, en chair et en os... mais sans son épaisse barbe, qu'il a probablement fait couper à San-Francisco. C'est un des deux sans fusil. Ce roux coquin serait-il devenu voleur de grand chemin? Sur ma parole, je me suis toujours dit qu'il sentait la corde.

--Bah! ce ne sont pas des voleurs, dit Victor en riant; vous le voyez bien, ce sont des gens qui se reposent.

--Pas des voleurs? répéta le Bruxellois, regardant toujours derrière lui. On voit bien que c'est la première fois que vous venez en Californie. Si ces hommes allaient aux placers, ils seraient, comme nous, chargés d'instruments; s'ils revenaient des placers, ils porteraient également des provisions, et, d'ailleurs, je le verrais à leur costume.

--En effet, interrompit Donat, ils ne vont pas aux mines, ils n'en reviennent pas, donc \_ergo\_, comme dit le clerc de Natten-Haesdonck, ce sont des voleurs.

--Va-t'en au diable avec tes sottises! Grommela le Bruxellois en le poussant en arrière.

--Vous pouvez en croire ce que vous voudrez, camarades, continua-t-il en se tournant vers les autres. Ce sont des voleurs; et les singuliers personnages que nous avons vus ne forment probablement qu'une partie de la bande. Vous saurez que les véritables gens du métier attaquent très rarement les voyageurs qui se rendent aux placers, parce qu'ils ne possèdent pas d'or. Je crois donc pouvoir en conclure que les brigands se tenaient là en faction pour attendre les chercheurs d'or qui reviennent des mines. Dans tous les cas, croyez-moi, la présence de ces hommes est un mauvais signe. Avancons un peu plus vite, et tenez constamment l'œil au guet, car chaque arbre, chaque pli de colline, chaque fente de rocher peut cacher des ennemis qui fondraient sur nous au moment où nous nous y attendrions le moins. Mais surtout du silence. Et toi, Donat, fais bien attention. J'agirai comme un chef en temps de guerre, et si tu ne tiens pas le bec clos, je te punirai par une faction de nuit extraordinaire. En avant, maintenant, et prenez garde, messieurs!

Les voyageurs suivirent leur guide, silencieux et d'un pas pressé.

XVII

LES BANDITS

Une heure avant la tombée de la nuit, les chercheurs d'or flamands s'avançaient toujours; mais leur dos se courbait de plus en plus et ils paraissaient à bout de forces. Ils avaient fait une pénible journée de marche et exprimaient plus d'une fois le désir de planter leur tente et de se reposer jusqu'au lendemain. Mais le Bruxellois avait refusé jusqu'alors de satisfaire le désir général de ses compagnons, parce que leur route était trop dominée par des collines et des rochers d'où l'on pouvait tomber sur eux facilement et à l'improviste.

Ils venaient d'atteindre une vaste plaine. Le sol, comme en la plupart des lieux qu'ils avaient déjà traversés, était couvert de seneves sauvages et de folle avoine; mais néanmoins, la vue s'étendait très-loin de toutes parts, excepte du côté gauche, qui était garni en partie de broussailles et de sapins. Au milieu de la vallée, murmurait un clair ruisseau. L'endroit était donc propice pour y camper pendant la nuit et pour y faire cuire le souper, leur principal repas. D'ailleurs, comme ils n'avaient rien rencontré en route, leur inquiétude s'était dissipée insensiblement, et, à l'exception du Bruxellois, personne ne pensait plus au danger.

Les havre-sacs furent otés, et, pendant que Jean Creps et le baron restaient pour veiller sur les provisions et les instruments, les autres allèrent dans le fourré pour chercher le bois nécessaire.

Quelques minutes après, ces derniers étaient de retour. On planta en terre deux grosses branches fourchues; une branche droite fut placée horizontalement entre les dents de ces fourches et la voile fut jetée par-dessus. La tente sous laquelle ils allaient passer la nuit sur la terre humide était dressée.

En même temps, Donat, dont c'était le tour de faire la cuisine, avait allumé un grand feu et suspendu au-dessus une marmite pleine d'eau. Attachée à une branche de bois, soutenue de la même manière que la toiture rudimentaire de la tente.

Les apprêts de ce souper n'étaient pas chose difficile. Ce que les voyageurs allaient prendre pour renouveler leurs forces était la même nourriture qu'ils mangeaient depuis leur départ de San-Francisco et qu'ils devaient manger désormais pendant leur trajet et dans les mines. Le Bruxellois leur avait appris, à cet effet, la manière de vivre des chercheurs d'or, et tenait à ce qu'on ne deviat pas de cette règle établie par l'expérience. Premièrement, on fait du café: cette boisson ne manque jamais au repas d'un chercheur d'or. On écrase grossièrement les grains de café entre deux pierres ou d'une autre manière, puis on les fait bouillir. Enfin, on jette dans la marmite bouillante un peu d'eau froide, avec laquelle le marc va au fond. Secondement, on coupe quelques morceaux de lard sale et on les frit dans la poêle. Troisièmement, on mélange un peu de farine de froment avec de l'eau, et avec la graisse du lard on en fait quelques gâteaux. Hors les cas extraordinaires, la cuisine des chercheurs d'or n'offre pas d'autres plats.

Pendant que Donat s'occupait près du feu avec activité, les autres s'étaient étendus par terre sous la voile, isolés chacun dans sa couverture de laine et avec la tête appuyée sur son havre-sac. Le Bruxellois et le matelot fumaient une pipe; le Français semblait déjà endormi; Jean et Victor suivaient des yeux Donat et riaient de ses gestes bouffons et de ses faceties.

La nuit était venue et l'horizon du vallon avait disparu dans la clarté douteuse du crépuscule. Lorsque l'odeur du premier gâteau monta aux narines de Donat, l'eau lui en vint à la bouche, et il se mit à chanter joyeusement.

Puis il éleva en l'air un plat en fer-blanc; et, montrant le gâteau à ceux qui étaient couchés sous la tente, il s'écria:

--Messieurs, je suis du pays des crepes. Regardez donc! Qui en fera une si brune, si grasse et si...?

Mais un coup de pistolet se fit entendre a quelques pas de la tente; une balle perca le plat de fer-blanc dans la main de Donat, et celui-ci laissa tomber le gateau dans le feu, en jetant de grands cris.

Les autres sauterent debout, le fusil a la main, et sortirent de la tente pour se defendre contre l'attaque que le coup de pistolet leur annoncait. Ils n'aperçurent rien cependant, quoique le crepuscule leur permit de voir tres-loin encore au dela du cercle de lumiere trace par les flammes du feu.

--La-bas, la-bas! s'ecria le matelot, entre les arbres, un homme qui fuit!

--Reste ici, toi, Donat, l'arme en arret, ordonna le Bruxellois, pendant que, suivi par les autres, il courait vers le bois pour tenir les fuyards a la portee de son fusil.

Kwik, encore tout etourdi, etait debout devant le feu, le fusil a la main, sans avoir conscience de lui-meme. La tete lui tournait et il murmurait entre les dents avec depot:

--Jolie fete des patates! droles de crepes! Ah! si j'etais a Natten-Haesdonck!

Tout a coup il se mit a trembler de tous ses membres: il lui semblait voir, droit devant lui, dans la demi-obscure, quelques hommes courbes s'approcher a travers les seneves touffus. Il ne lui fut bientot plus permis d'en douter: un de ces ennemis qui marchaient en rampant s'etait redresse tout a coup. Donat arma son fusil, epaula, et dit en levant les yeux au ciel:

--O mon Dieu! pardonnez-moi, ce n'est pas ma faute!

Après cette courte oraison, il lacha la detente. Un cri perçant retentit, et l'homme tomba en arriere.

Les autres voleurs s'elancerent pour tomber sur Donat; mais il tira si resoluement sur eux avec son pistolet, qu'ils parurent hesiter.

En ce moment, deux ou trois coups de fusil retentirent du cote des arbres, et plusieurs balles traverserent l'air en sifflant au-dessus de la tete des brigands surpris. Ceux-ci, voyant que leur coup etait manqué et qu'ils avaient affaire a des forces superieures, s'enfuirent en toute hate a travers les hautes herbes et disparurent dans les broussailles.

C'etaient les camarades de Donat qui etaient accourus a son coup de feu et avaient chasse les voleurs par leur apparition.

--Mon pauvre Kwik, n'es-tu pas blesse? Demanda Victor d'un ton de sollicitude en voyant le jeune paysan la tete penchee sur sa poitrine et tout abattu.

--Non, monsieur Roozeman, soupira Donat, mais cela ne vaut guere mieux: j'ai tue un homme, hélas! une creature de Dieu, comme moi! Cela restera sur ma conscience comme un bloc de plomb.

--Que dis-tu? tue un homme! ou? Demanda Pardoës. Tu ne plaisantes pas dans un pareil instant, n'est-ce pas?

--Il est tombe la-bas, a une cinquantaine de pas d'ici, au milieu de ces hautes herbes.

--Eh bien, conduis-nous; nous irons voir si tu n'as pas reve.

Arrives a l'endroit designe, ils remarquerent qu'en effet quelqu'un devait etre tombe la; car une humidite qui etait sans doute du sang brillait sur le sol.

Le Bruxellois courut a la tente, revint avec une branche de pin qui flambait et eclaira le terrain.

--C'est du sang, en effet, dit-il. Tenez, suivez la trace avec moi; mais dirigez vos yeux de tous cotes et tenez vos fusils prêts.... Voyez, ils etaient trois, et deux ont soutenu le blesse. Le sang est repandu a cote des traces de pas; la balle a donc porte dans le bras; car si Donat eut touche le bandit au corps ou aux jambes, le sang coulerait dans l'empreinte des pieds ou immediatement derriere.

--Il n'est pas mort, le pauvre homme? Demanda Kwik avec une grande joie.

--Non, puisqu'il a encore su courir.

--Dieu soit loue! Si j'avais assassine un homme, je n'aurais plus un instant de repos.

--Tu crains que le fantome du mort ne vienne te tirer la nuit par les pieds, n'est-ce pas? dit le matelot en ricanant.

--Oui, je le sais bien, tu ne crois a rien, vilain heretique que tu es, repliqua Donat. Ce serait peut-etre la premiere fois que des esprits reviennent? Le grand-pere de ma tante a vu l'esprit du fossoyeur dans le cimetiere de Natten-Haesdonck.

--Il est inutile que nous allions plus loin, interrompit le Bruxellois en se retournant. Les scelerats se sont enfuis dans le bois avec leur compagnon blesse, et ils sont probablement deja tres-loin. Retournons a notre tente; je vous expliquerai en route mes soupçons concernant la ruse qu'ils avaient employeee pour nous surprendre.--Dis-moi, Kwik, ces voleurs avaient-ils des fusils?

--Il y en avait deux qui avaient des fusils, et ils ont tire chacun une fois sur moi, si bien qu'une balle a meme traverse mon toupet.

--Voyez-vous bien! murmura Pardoës. Ils etaient quatre avec celui qui a lache le premier coup de pistolet; deux seulement avaient des fusils. Ce sont les memes hommes que nous avons vus cette apres-midi appuyes contre les arbres. Ils ont suivi de loin nos traces pour nous surprendre dans notre tente.

--Ces hommes doivent etre bien temeraires remarqua Creps. Ils savent que nous leur sommes superieurs en nombre, que nous avons des armes, et cependant ils ne craignent pas de nous attaquer.

--Oui, mais vous ne connaissez pas la ruse, repondit le Bruxellois, et,

moi-meme, j'ai ete assez stupide pour m'y laisser prendre, quoique j'en eusse souvent entendu parler. Celui qui a tire le premier coup de pistolet tout pres de la tente ne voulait que nous donner le change et nous attirer derriere lui, loin de notre campement. Heureusement, j'ai laisse Donat en faction; autrement les camarades du premier auraient, pendant notre absence, pille notre tente. C'est un tour des chercheurs d'or pauvres et affames, qui tachent de se procurer ainsi des provisions, des instruments et des couvertures. Messieurs, je felicite notre ami Kwik au nom de nous tous. Il s'est comporte comme une bonne et courageuse sentinelle.

--Cela prouve qu'il ne faut pas beaucoup d'esprit pour faire un coup heureux, grommela le matelot, qui semblait jaloux de cette louange.

--Cela pourrait bien prouver aussi qu'il n'est pas necessaire de tuer un tas de gens en paroles, pour defendre courageusement sa vie au moment du danger, begaya Kwik.

--Tu es un poltron; ose dire que ce n'est pas vrai?

--Oui, oui, c'est vrai; j'aimerais mieux vivre en paix avec les hommes et les betes; mais de moi, toi et lui, je sais, pardieu bien, quel est mon meilleur ami. Dans tous les cas, a l'oeuvre on connait l'artisan, dit le proverbe.

Ils etaient revenus a la tente. Donat prit la poele et continua a faire des crepes, pendant que les autres buvaient le cafe dans des ecuelles de fer-blanc et y trempaient un peu de biscuit qui leur restait.

Kwik grommelait a part lui d'un air mecontent, tout en faisant sa cuisine. Il reflechissait qu'un double danger l'avait menace: tuer un chretien comme un chien, ou bien recevoir une balle dans la tete. Le premier lui faisait horreur, et le second lui plaisait encore moins. Les crepes, quoique leur parfum fut toujours aussi bon, ne le tentaient plus; il devint melancolique et murmura, sans quitter de l'oeil la pate rissolante:

--Infernale friture! Venir de plusieurs milliers de lieues pour manger des gateaux poivres avec des balles et beurres avec du sang humain! Donat! Donat! mon garcon, tu es un vilain ane! Que viens-tu faire ici? Natten-Haesdonck est un paradis terrestre en comparaison de ce repaire de bandits.

Enfin le souper fut pret: chacun en prit sa part. Le baron, qui etait en faction, fut releve pendant quelques minutes par Jean Creps. Quand on alla le coucher sous la voile, le Bruxellois dit:

--Tachez de bien vous reposer, mes amis, car demain, a la pointe du jour, nous devons etre sur pied. Les scelerats qui nous ont attaques ne sont plus a craindre, ils ne reviendront pas. S'il ne survient pas d'autres dangers, nous ne serons pas inquietes de toute la nuit. Vous connaissez vos tours de faction. Apres le baron, c'est Roozeman; apres Roozeman, l'Ostendais, et ainsi d'heure en heure. Le baron donnera sa montre a son successeur. Faites bien attention de ne pas faire de bruit, et n'eveillez que le camarade qui doit monter la garde. Regardez sans cesse de tous cotes et ouvrez les oreilles autant que possible. Si vous remarquez quelque chose, tirez un coup de fusil, et chacun de nous sautera sur ses pieds, pret a se defendre. Qu'on se taise maintenant! Bonne nuit, dormez bien.

Malgré les émotions de cette journée, les chercheurs d'or cederont bientôt à la fatigue et s'endormirent si bien, que leurs ronflements faisaient ressembler la tente à une tanière pleine de grognements d'ours.

Donat seul se tournait et se retournait dans ses couvertures, étendait les jambes, les retirait et se couchait sur le côté ou sur le dos; mais il ne put s'endormir. Après une heure et demie de pénible insomnie, il entendit éternuer deux fois Jean Creps qui était couché tout près de lui.

--Ah! monsieur Jean, êtes-vous éveillé? Murmura Kwik d'un ton plaintif.

--Qu'as-tu Donat? es-tu malade? Demanda Creps à moitié endormi.

--Je ne puis fermer l'œil.

--Bah! il faut dormir.

--Je ne puis, Jean.

--Cela ne fait rien.

--Mais je ne puis pas, vous dis-je.

--Il faut essayer, cela ira bien.

--Toutes mes côtes sont brisées; je fretille ici comme une anguille sur le gril.

--C'est une idée, Donat.

--Oui, monsieur Jean, c'est une idée, une vilaine idée.

--Allons, abrège. À quoi penses-tu?

--Je pense et je repense ainsi en moi-même: Dormir n'est rien, si je savais que je m'éveillerai encore vivant....

--Laisse-moi tranquille, tu m'ennuies, Donat.

--Eh bien, dit Kwik en soupirant, si cela ne se peut pas autrement, encore un \_Pater\_ ou deux pour ma pauvre petite âme.... Et puis ronflons à la grâce de Dieu!

XVIII

LA PÉPITE

Le lendemain, au lever du soleil, après avoir pris du café et mangé des galettes avec du lard, les chercheurs d'or s'étaient remis en route. La plus grande partie du jour s'était écoulée sans qu'ils eussent rencontré quelque chose de particulier. Leur route les conduisait à travers une suite de vallons et de montagnes, tantôt s'écartant pour faire place à

une vaste plaine, tantot se rapprochant pour former un defile dont les parois rocheuses semblaient pres de s'ecrouler sur les voyageurs.

Dans l'apres-midi, pendant que ses compagnons, apres avoir depose leurs havre-sacs, s'etaient couches sur le sol pour prendre du repos, Donat etait alle a une petite chute d'eau qui tombait en murmurant sur des blocs de rocher, a une centaine de pas de distance. Il avait soif et voulait boire. En se penchant au-dessus du ruisseau, clair comme le cristal, il vit briller quelque chose dans l'eau. C'etait un caillou gros comme le poing et qui paraissait fendu au milieu. Le coeur du jeune paysan se mit a battre violemment; il etait pale et resta dans une immobilite complete a contempler l'objet etincelant, comme si un spectacle merveilleux l'avait frappe de stupeur. Toutefois, il saisit le caillou, l'examina de tous ses yeux, le baisa avec transport, puis courut a travers les seneves vers ses compagnons, en poussant des cris de joie et faisant toute sorte de gestes et de cabrioles.

--Messieurs, leur cria-t-il de loin, remerciez Dieu, j'ai trouve le tresor! De l'or! de l'or! Un bloc de dix livres au moins! assez pour acheter un cha...!

Il trebuchait, et tomba la face contre terre.

--De l'or! dix livres! Est-ce bien possible? demanda Victor.

--Certes, c'est possible, repondit le Bruxellois; c'est ainsi qu'on trouve parfois les plus grosses pepites. Si Kwik avait decouvert un riche placer!

--Aux innocents les mains pleines, dit en riant le matelot.

--Depeche-toi, depeche-toi, petit Kwik cheri, s'ecria Jean Creps avec une joyeuse impatience.

Tous les autres etendirent, en signe d'interet, les mains vers lui.

Donat accourut tout hors d'haleine et begaya:

--Voyez, voyez quel gros bloc! Et lourd, lourd! plus lourd que du plomb!

A ces mots, il donna le caillou d'or au Bruxellois, qui, apres l'avoir examine, le lanca de toute sa force dans la plaine en poussant un cri de desappointement.

--Puisses-tu avoir la crampe, triple imbecile! dit-il a Kwik, qui le regarda d'un air stupefait et deconcerte, et murmura presque en pleurant:

--N'etait-ce pas de l'or?

--De l'or? C'etait une pierre de soufre, de l'espece qu'on appelle \_pyrite,\_ et elle ne contient que du fer et du soufre.

--Tu ne dois pas etre si fache contre moi pour cela, dit Donat pendant qu'ils reprenaient leurs havre-sacs pour continuer leur voyage. J'y perds autant que toi. Il y en a certainement plus d'un qui s'y est trompe. Pourquoi aurait-on invente le proverbe: \_Tout ce qui brille n'est pas or?\_ Allons, allons, nous ne sommes pas plus pauvres qu'auparavant. S'il n'y a pas ici de morceaux d'or, nous en chercherons

plus loin. Pardieu! monsieur Victor, c'est bien dommage: tout en courant, je voyais le garde champetre de Natten-Haesdonck, avec son Anneken, me tendre les bras en riant, precisement au moment ou je tombai la-bas le nez dans le sable. Enfin! la scelerate de pierre est perdue, mais nous emportons au moins l'espoir sur notre dos, je veux dire dans notre coeur.

Bientot, l'amere deception se changea en gaiete, et maintes saillies grossieres ou spirituelles sur la naivete de Donat preterent a rire aux amis.

Ils etaient deja a plus de quatre milles de la chute d'eau ou ils s'etaient reposes et longeaient une foret de broussailles epineuses qui ne paraissaient pas assez hautes pour cacher un homme debout.

Tout a coup, le matelot s'arreta et braqua son fusil comme quelqu'un qui veut tirer.

--Que vois-tu? demanderent les autres surpris.

--La, une tete humaine; quelqu'un qui nous epie et se cache dans les broussailles!

--Ou? Nous ne voyons rien.

Pour toute reponse, le matelot ajusta et envoya une balle dans les arbrisseaux.

Un cri de douleur retentit, et immediatement apres, du sein du fourre, s'eleva une voix plaintive, faible et douce comme si l'on eut touche une femme ou un enfant.

--Ciel! tu as fait un malheur! s'ecria Victor emu jusqu'au fond du coeur par le son de cette voix.--Allons, allons, mes amis, courons au secours de la pauvre victime.

Comme Victor, Creps et Donat entraient dans les broussailles malgre les observations du Bruxellois, ce dernier et le baron suivirent leur exemple.

Le matelot, probablement effraye par l'idee qu'il pouvait avoir assassine un innocent, jura qu'ils commettaient une imprudence et resta Dans la vallee.

Les autres trouverent, dans une petite clairiere, entre les broussailles, le corps d'un homme dont la balle avait perce la tete. Sur ce corps etait penche un jeune homme, un enfant de treize a quatorze ans. Il embrassait le mort, versait des larmes sur son visage defigure, et il etait tellement egare par le desespoir et la douleur, qu'il ne remarqua pas d'abord la presence des etrangers.

On pouvait voir a leurs costumes que ces gens etaient des Mexicains, et, comme le jeune homme repetait toujours d'un ton dechirant: \_Pobre padre!\_ on sut qu'il pleurait sur le cadavre de son pere.

Le baron, qui connaissait un peu l'espagnol, lui demanda comment il se faisait qu'ils voyageassent seuls ainsi et sans armes dans cette contree dangereuse.

Le baron ne saisit pas tres-bien les paroles breves et entrecoupees que le jeune Mexicain lui repondit; cependant, il crut comprendre que ces malheureux avaient ete attaques et pilles et qu'ils avaient perdu leurs compagnons dans leur fuite. L'enfant etait presque fou de douleur et de rage contre les assassins de son pere, qu'il regardait comme de vrais detrousseurs de grands chemins; car il parlait avec une grande volubilite et des gestes violents, en montrant du doigt le ciel, et son oeil flamboyant et plein de menaces s'arretait alternativement sur le corps inanime et sur les assistants qu'il chargeait de maledictions.

--Que dit-il? demanda le Bruxellois.

--Il appelle sur nous la vengeance du ciel et nous assure que l'esprit de son pere nous poursuivra et ne nous laissera pas de repos jusque sur notre lit de mort.

--Que Dieu nous protege! soupira Donat en faisant un signe de croix. Ceci nous manquait encore. Nous avons deja a craindre les hommes et les betes feroces, voila que les esprits se mettent aussi de la partie. Dormez donc tranquille avec une aussi terrible malediction sur la tete!

Pendant que Kwik se livrait a ces reflexions, les autres avaient pris une decision sur ce qu'il y avait a faire. Ils oterent leurs havre-sacs et prirent leurs pioches.

--Ne reste pas la si consterne, Kwik, dit le bruxellois. Prends ta beche, nous enterrerons le malheureux Mexicain.

Le jeune Mexicain etait accroupi et suivait d'un oeil vitreux et immobile le travail de ceux qu'il considerait comme des bandits. Les larmes coulaient a flots sur ses joues, et sa soif de la vengeance semblait un peu calmee. Peut-etre le soin des etrangers de ne pas laisser son pere sans sepulture le faisait-il douter que ce fussent bien des ennemis qui l'entouraient et qui s'efforciaient de le consoler d'un ton compatissant.

Donat detournait les yeux avec horreur du visage contracte du mort; mais, malgre tous ses efforts, il se sentait attire comme par un aimant, et, chaque fois, il y jetait les yeux avec un nouvel effroi. Lorsqu'il lui fallut aider a deposer le cadavre dans la fosse, il fremit de la tete aux pieds, ses cheveux se dresserent sur sa tete et il frissonna jusqu'a la moelle des os. Vaincu par son emotion, il se laissa tomber a genoux pres de la tombe et se mit a prier, pendant que les autres couvraient le corps de terre et de pierre.

Lorsque la fosse fut tout a fait comblee, le Bruxellois demanda:

--Ah ca! camarades, qu'allons-nous faire de cet enfant!

--Ce que nous allons en faire? repondit Victor. Nous l'emmenerons aux placers, nous en aurons bien soin et nous lui procurerons, a notre arrivee dans un endroit habite, les moyens de regagner sa demeure.

--Ce sera une grande charge, messieurs.

--Qu'est-ce que cela fait? Apres avoir tue le pere, nous ne serons pas assez cruels pour laisser ce pauvre enfant dans le desert en pature aux betes feroces. Dusse-je, avec l'aide de mes amis, le porter sur les epaules; il viendra avec nous jusqu'a ce que nous l'ayons mis en surete.

--C'est facheux, mais tu as raison. Baron, fais-lui comprendre qu'il doit nous suivre.

Le jeune Mexicain se leva et obeit passivement. Il marchait la tete baissee et semblait devenu indifferent a son sort. Cependant, lorsqu'il atteignit la plaine, il releva le front, montra du doigt le matelot et cria en espagnol quelques mots qui firent supposer qu'il reconnaissait le meurtrier de son pere. Mais, comme s'il se fut calme tout a coup, il baissa vers la terre son regard flamboyant et suivit ses guides en apparence avec la meme soumission.

--Venez, venez, messieurs, dit le Bruxellois, ne vous embarrassez pas plus longtemps de ce garçon. Nous avons perdu beaucoup de temps et il faut le rattraper!

Ils allaient continuer leur route et avaient deja fait une centaine de pas, lorsque le jeune Mexicain sauta dans les broussailles en poussant un cri de triomphe et, sans que personne eut rien remarque, disparut avec un \_navaja\_ ou poignard de poche a la main. En outre, l'attention fut detournee du fuyard par un cri de douleur qui echappa au meme instant au matelot.

L'Ostendais tenait la main a son cote et disait qu'il avait recu un coup de poignard. On l'aida a oter ses habits et chacun tremblait de crainte qu'il n'eut ete frappe mortellement par le fils de sa victime.

Lorsqu'on eut mis son flanc a decouvert, on constata avec joie que le poignard avait porte sur l'unique dollar que le matelot portait encore dans sa ceinture de cuir, et n'avait fait que l'egratigner un peu en glissant. Il reconnut lui-meme que cela ne valait pas la peine d'y songer et n'etait pas assez grave pour arreter sa marche une seule minute.

On reprit les sacs. On parla encore quelques instants de l'evenement; mais les esprits s'assombrirent peu a peu sous l'obsession de tristes pensees, et la petite troupe continua silencieusement sa route par monts et par vaux.

Donat Kwik hochait constamment la tete en marchant:

--L'esprit nous poursuivra et ne nous laissera pas de repos jusque sur notre lit de mort. On devrait mettre aux petites-maisons le premier qui voudra venir encore dans ce maudit pays. Les hommes sont des hommes; mais les esprits, que peut-on faire contre eux? Bien, bien, ca va de mieux en mieux; je ne m'etonnerais pas si aujourd'hui ou demain nous rencontrons Lucifer en personne. En effet, il nous manque encore le diable pour que la collection soit complete. Si reellement je trouve un boisseau ou seulement un petit muids d'or, je ne l'aurai pas vole, pardieu! Ce vilain matelot avec son coup de feu... Nous voila en guerre avec l'autre monde. Il y a de quoi ne plus fermer l'oeil de toute sa vie!

XIX

LE FANTOME

Une heure ou deux plus tard, pendant qu'ils passaient en silence non loin d'une forêt de broussailles, le Bruxellois s'arrêta tout à coup et regarda à terre avec surprise. Il semblait en effet que les plantes autour d'eux avaient été piétinées d'une manière particulière, et la terre portait les traces profondes de pieds de chevaux.

Il est arrivé quelque chose ici, murmura Pardoës en faisant quelques pas de côté. Tenez... voici la place. Une bourre de fusil! On a tiré. Tous ces pas de chevaux entremêlés... On aura peut-être joué du lasso.

--Pouah! s'écria Donat Kwik, voilà une mare de sang comme si l'on avait abattu un boeuf.

--Diantre! nous sommes dans un mauvais chemin, messieurs, dit le Bruxellois. Il me semble que nous ferions mieux de nous éloigner de quelques milles vers le nord. Peut-être atteindrons-nous ainsi une contrée moins dangereuse. Venez, nous passerons au pied de cette colline, à côté des arbustes, jusqu'à ce que nous puissions reprendre notre première direction vers l'est.

Ils quitterent la plaine par le côté gauche. Kwik les suivit en murmurant et en maudissant entre ses dents ce pays où l'on rencontrait presque à chaque pas une horreur.

À peine eurent-ils marché une demi-heure que Donat, effrayé, s'écria:

--Au secours! au secours! une bête féroce, un lion, un ours:

--Ou? ou? s'écrièrent les autres en levant leurs fusils.

--La-bas entre les branches. Un four, messieurs, une gueule et des yeux, des yeux!...

--Nous ne voyons rien.

--Êtes-vous donc aveugles? Ne remarquez-vous pas là, au-dessus de ces broussailles, ces deux cornes qui montent et qui descendent? À moi! il vient! il vient!

--Ah! ah! tête sans cervelle! dit le Bruxellois en riant, c'est une couple d'oreilles d'âne que tu vois. Tenez-vous tranquilles, mes amis; c'est peut-être le ciel qui nous envoie un secours précieux. Ce mulet appartient probablement aux gens qui ont été attaqués à l'endroit où nous avons trouvé du sang. Le pauvre animal a fui le combat et erre sans maître dans le bois. Restez tranquilles pendant quelques minutes; l'apparition de l'animal pourrait bien cacher quelque ruse.

--Un bon camarade pour toi, Donat, grommela le matelot; vous serez deux désormais.

Il semblait que Donat le comprit également ainsi; car il courut tout joyeux vers les broussailles, pendant que les autres le suivaient du regard. Une ou deux minutes après, il reparut dans la plaine tenant sous son bras le licou d'un mulet qui se laissait conduire très-docilement. Kwik était ravi de joie et embrassait le mulet en lui adressant toutes sortes de douces paroles. Pendant que les autres venaient à sa rencontre, ils virent qu'il baisait l'animal sur le nez.

C'était un mulet vieux et enerve, qui semblait avoir à peine la force de se tenir sur ses jambes; mais le Bruxellois fit comprendre à ses camarades que ces animaux sont très-robustes et très-solides, et que celui-ci, malgré son âge, leur rendrait encore bien des services et les allègerait probablement d'une partie de leurs lourds bagages jusqu'aux placers. L'animal portait une marque brûlée sur la cuisse, et n'avait d'autre harnais qu'une corde au cou et deux paniers liés ensemble sur le dos; à la corde pendait une petite clochette dont le battant était attaché par une petite courroie pour l'empêcher de sonner.

Les haches, pioches, marmites et couvertures furent tirées sur-le-champ des havre-sacs et chargées sur le mulet, on lui lia également la grande manne sur le dos et chacun se déchargea de son bagage autant qu'il lui plut.

--Donat, je te fais muletier! dit le Bruxellois avec un sérieux comique.

--Je le suis de naissance, répondit Kwik. Ayez confiance en moi; j'aurai soin du mulet comme de mon propre frère.

--En avant, messieurs, en avant maintenant, légers de cœur et légers de corps.

Tous marchèrent gaiement en avant. En effet, ce n'était pas un mince soulagement de se sentir délivrés des lourds fardeaux sous lesquels ils ployaient si longtemps. Donat, en muletier fidèle, marchait à côté du mulet, la main sur le cou de la bête en signe d'amitié.

Déjà l'événement avait perdu de sa nouveauté et les autres continuaient silencieusement leur route, lorsque Donat n'avait pas encore fini de parler au mulet. Bien que le matelot se moquât de temps en temps de l'affection des deux amis intimes qui s'étaient retrouvés si inopinément, Donat ne lui répondait pas et continuait sa conversation avec le mulet:

--Courage, camarade! disait-il. Ne crois pas que tu sois tombé dans des mains étrangères. Feu mon père, que Dieu ait pitié de son âme! avait aussi un mulet, et c'était moi qui devais le soigner, lui donner l'avoine, le mener à la prairie et préparer sa litière. Nous étions si bons amis, que je partageais quelquefois ma tartine de pain de seigle avec Jean Mul, car il se nommait ainsi. Tu dois aussi m'aimer, ne fut-ce que parce que j'ai si bien soigné Jean Mul de Natten-Haesdonck. Tous les hommes sont frères et tous les mulets aussi. Tu me regardes? Je crois, pardieu, que tu me comprends! Cela t'étonne, n'est-ce pas? Qu'une personne que tu ne connais pas encore te témoigne tant d'affection; mais elle a ses raisons. Tu sauras, mon ami, que j'aime quelqu'un. C'est la fille d'un garde-champêtre. J'ai été assez puni d'avoir osé lever les yeux aussi haut; car le garde-champêtre, lorsque j'allai lui demander de pouvoir me marier avec Anneken, m'a jeté si violemment à la porte que je suis tombé la face dans la boue. Anneken ne me hait pourtant pas; et moi, de mon côté, je la vois toujours devant mes yeux aussi bien que je vois en ce moment tes deux longues oreilles. Vois-tu, j'étais allé un jour avec ton frère Jean Mul à Malines. En retournant, je trouve, entre Villebroek et Natten-Haesdonck, Anneken, la fille du garde-champêtre, en train de pleurer sur le bord du chemin. La pauvre enfant s'était foulé le pied et ne pouvait plus marcher. Je l'aidai à monter sur le dos de Jean Mul. Elle était si contente! Nous causâmes ensemble pendant tout le long du chemin. Quand elle me regardait de dessus le mulet avec ses

petits yeux noirs pleins d'amitie, c'etait comme si mon coeur se gonflait et devenait gros comme une tete d'enfant. J'etais heureux, heureux! Pourquoi? je ne le sais pas au juste, mais j'etais extremement heureux. Tiens, je ne puis pas t'expliquer cela ainsi, tu devrais etre un homme pour le comprendre. Il n'est donc pas etonnant que je t'aime parce que tu es un mulet, car, s'il n'y avait pas eu de mulets, je n'aurais pas fait connaissance avec Anneken... Il est vrai aussi que je ne serais pas en Californie; mais nous ne parlerons pas de cela. Anneken, Anneken au-dessus de tout... Hue! hue! tu auras bonne vie avec moi. Je t'appellerai aussi Jean Mul. Sois content! si je trouve beaucoup, beaucoup d'or, je t'emmene en Belgique. Cela t'irait joliment, hein, fripon, si tu pouvais habiter un chateau avec Anneken et moi? Hue! Jean Mul, hue!

Donat aurait peut-etre continue ce gai bavardage pendant des heures entieres; mais il fut interrompu parce que ses amis s'arretaient comme s'ils ne devaient pas aller plus loin ce jour-la.

--Camarades, dit le Bruxellois, je propose de poser notre tente ici. Nous sommes sur une hauteur et nous pouvons regarder au loin. Il y a de l'eau la-bas dans le ruisseau, et, un peu plus loin, il y a de l'herbe et des broussailles pour laisser paître l'ane. Il fait encore jour et nous pourrions marcher encore une demi-heure; mais nous ne sommes pas certains de trouver un autre endroit aussi favorable. Deposez les sacs, nous passerons la nuit ici.

Il deboucla les sangles du mulet et le dechargea de son fardeau, puis il detacha le battant de la petite clochette et donna deux ou trois coups de pied dans les jambes du pauvre animal, qui bondit en avant et se dirigea avec une grande rapidite vers le taillis.

--Mon Dieu! Jean Mul! Jean Mul! cria Donat. Il s'egarera!

Mais le Bruxellois le retint et dit:

--Ne crains rien, Donat. On n'agit jamais autrement ici avec les mulets. Il mangera et dormira tres-paisiblement pendant la nuit. Demain matin, nous le retrouverons. La clochette nous dira ou il est. Il ne s'eloignera pas; il est habitue a cela.

On alla dans le fourre couper le bois necessaire pour dresser la tente. Jean Creps, qui devait etre le cuisinier et qui etait occupe a faire du feu, dit a Kwik:

--Tiens, prends la marmite, Donat, et cours au bas de la colline chercher de l'eau; le cafe sera d'autant plus vite fait.

Kwik prit la marmite et s'eloigna dans la direction designee.

--Ca, mes amis, un peu de hate a l'ouvrage, cria le Bruxellois. La nuit passee, nous n'avons dormi ni trop bien ni surtout trop longtemps. Reposons-nous une bonne fois, afin de pouvoir nous mettre en route de tres-bonne heure. Si nous ne sommes point paresseux, nous atteindrons bientot les mines de Yuba.

--Bientot? Quand donc? demanda le matelot.

--Encore trois ou quatre jours et nous y sommes. La, nous nous reposerons un peu et nous renouvellerons nos provisions dans les

\_stores\_ ou boutiques, pour aller plus loin au placer ignore.

--Mais que vend-on dans les \_stores?\_

--Tout ce dont les chercheurs d'or peuvent avoir besoin: de la farine, du lard, du jambon, du sucre, du cafe, de l'eau-de-vie.

--Drole d'idee d'etablir une boutique a l'endroit meme ou les autres cherchent et trouvent de l'or! dit Victor.

--Oui, ami Roozeman, et ce sont certes les plus malins, dit Pardoes. Ils vendent une once d'or des choses qui ne valent pas un dollar, et tandis que beaucoup de mineurs s'en retournent aussi pauvres qu'ils sont venus, les boutiquiers ne quittent jamais les placers sans avoir amasse une jolie fortune.

--Ce sont sans doute des Mexicains?

--Non, des gens de tous pays: des Francais, des Americains du Nord, des Espagnols, des Allemands, et aussi des Mexicains.

--Et comment defendent-ils leurs marchandises contre les voleurs et les brigands?

--Vous ne connaissez pas les affaires de la-bas. Les \_stores\_ se trouvent ou les chercheurs d'or sont en grand nombre. On n'y fait pas grande attention a un coup de poignard au de revolver; mais, des qu'un voleur est pris, on le pend sans...

Il fut interrompu dans son explication par l'arrivee de Donat, qui faillit laisser tomber sa marmite, et begaya les joues pales et les bras leves:

--Que Dieu me protege! J'ai vu la quelque chose de si laid, de si horrible, que j'ai presque perdu la tete de peur. Je crois qu'il y a de la sorcellerie dans ce pays, et que le diable...

--Vas-tu dire ce que tu as vu, bavard! Grommela Pardoes avec impatience.

--Ouf! laisse-moi reprendre haleine. La-bas, derriere la montagne, pres de l'eau, est pendu un homme dont les jambes fretillent encore. Il crierait a coup sur; mais il ne peut pas, car il est pendu par un noeud coulant a une corde!

--Allons, venez, il faut voir ce que c'est.

Donat les conduisit au bas de la montagne et leur montra, en effet, un homme pendu a la plus grosse branche d'un arbre. Le vent qui soufflait a travers l'etroit defile faisait tourner le cadavre au bout de la corde; ce mouvement avait fait croire a Kwik que le pendu pouvait encore etre vivant.

Victor, s'avancant plus pres de l'arbre, remarqua qu'on avait cloue un plat en fer-blanc contre le tronc. Donat s'arreta en tremblant et n'osa pas s'approcher du cadavre; cependant, les railleries du matelot le deciderent a suivre les autres.

Sur le plat en fer-blanc, on avait grave des caracteres avec une pointe en fer, Victor les lut et dit:

--C'est de l'anglais; cela signifie: \_Respectez la loi de Lynch. Jacques Kalef a assassine ici son ami intime pour lui voler son or\_.

--Voyez, a cote de l'arbre, il y a une petite croix de bois dans la terre, dit le baron; c'est la tombe de la victime.

--Bah! ce sont des choses qui ne nous regardent pas, dit le Bruxellois en se retournant. Ne perdons pas un temps precieux a regarder le scelerat. Venez, retournons a la tente.

--Ciel! allez-vous laisser cet homme pendu la? murmura Kwik avec degout.

--Il y pend assurément depuis six semaines.

--Et vous ne l'enterrez pas? C'est peut-etre un chretien comme nous!

--Laisse-moi tranquille, Donat. Serais-tu assez stupide pour mettre la main a cette charogne?

--Mais ... mais l'esprit de cet homme reviendra et errera aussi longtemps que ses restes ne seront pas enterres.

Pour toute reponse il n'obtint qu'un eclat de rire. Chemin faisant, Victor s'efforça de lui faire comprendre qu'il devait mettre des bornes a sa compassion. Le pendu etait un horrible assassin et avait bien merite sa punition. Mais Kwik ne se laissait pas rassurer; il detournait la tete avec angoisse, comme s'il craignait d'etre poursuivi par le pendu; il poussa un soupir profond et murmura d'une voix presque inintelligible:

--Je prefere encore coucher dans le cimetiere de Natten-Haesdonck, quoiqu'il n'y fasse, pardieu, pas bon a minuit... Allons, allons, mon cher petit Donat, roule-toi bien dans tes couvertures, mets-toi sur la terre molle et reve d'Anneken et de l'or, jusqu'a ce qu'un fantome vienne te tordre le cou. Quel pays, bon Dieu, quel horrible pays!

Le cafe et les crepes furent bientot prêts. On soupa. Victor fut mis en sentinelle et les autres se glisserent sous la tente pour se coucher.

Donat se demenait plus fievreusement encore que la veille. Il tenait ses yeux fermes; car, aussitot qu'il les ouvrait, l'obscurite prenait pour lui toutes sortes de formes effroyables. Il voyait le cadavre du Mexicain, le cadavre du pendu et le cadavre de la victime passer et repasser devant ses yeux en le menaçant. Mais ce qui le frappait d'une terreur encore plus profonde, c'etait la pensee qu'il allait etre appele vers le milieu de la nuit pour relever la sentinelle. Il allait donc se trouver seul aussi dans les tenebres! Ses camarades sous la tente ronflaient sourdement et semblaient plonges dans un sommeil bienfaisant; il enviait cette tranquillite d'esprit et se disait en lui-meme qu'il eut donne un morceau d'or aussi gros qu'une pomme pour pouvoir oublier comme eux qu'il y a des esprits qui reviennent. Il se mit a prier ardemment, et, soit que sa priere diminuât son effroi en occupant son esprit, soit qu'il succombât aux fatigues du voyage, il tomba enfin dans un leger assoupissement qui finit par devenir un vrai sommeil.

Vers le milieu de la nuit, il sentit que quelqu'un lui tirait les jambes et lui pinçait les mollets.

Il sauta debout et dit en soupirant, les cheveux hérissés sur la tête:

--O mon Dieu! secourez-moi! un fantôme! Un fantôme!

--Tais-toi, ane que tu es! grogna le matelot; tu dois monter la garde: il est onze heures.

--Oui, murmura Kwik en sortant de la tente, c'est ainsi qu'un malheureux tombe d'un trou dans un autre.

--Voici la montre, dit l'Ostendais en la lui mettant dans la main. A minuit tu éveilleras le baron pour te relever.

--N'as-tu rien vu dans l'obscurité? Demanda Kwik avec anxiété.

--Si, Donat, quelque chose de très-vilain, mon garçon; fais attention, ça ne sent pas bon, là dehors.

--Qu'as-tu vu? Pour l'amour de Dieu, ne me trompe pas!

--Ce que j'ai vu? un fantôme, un esprit avec un drap blanc sur le dos! dit le matelot d'une voix creuse. Il m'a parlé!...

--Allons, allons, est-ce vrai? Et qu'a-t-il dit?

--"N'y a-t-il pas parmi vous un imbécile qui se nomme Kwik? a-t-il demandé.--Oui, ai-je répondu, il montera la garde vers le milieu de la nuit.--Eh bien! a dit le fantôme, c'est justement une bonne heure pour tordre le cou à ce peureux avaleur de bourdes." Dors bien, à demain, Donat!

Lorsque le pauvre Kwik se vit seul dans l'obscurité, la peur le fit chanceler sur ses jambes. Il avait envie de tenir ses yeux fermés; mais parmi toutes ses faiblesses il avait pourtant beaucoup de bonnes qualités, et une de celles-ci était qu'il voulait remplir fidèlement et sérieusement la fonction qu'il avait acceptée. Malgré son émotion, il se rappela qu'il était là pour veiller sur la vie de ses camarades et surtout sur Roozeman.

Il regarda donc de tous côtés, mais une sueur froide mouillait son front et il était tourmenté par mille folles visions. Arbres, rochers, nuages, tout prenait à ses yeux une forme effroyable.

Jusqu'alors, il se sentait cependant assez courageux pour ne pas quitter son poste; mais sa terreur augmentait à mesure qu'approchait l'heure fatale de minuit, l'heure à laquelle, d'après les récits de son enfance, les esprits et les fantômes errent et cherchent vengeance.

Tout à coup il poussa un cri étouffé et ses cheveux se hérissèrent sur sa tête comme une brosse. Il vit ou crut voir que, dans le lointain, une ombre humaine, avec un drap blanc sur la tête, était sortie de terre.

Il recula jusque près du feu, et dut s'appuyer au piquet pour ne pas tomber. Là, une idée de salut surgit dans son esprit. Il tira la montre de sa poche, l'ouvrit, se pencha sur la flamme, et, avec ses doigts tremblants, avança l'aiguille de près de trois quarts d'heure. Alors il se glissa sous la tente, tira quelqu'un par les jambes et dit:

--Baron, baron, reveillez-vous! \_Douze heures. C'est pour vous faction, \_minuit.

--Quoi, minuit? murmura le Francais en sortant de la tente; il n'y a pas une demi-heure que je t'ai entendu relever.

--Allons, allons, baragouina Donat dans son mauvais francais, \_quand dormir, pour savoir si douze heures ou pas. Tiens, la horloge marque juste cela!\_

Le baron prit la montre et se mit en faction.

Donat s'entortilla dans sa couverture, se coucha, fit le signe de la croix et murmura entre ses dents:

--Ce n'est pas loyal, je le sais; mais je le lui revaudrai, dusse-je monter dix fois la garde pour lui un autre jour. Je n'ai pas peur, je suis assez courageux; mais me battre contre des fantomes!... Aie! Aie! Dors bien, Donat!

Et il laissa tomber avec decouragement sa tete sur son havre-sac.

XX

LE BLESSE

Lorsque les chercheurs d'or s'evillerent le lendemain matin et qu'ils regarderent la montre, ils ne furent pas peu etonnes que le soleil se levat une heure plus tard que les autres jours. On fit a ce sujet toutes sortes de suppositions, et le matelot pretendait meme que cela devait provenir d'un tremblement de terre qui avait fait sortir le globe terrestre de son pivot. Donat baissait les yeux et feignait d'avoir un rhume de cerveau qui le faisait eternuer sans cesse. Le baron l'observait avec mefiance; mais le naif garcon avait une mine si innocente, que le soupcon du baron s'evanouit tout a fait.

Pendant qu'ils etaient assis pour prendre le cafe, Jean Creps dit en se frottant les mains:

--Aujourd'hui, nous ferons encore beaucoup de chemin. Nous avons bien dormi, n'est-ce pas, Kwik?

--Oui, oui, grommela Donat, cela va bien! Toute la nuit j'ai ete tiraille en tous sens par quatre ou cinq fantomes.

--Il faut maitriser ton imagination, ami Kwik, dit Victor en riant. Dieu nous a proteges jusqu'ici; il est a croire qu'il continuera a veiller sur nous.

--Ainsi, vous nommez cela proteger, monsieur Roozeman! Je suis curieux de savoir ce qu'il y aura de neuf aujourd'hui. Un dragon a sept tetes, le diable en personne ou une douzaine d'anthropophages?

--Allons, allons, ne perdons pas trop de temps, camarades! s'ecria le Bruxellois. Ramassez les havre-sacs! Donat, va chercher le mulet, il est

la-bas pres de ce sapin!

Quelques minutes apres, ils etaient en route. Donat voulait absolument porter le sac et le fusil du baron; mais le Francais, qui ne comprenait pas la cause de cette obligeance subite, repoussa son offre par un refus hautain et une froide raillerie.

Kwik eut bien voulu rendre au baron, par d'autres services, les trois quarts d'heure qu'il lui avait voles; mais, repousse avec si peu d'amitie, il etait retourne pres du mulet et marchait a moitie decourage.

Il raconta a voix basse a la bete comment il avait passe cette triste nuit et quelles choses horribles il avait vues. Il deplora son depart de Natten-Haesdonck, et parla avec tant d'enthousiasme de son village natal, de ses grasses prairies et du repos et de la paix dont on y jouissait, sans avoir a craindre ni assassins, ni revenants, ni sauvages, que le mulet, s'il avait pu le comprendre, eut cru certainement que Natten-Haesdonck etait situe dans le paradis terrestre. Pour se consoler lui-meme, il s'efforçait d'inspirer du courage a la bete et de faire briller a ses yeux le bonheur de demeurer dans un chateau avec Anneken. Mais au milieu de ce recit attrayant, le mulet se sentit piquer par une mouche et donna par megarde un si violent coup de pied a son conducteur, que le pauvre Kwik culbuta et tomba a la renverse.

Donat devait avoir la tete tres-dure; car, avant que les autres eussent eu le temps de voler a son secours, il etait sur ses pieds et avait repris sa place a cote du mulet.

Ce petit incident n'avait donc pas interrompu le voyage. Donat fit un sermon sans fin au mulet, sur l'amitie, la reconnaissance et l'obeissance qu'un mulet doit a son maitre ou a son conducteur quand celui-ci le traite avec douceur.

Il etait precisement en train de citer, pour servir d'exemple, toutes les bonnes qualites de Jean Mul de Natten-Haesdonck, lorsque le Bruxellois s'arreta tout a coup et cria:

--Appretez les fusils! Beaucoup d'hommes devant nous!

--Nous y voila encore! soupira Donat; je ne donnerais pas une pipe de tabac de notre vie.

Tous s'arreterent, le fusil braque; ils virent arriver un grand nombre d'hommes; mais on ne pouvait voir a une aussi grande distance quels hommes c'etaient.

Aussitot que cette troupe apercut la compagnie de Pardoes, elle s'arreta egalement et appreta les fusils.

--Ah ca! camarades, murmura Donat, si nous ne pouvons faire autrement, battons-nous a la grace de Dieu; mais ils sont au moins vingt la-bas, et il y a a cote de nous une foret pour fuir. Qui aime le danger y perira, dit le cure de Natten-Haesdonck.

--Tais-toi, imbecile! interrompit Pardoes. Si je ne me trompe, il n'y a rien a craindre. Ces hommes-la sont charges de lourds fardeaux. Ce sont des chercheurs d'or qui reviennent des placers. Allons, amis, faisons comme eux; continuons notre chemin avec prudence. Voyez, ils nous font

des signes d'amitie.

En effet, les deux groupes se rapprocherent lentement, et, des qu'ils furent assures de part et d'autre que c'etaient de simples voyageurs qu'ils avaient rencontres, ils echangerent de loin quelques cris pour saluer. Pourtant chacun se tint sur ses gardes.

Le Bruxellois reconnut un Francais, qu'il avait vu l'annee precedente dans les mines du Nord. Il alla a lui et causa une couple de minutes, pendant que ses camarades echangeaient quelques paroles avec les autres chercheurs d'or et tachaient d'obtenir des renseignements sur l'etat des placers. On ne leur dit pas grand chose, car ces hommes paraissaient tres-mefiants; et, lorsque Donat demanda a l'un d'eux, dans son mauvais francais: \_--C'est pour vous beaucoup grand de l'or dans cette sac? \_-- ils semblerent tous faches et le regarderent avec des yeux menacants.

Les premiers de la troupe s'etaient deja remis en route. Le Bruxellois serra la main au Francais et lui dit adieu.

Pardoes s'approcha de ses amis, qui reprirent egalement leur voyage. Ils le regarderent, esperant qu'il leur communiquerait quelque chose de ce qu'il avait appris; mais il hochait la tete avec une inquietude visible et resta muet.

--As-tu de mauvaises nouvelles, Pardoes, que tu as l'air si serieux? demanda Jean Creps.

--De mauvaises nouvelles, repondit-il.

--Oui? encore quelque chose de nouveau? murmura Donat. Nous n'avons pas encore eu de sauvages.

--Et ce sont des sauvages que nous pourrions avoir, dit Pardoes.

--Eh bien, prenez-le comme vous voulez, s'ecria Kwik avec colere, je donne, pardieu! ma demission de chercheur d'or et je m'en retourne a la maison. J'ai deja perdu une demi-oreille dans ce pays ensorcele; mais je ne voudrais pas arriver a Natten-Haesdonck avec ma tete nue et chauve comme une gamelle.

--Tais-toi donc, Donat, et ecoute si tu veux. Voici, messieurs, ce que le Francais m'a dit. Entre nous et les placers du Yuba, une nombreuse bande de sauvages californiens s'est montree. On a recu la nouvelle, dans les \_stores\_, qu'elle a attaque, il y a quatre jours, une compagnie de voyageurs. Les hommes qui viennent de passer ont vu les Californiens de tres-loin. Le Francais m'a conseille de faire un detour pendant une heure ou deux vers l'ouest pour eviter ainsi la rencontre des sauvages. Nous commencerons a suivre ce conseil au pied de cette montagne. Faites attention et tenez-vous toujours prêts a la defense.

Apres qu'ils eurent pris leur direction vers l'ouest et qu'ils furent remis a peu pres de l'impression de cette mauvaise nouvelle, le Bruxellois reprit:

--Hors cela, camarades, il y a de bonnes nouvelles des mines. On a decouvert plus haut, vers la source du Yuba, de nouveaux placers, qui sont plus riches que ceux qu'on avait trouves jusqu'ici. Le Francais, a qui j'ai rendu quelques services l'annee passee, m'a donne des explications precises; et, comme les nouveaux placers sont sur notre

route, je suis d'avis que nous ferions bien d'y tenter la fortune pendant quelques jours. Il y a des \_stores\_ a quelques milles de la; vous pourrez vous y reposer et apprendre dans l'entre-temps le metier de chercheurs d'or. Le premier venu n'est pas des le commencement un chercheur d'or.

Donat n'ecoutait pas ces explications; il marchait en grommelant a cote du mulet et jetait sans cesse derriere lui des regards inquiets, tourmente qu'il etait par la crainte de voir apparaitre des sauvages. Il etait evident pour lui que, dans ce pays maudit de Californie, on doit toujours s'attendre au pis, pour ne pas rester au-dessous de l'effroyable realite. De temps en temps, il portait la main a sa tete et se tirait les cheveux pour etre convaincu qu'il n'etait pas encore chauve.

Tout a coup un cri aigu lui echappa et il dit en palissant:

--O mon Dieu! les voila! les voila!

Un bruit etrange s'etait fait entendre au loin dans les broussailles, et les compagnons, egalement surpris, s'arreterent, l'oreille au guet.

C'etait une voix qui se lamentait et appelait du secours; d'abord ils ne distinguerent pas en quelle langue s'exprimaient ces plaintes; mais ensuite ils entendirent distinctement prononcer le mot \_God!\_ (Dieu!)

--Est-ce possible? s'ecria Victor. Un Flamand dans ce pays? Venez, venez, allons voir. C'est probablement un malheureux compatriote.

--Restons ensemble, dit le Bruxellois. La main aux fusils; car tout peut cacher une ruse. Donat, tache de nous suivre dans les broussailles.

Guide par le cri d'angoisse, ils trouverent un jeune homme assis contre un arbre. Il etait pale, ses joues etaient creuses, et un de ses pieds etait entoure de lambeaux qu'il avait dechires de ses habits. Ses premieres paroles prouverent qu'il etait Anglais, ce qui avait cause l'erreur de Victor, parce que le mot "Dieu" est le meme en anglais qu'en flamand.

Il raconta que lui et ses compagnons avaient ete attaques par des bandits et qu'il avait recu une balle dans le pied. Sa blessure s'etait enflammee; son pied s'etait enfle douloureusement; il ne pouvait marcher et avait rampe depuis quatre jours dans le bois, vivant de plantes et de racines dans l'attente d'une mort affreuse. Il suppliait les etrangers a mains jointes, pour l'amour de Dieu, de ne pas le laisser dans le desert. Son pere tenait un grand \_store\_ ou boutique dans les placers de la riviere de la Plume et les recompenserait genereusement.

Victor et Jean parlerent de placer le jeune homme sur l'ane; mais le matelot jura que l'humanite etait une sottise en Californie et qu'il n'avait pas envie de reprendre la charge d'un ane pour les beaux yeux de cet Anglais.

Comme le debat s'echauffait entre Roozeman et l'Ostendais, le Bruxellois dit:

--Venez un peu a l'ecart avec moi, messieurs; l'affaire est assez importante pour etre discutee.

Quand on l'eut suivi a une vingtaine de pas, il reprit:

--Mes amis, nous avons eu le bonheur de trouver un mulet, c'est un secours precieux, et il nous permettait de marcher rapidement et a grandes journées vers le but apres lequel nous soupirons tous. Le mulet est vieux et faible. Si nous allons nous charger de ce blesse, nous devons de nouveau porter sur notre dos les instruments et la claie, et nous en serons beaucoup retardes. Quant a la recompense qu'il nous promet, ne vous y fiez pas; une fois en surete, il nous dira: "Je vous remercie et bonjour."

--Mais laisserons-nous donc mourir impitoyablement dans ce desert un chretien, notre prochain? Allez, continuez votre chemin, messieurs. S'il le faut, je resterai seul avec ce malheureux, et le porterai, si je puis.

Le blesse, qui les regardait de loin, vit bien que le jeune homme aux cheveux blonds plaidait en sa faveur. Aussi tendait-il vers lui des mains suppliantes et son regard etait plein d'eloquence.

--Eh bien, je m'oppose positivement au projet ridicule de Roozeman, dit le matelot. Porte les instruments qui veut; moi, je ne me charge plus de rien.

--Soit! alors nous porterons tout, n'est-ce pas, Jean?

--Certes; une pareille insensibilite est horrible.

--Et toi, Donat?

--Moi, pour sauver la vie a un homme, je porte la claie et les haches jusqu'a l'autre bout du monde. Cela nous rendra Dieu favorable, et peut-etre, pour nous recompenser, éloignera-t-il de nous les sauvages.

--Qu'en dis-tu, baron? demanda Pardoës.

--Je pense, repondit le baron, que la vie d'un homme ne vaut pas la peine de faire tant d'embarras; mais, soit, le malheureux est encore jeune; je veux bien porter ma part des instruments.

Victor et ses amis avaient deja decharge en grande partie le mulet; ils souleverent prudemment le blesse et le placerent sur la bete. Le pauvre jeune homme remercia Victor les larmes aux yeux et lui jura chaleureusement de garder jusqu'au bord de la tombe le souvenir de sa generosite.

Selon leur promesse, Roozeman et Creps prirent la plus grande partie des instruments sur leur dos, et on lia le panier sur celui de Donat.

Le voyage fut repris. En route, l'Anglais raconta comment ce malheur lui etait arrive:

--Mon nom est John Miller; nous sommes de Kilkenny, en Irlande, dit-il. Je devais me rendre a Sacramento, afin d'y acheter une provision de farine pour mon pere. Comme on ne pouvait se procurer assez de mulets a la riviere de la Plume, je suis alle aux placers du Yuba, et j'y ai trouve apres quelques jours d'attente, les muletiers dont j'avais besoin. Nous descendimes avec rapidite des montagnes, car nos mulets etaient bons. Nous ne rencontrames rien de particulier dans notre

voyage, jusqu'au troisieme jour. Quelques heures avant midi, nous vimes, au pied de la montagne qui dominait notre route, un homme accroupi et courbe, comme quelqu'un qui est tres-fatigue. Comme il etait seul et n'avait pas d'autres armes qu'un revolver, il ne nous inspira pas de mefiance. Il repondit a nos demandes qu'il etait parti de San-Francisco pour aller aux mines du Nord, qu'il s'etait egare, et qu'il mourait de faim, faute de provisions. Nous lui donnames quelques biscuits et un bon morceau de viande salee. Cet homme avait de grosses moustaches rousses et les yeux singulierement petits...

--Etait-ce un Francais? demanda Victor etonne.

--Oui, c'etait un Francais; il y en avait deux parmi nous qui savaient causer avec lui.

--La moustache rousse du \_Jonas\_! Murmura Victor; Donat ne s'est pas trompe!

--Je n'aurais pas regarde si exactement son visage, continua le blesse, mais il me sembla qu'il nous examinait tous un a un de la tete aux pieds, et comptait nos armes. Il s'etait leve et avait poursuivi son chemin; nous avions, apres lui avoir montre la bonne route, repris notre marche dans une direction opposee. Pousse par la defiance, je fis arreter un instant mes compagnons et je grimpai sur une montagne pour observer l'inconnu. Il avait disparu et ne pouvait s'etre cache nulle part dans cette plaine, sinon dans les broussailles ou dans le bois. Nous craignons une attaque des brigands qui rodent maintenant en tres grand nombre; mais comme, apres avoir marche avec rapidite pendant une heure et demie, nous n'avions rien rencontre, nous nous arretames pour faire manger les betes et pour preparer notre propre diner. A peine fumes-nous remontes sur nos mulets et prêts a donner le signal du depart, que plusieurs hommes parurent sur une montagne au-dessus de nous et nous envoyerent quatre ou cinq balles. Nous nous mimes sur la defensive et nous dechargeames egalement nos fusils. Mais une dizaine de brigands fondirent sur nous du haut de la montagne, avant que nous eussions eu le temps de recharger nos armes. Un des notres cria: "Fuyez! fuyez!" et je vis mes compagnons eperonner violemment leurs mulets et chercher leur salut dans la rapidite de leurs montures. Je voulus faire comme eux; mais le meme homme aux moustaches rousses et aux petits yeux m'ajusta et me tira une balle a travers le pied. Mon mulet fit un ecart, me desarconna et suivit les autres. Les voleurs poursuivirent mes camarades; j'entendis longtemps encore les coups de fusil qui retentissaient dans le bois. J'etais couche la depuis quatre jours; mon pied s'est enflamme. Je ne pouvais pas me mouvoir, et je prevoyais une mort terrible, lorsque Dieu m'exauca et m'envoya un secours et un salut inattendus.

Victor et Jean causerent longtemps ensemble du role que la moustache rousse du \_Jonas\_ avait joue dans cette histoire, et Jean Creps assura qu'il enverrait une balle dans le ventre du scelerat la premiere fois qu'il le rencontrerait.

Les Flamands atteignirent enfin l'endroit ou ils devaient passer la nuit.

Pendant qu'on preparait le souper, Victor ota les langes du pied du jeune Anglais, lava avec beaucoup de soin la blessure enflamnee et enveloppa son pied d'un linge propre. Ce pansement allegea si completement les souffrances du malheureux, qu'il prit les mains de

Roozeman et les arrosa de larmes de reconnaissance.

Donat ceda sa couverture au blesse, et, quoique celui-ci refusat, Kwik resta inébranlable dans sa résolution et coucha sur la terre nue.

Cette nuit-là, tous dormirent en repos sous la garde de leur sentinelle. Donat, tout content de lui et joyeux d'avoir pu faire une bonne action, ne reva pas et dormit d'un sommeil si profond, qu'il fallut le secouer pendant plusieurs minutes lorsque vint son tour de monter la garde.

XXI

## LES VAQUEROS

La présence de l'Irlandais blesse semblait leur porter bonheur, car ils poursuivirent leur voyage pendant un jour et demi sans rencontrer rien qui fut de nature à les inquiéter.

La certitude de n'avoir plus à passer que deux nuits dans les montagnes avant d'atteindre les placers du Yuba, les rejouissait et leur rendait le cœur léger.

On se moqua de la peur que Donat avait eue pendant la route, et on s'efforça de lui faire comprendre que, s'ils avaient rencontré jusque-là beaucoup d'apparences de malheur, du moins ils approchaient du terme de leur voyage sans avoir souffert de dommage réel. Kwik hochait la tête en signe de doute et répondait qu'on ne peut vendre la peau de l'ours avant de l'avoir pris, et qu'on ne peut pas fêter la moisson avant que le grain soit dans la grange.

Dans la matinée, ils traversèrent une vaste plaine et regardèrent sans y faire beaucoup d'attention quelques rochers isolés au milieu de la vallée et paraissant sortir de terre.

Lorsqu'ils en étaient encore éloignés de deux cents pas, le Bruxellois s'arrêta tout à coup et dit d'une voix étouffée :

--Arrêtez, mes amis; il y a une embuche derrière ces montagnes!

Et, étendant le doigt, il ajouta :

--La-bas, au-dessus des rochers, des chapeaux qui se remuent. Ces chapeaux sont des sombreros mexicains. Ceux qui sont derrière les rochers pour nous attaquer à notre passage et qui se croient bien cachés, sont sans doute des salteadores. Tenez-vous prêts, messieurs, et faites feu à la première apparition des voleurs!

Pendant qu'il parlait encore, les chapeaux s'élevèrent et trois balles sifflèrent au-dessus de la tête des Flamands. Ceux-ci lâchèrent tous ensemble leurs coups de fusil sur les ennemis; mais alors apparurent à côté des rochers quatre ou cinq hommes à cheval qui, pour ne pas laisser aux chercheurs d'or le temps de recharger leurs armes, coururent sur eux au grand galop de leurs chevaux et avec des cris de triomphe.

--Les revolvers! cria le Bruxellois. Ce sont des vaqueros! jeteurs de

noeuds coulants! Prenez-garde au \_lasso\_!

Donat fit le signe de la croix en soupirant d'un ton plaintif:

--O bon Dieu! prenez ma petite ame en pitie!

Mais il n'eut pas le temps d'achever cette courte priere. Les \_lassos\_ fendirent l'air en sifflant et les coups de revolver repetes avec rapidite retentirent dans la vallee. Pour ne pas etre ecrases par les chevaux, les chercheurs d'or s'etaient separes chacun dans une direction differente.

Un \_lasso\_ cingla Roozeman par la taille et lui serra les bras contre le corps. Le cavalier a la selle duquel etait attache le terrible noeud coulant, donna de l'eperon a son cheval, renversa le malheureux Flamand et le traina sur le sol dans sa course rapide.

Donat Kwik, qui tirait de maniere a vendre chereement sa vie, fut le seul a remarquer la position critique de Victor. Il poussa un cri de desespero et courut avec une vitesse etonnante au secours de son ami. Dans sa course, il jeta son revolver decharge, tira son long couteau catalan de sa ceinture et atteignit le Mexicain juste au moment ou celui-ci allait s'elancer d'une hauteur et briser infailliblement la tete de sa victime... Kwik enfonca si violemment son couteau dans le flanc du cheval, que le pauvre animal, frappe mortellement, s'abattit. Le \_vaquero\_, qui avait saute de sa selle et etait tombe sur ses genoux, tira un poignard, en porta un coup a Donat et le blessa malheureusement; mais le Flamand, exaspere, prit le \_vaquero\_ par les cheveux, le renversa en arriere et lui plongea son couteau jusqu'au manche dans la poitrine. Alors il s'elanca vers Roozeman, coupa le \_lasso\_, et courut sans rien dire a l'endroit du combat. Il hurlait de rage, le sang lui coulait de la figure et il agitait son terrible couteau au-dessus de sa tete.

Lorsqu'il eut rejoint ses autres amis, il vit fuir les Mexicains dans la direction des roches solitaires. Sans se detourner, il courut seul derriere eux, quoique le Bruxellois lui criat sur tous les tons de s'arreter.

Kwik reconnut bientot l'inutilite de cette poursuite et revint sur ses pas. Victor courut a sa rencontre en l'appelant son sauveur, le serra dans ses bras et montra une profonde inquietude a la vue du sang qui coulait sur la joue du pauvre garcon. Celui-ci le tranquillisa: le \_vaquero\_ avait voulu lui percer la poitrine d'un coup de poignard, mais l'arme, detournee, avait seulement touche le crane de Donat et lui avait fait une blessure assez large au-dessus de l'oreille.

Jean Creps, le Bruxellois et le Francais lui prirent aussi la main et le comblent de louanges sur son courage dans le combat. Le jeune homme, emu, repoussa ces eloges et dit:

--Bah! je ne suis pas un plus grand heros qu'hier; le sang humain m'inspire toujours de l'effroi et du degout. Mais M. Victor etait en danger de mort, cela m'a rendu fou; je ne savais plus ce que je faisais. Que Dieu me pardonne ces paroles coupables, mais si j'avais du tuer cent Mexicains pour sauver M. Roozeman, il me semble que je l'eusse fait.

--Maintenant, tu as tue un chretien, murmura le matelot. Le revenant...

--Revenir! ce vilain Mexicain? s'ecria Donat avec un nouvel acces de fureur. Il a voulu assassiner M. Victor; il peut revenir tant qu'il voudra, je percerai aussi son spectre de mon couteau.

Pendant ce temps, les autres se racontaient egalement ce qui leur etait arrive. Le Francais avait ete pris egalement par le \_lasso\_ et entraine a quelques pas; mais Jean Creps s'etait jete en avant et avait coupe la corde. Le Bruxellois avait perce de son couteau la cuisse d'un des ennemis; un autre devait avoir recu une balle dans le corps, car on l'avait vu tomber de son cheval, et c'etaient ses cris de detresse et sa fuite qui avaient fait quitter le champ de bataille a ses camarades.

--C'est moi, s'ecria le matelot, qui ai envoye une balle dans la poitrine du gredin!

--Ah ca! ou etais-tu donc? Je ne t'ai pas apercu un seul instant dans la lutte? demanda Creps.

--Et nous non plus, affirmerent les autres.

--Vous ne pensez a rien, repondit l'Ostendais. Pour ne pas laisser tordre le cou a notre pauvre blesse, j'ai lie la corde du mulet a ma ceinture, afin d'empecher la bete de fuir. Protege contre le \_lasso\_, j'ai pu charger a plusieurs reprises mon fusil et toucher avec certitude ces scelerats. C'est une balle de mon fusil que le \_vaquero\_ emporte dans sa poitrine. Sans ma presence d'esprit, nous serions peut-etre tous morts en ce moment.

--Tiens, ce n'est pas une mauvaise idee, dit Kwik en riant. Des que nous serons encore attaques, j'irai aussi me placer derriere le mulet.

Profondement humilie par cette raillerie, le matelot fit un bond en arriere, agita son couteau et fit mine d'en percer Donat; mais Jean Creps lui prit la main et grommela, pendant qu'il lui serrait le poignet a le broyer:

--Sur ta vie, ne touche pas a un cheveu de sa tete! Encore un mouvement, et je te brule la cervelle.

Pardoes et Victor s'elancerent entre eux. Donat demanda humblement pardon au matelot, pretendit n'avoir pas eu la moindre intention de l'insulter, et proclama tout haut qu'ils devaient a l'habilete et au courage de l'Ostendais la fuite precipitee des ennemis. Cela calma le matelot, et il serra meme la main de celui qu'un instant auparavant il voulait egorger.

On examina les blessures de Donat et du baron; car ce dernier, pendant qu'on le trainait par terre, avait eu la peau tout ecorchee. Il se trouva que personne n'etait gravement blesse et qu'on pouvait se remettre immediatement en route.

Le matelot voulut aller a la recherche du \_vaquero\_ tue et de son cheval, sans doute pour voir s'il n'y avait pas quelques objets de valeur a prendre, mais Pardoes le retint et lui dit:

--Non, laisse-le.--En avant, messieurs! Ne perdons pas de temps. On n'est pas en surete dans cette plaine. Les Mexicains sont vindicatifs, et je ne serais pas etonne si les brigands revenaient en plus grand nombre. Nous devons nous hater pour gagner ces hauteurs la-bas, ou les

chevaux ne peuvent nous atteindre.

Lorsqu'ils eurent fait un bout de chemin, le matelot demanda:

--Il y a une chose que je ne comprends pas: nous avons vu premièrement quatre ou cinq chapeaux de paille au-dessus des rochers et les cavaliers qui nous attaquaient étaient nu-tête. Ou sont donc restés les hommes à chapeaux? Il y a là-dessous quelque piège qui me fait prévoir d'autres dangers.

--Tu te trompes, répondit le Bruxellois. C'est une ruse dont j'ai souvent entendu parler dans les placers. Ces vaqueros se fient plus à leurs lassos qu'à des armes à feu, car leur coup est toujours rendu incertain par le mouvement du cheval. Ils ne craignent pas beaucoup le revolver; mais les fusils leur font peur, parce qu'une balle bien ajustée a trop de prise sur eux et sur leurs chevaux. Ils nous avaient vu arriver, sans doute; aussi longtemps que nos fusils étaient chargés, ils n'auraient osé nous attaquer. Quel moyen de nous faire décharger nos armes? Il est simple. Ils ont placé sur des bâtons leurs sombreros ou chapeaux, et assurément aussi leurs vestes, et les ont fait mouvoir à nos regards; en outre, ils ont tiré deux ou trois coups de pistolet, et nous, trompés par ces apparences, nous avons fait feu tous ensemble sur nos ennemis supposés. Il n'y a pas autre chose sous l'apparition des sombreros.

Donat marchait à côté du mulet et tournait et retournait dans ses mains une chose qu'il avait ramassée sur le lieu du combat. C'était une corde en cuir faite de trois petites lanières tressées, longue de plus de vingt pieds, et portant un nœud coulant à l'un de ses bouts.

Depuis leur dernière réconciliation, le matelot semblait enclin à témoigner de l'amitié à Donat: il se plaça à côté de lui et lui dit:

--Ce que tu tiens là à la main, c'est un lasso, Kwik.

--Je le sais, répondit Donat; mais je me creuse la tête pour comprendre comment on peut pecher un homme avec cela. Ces gaillards-là doivent être singulièrement exercés à jeter le lasso.

--En effet, Donat, ils s'en servent avec adresse, mais ce n'est pas sans peine qu'ils l'acquièrent. J'ai fait naufrage, pendant un voyage, sur les côtes du Mexique, et j'ai eu l'occasion de voir de près les vaqueros. C'est bizarre: à peine les enfants de ces gens marchent-ils seuls, qu'ils jouent avec le lasso. D'abord ils prennent des chats ou des chiens; puis des mulets, et enfin des boeufs et des chevaux; car le lasso n'est proprement inventé que pour prendre les boeufs et les chevaux.

En causant ainsi, les chercheurs d'or continuèrent leur route. Victor s'était placé de l'autre côté du mulet et causait avec John Miller, dont le pied s'était considérablement dégonflé et dont les douleurs étaient beaucoup allégées par les soins fraternels de son protecteur. L'Anglais témoignait une profonde reconnaissance et priait Dieu de lui donner un jour l'occasion de payer les bienfaits reçus.

Jean Creps et le Bruxellois parlaient des mines qu'ils allaient atteindre probablement le surlendemain, et de leurs plans pour commencer leur travail dans les placers avec le plus de chances de réussite.

Vers le soir, ils aperçurent dans le lointain trois ou quatre tentes et autant de grands feux. Ils s'arrêtèrent pour reconnaître s'ils avaient des amis ou des ennemis devant eux.

--Ce sont des muletiers, dit le Bruxellois, qui portent une provision de farine de Sacramento aux placers. Je vois la charge des bêtes de somme rangée à côté des tentes; en outre, j'entends les clochettes des mulets. Avancons donc hardiment, nous n'avons rien à craindre.

Les muletiers, en voyant cette troupe d'hommes apparaître au loin, prirent leurs fusils et se mirent sur la défensive; mais ils reconnurent que c'étaient de paisibles chercheurs d'or et les saluèrent amicalement.

John Miller reconnut le chef des muletiers, qui avait transporté plus d'une fois de la farine et d'autres provisions pour son père. Comme ce chef s'étonnait de le voir ainsi blessé dans ces montagnes, le jeune Anglais raconta, avec une reconnaissance enthousiaste, comment ses compagnons étrangers l'avaient ramassé presque mourant dans un bois et lui avaient donné leur unique bête de somme pour le sauver.

La-dessus, les Flamands furent invités à passer la nuit dans cet endroit. Les muletiers préparèrent en leur honneur tout ce qu'il y avait de meilleur dans leurs provisions. On mangea bien et on but surtout gaiement, car ils avaient quelques bouteilles de \_rofino\_ ou eau-de-vie de Catalogne, dont ils firent avec de l'eau chaude une sorte de \_grog\_, qui reconforta merveilleusement les chercheurs d'or épuisés, et leur versa une nouvelle ardeur dans les veines.

Ce qui les rejouit le plus, ce fut la certitude qu'ils atteindraient le lendemain, dans l'après-midi, les premiers placers du Yuba. On décida que John Miller resterait avec les muletiers, puisque ceux-ci acceptaient la charge de le transporter en peu de jours à la rivière de la Plume. Il voulut donner de l'argent à ses sauveurs, et, comme ils le refusèrent, il leur fit accepter une nouvelle provision de farine et de lard sale. Cela pouvait leur être bien nécessaire, pensait-il, car tout était incroyablement cher dans les mines depuis la nouvelle affluence de chercheurs d'or. Les Flamands furent libres de suivre leurs nouveaux amis; cependant, ils ne le jugèrent pas à propos, vu que les mulets, pesamment chargés, ne pouvaient marcher que très-lentement. Le Bruxellois ne voulut pas entendre parler de retards; il fut donc convenu qu'il partirait avec ses compagnons au lever du soleil.

Après que John Miller eut encore remercié chaleureusement ses sauveurs, et serré Roozeman, Creps et Kwik dans ses bras, tous se glissèrent sous la tente et dormirent d'un sommeil tranquille.

FIN

L'épisode qui termine \_Le Pays de l'or\_ a pour titre: \_Le Chemin de la Fortune\_.

TABLE

- I. Le Bureau
- II. Le Depart
- III. Sur l'Escaut
- IV. En mer
- V. La Fosse aux lions
- VI. L'Equateur
- VII. Les Requins
- VIII. La Rebellion
- IX. L'Arrivee
- X. San-Francisco
- XI. Les Lettres
- XII. La Maison de jeu
- XIII. Les Armes
- XIV. Les Sauvages
- XV. La Banqueroute
- XVI. Les Chercheurs d'or
- XVII. Les Bandits
- XVIII. La Pepite
- XIX. Le Fantome
- XX. Le Blesse
- XXI. Les vaqueros

End of the Project Gutenberg EBook of Le Pays de l'or, by Henri Conscience

\*\*\* END OF THIS PROJECT GUTENBERG EBOOK LE PAYS DE L'OR \*\*\*

\*\*\*\*\* This file should be named 10384.txt or 10384.zip \*\*\*\*\*

This and all associated files of various formats will be found in:  
<http://www.gutenberg.net/1/0/3/8/10384/>

Produced by Renald Levesque and PG Distributed Proofreaders

Updated editions will replace the previous one--the old editions will be renamed.

Creating the works from public domain print editions means that no one owns a United States copyright in these works, so the Foundation (and you!) can copy and distribute it in the United States without permission and without paying copyright royalties. Special rules, set forth in the General Terms of Use part of this license, apply to copying and distributing Project Gutenberg-tm electronic works to protect the PROJECT GUTENBERG-tm concept and trademark. Project Gutenberg is a registered trademark, and may not be used if you charge for the eBooks, unless you receive specific permission. If you do not charge anything for copies of this eBook, complying with the rules is very easy. You may use this eBook for nearly any purpose such as creation of derivative works, reports, performances and research. They may be modified and printed and given away--you may do practically ANYTHING with public domain eBooks. Redistribution is subject to the trademark license, especially commercial redistribution.

\*\*\* START: FULL LICENSE \*\*\*

THE FULL PROJECT GUTENBERG LICENSE  
PLEASE READ THIS BEFORE YOU DISTRIBUTE OR USE THIS WORK

To protect the Project Gutenberg-tm mission of promoting the free distribution of electronic works, by using or distributing this work (or any other work associated in any way with the phrase "Project Gutenberg"), you agree to comply with all the terms of the Full Project Gutenberg-tm License (available with this file or online at <http://gutenberg.net/license>).

Section 1. General Terms of Use and Redistributing Project Gutenberg-tm electronic works

1.A. By reading or using any part of this Project Gutenberg-tm electronic work, you indicate that you have read, understand, agree to and accept all the terms of this license and intellectual property (trademark/copyright) agreement. If you do not agree to abide by all the terms of this agreement, you must cease using and return or destroy all copies of Project Gutenberg-tm electronic works in your possession. If you paid a fee for obtaining a copy of or access to a Project Gutenberg-tm electronic work and you do not agree to be bound by the terms of this agreement, you may obtain a refund from the person or entity to whom you paid the fee as set forth in paragraph 1.E.8.

1.B. "Project Gutenberg" is a registered trademark. It may only be used on or associated in any way with an electronic work by people who agree to be bound by the terms of this agreement. There are a few things that you can do with most Project Gutenberg-tm electronic works even without complying with the full terms of this agreement. See paragraph 1.C below. There are a lot of things you can do with Project Gutenberg-tm electronic works if you follow the terms of this agreement and help preserve free future access to Project Gutenberg-tm electronic works. See paragraph 1.E below.

1.C. The Project Gutenberg Literary Archive Foundation ("the Foundation" or PGLAF), owns a compilation copyright in the collection of Project Gutenberg-tm electronic works. Nearly all the individual works in the collection are in the public domain in the United States. If an individual work is in the public domain in the United States and you are located in the United States, we do not claim a right to prevent you from copying, distributing, performing, displaying or creating derivative works based on the work as long as all references to Project Gutenberg are removed. Of course, we hope that you will support the Project Gutenberg-tm mission of promoting free access to electronic works by freely sharing Project Gutenberg-tm works in compliance with the terms of this agreement for keeping the Project Gutenberg-tm name associated with the work. You can easily comply with the terms of this agreement by keeping this work in the same format with its attached full Project Gutenberg-tm License when you share it without charge with others.

1.D. The copyright laws of the place where you are located also govern what you can do with this work. Copyright laws in most countries are in a constant state of change. If you are outside the United States, check the laws of your country in addition to the terms of this agreement before downloading, copying, displaying, performing, distributing or creating derivative works based on this work or any other Project

Gutenberg-tm work. The Foundation makes no representations concerning the copyright status of any work in any country outside the United States.

1.E. Unless you have removed all references to Project Gutenberg:

1.E.1. The following sentence, with active links to, or other immediate access to, the full Project Gutenberg-tm License must appear prominently whenever any copy of a Project Gutenberg-tm work (any work on which the phrase "Project Gutenberg" appears, or with which the phrase "Project Gutenberg" is associated) is accessed, displayed, performed, viewed, copied or distributed:

This eBook is for the use of anyone anywhere at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this eBook or online at [www.gutenberg.net](http://www.gutenberg.net)

1.E.2. If an individual Project Gutenberg-tm electronic work is derived from the public domain (does not contain a notice indicating that it is posted with permission of the copyright holder), the work can be copied and distributed to anyone in the United States without paying any fees or charges. If you are redistributing or providing access to a work with the phrase "Project Gutenberg" associated with or appearing on the work, you must comply either with the requirements of paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 or obtain permission for the use of the work and the Project Gutenberg-tm trademark as set forth in paragraphs 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.3. If an individual Project Gutenberg-tm electronic work is posted with the permission of the copyright holder, your use and distribution must comply with both paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 and any additional terms imposed by the copyright holder. Additional terms will be linked to the Project Gutenberg-tm License for all works posted with the permission of the copyright holder found at the beginning of this work.

1.E.4. Do not unlink or detach or remove the full Project Gutenberg-tm License terms from this work, or any files containing a part of this work or any other work associated with Project Gutenberg-tm.

1.E.5. Do not copy, display, perform, distribute or redistribute this electronic work, or any part of this electronic work, without prominently displaying the sentence set forth in paragraph 1.E.1 with active links or immediate access to the full terms of the Project Gutenberg-tm License.

1.E.6. You may convert to and distribute this work in any binary, compressed, marked up, nonproprietary or proprietary form, including any word processing or hypertext form. However, if you provide access to or distribute copies of a Project Gutenberg-tm work in a format other than "Plain Vanilla ASCII" or other format used in the official version posted on the official Project Gutenberg-tm web site ([www.gutenberg.net](http://www.gutenberg.net)), you must, at no additional cost, fee or expense to the user, provide a copy, a means of exporting a copy, or a means of obtaining a copy upon request, of the work in its original "Plain Vanilla ASCII" or other form. Any alternate format must include the full Project Gutenberg-tm License as specified in paragraph 1.E.1.

1.E.7. Do not charge a fee for access to, viewing, displaying,

performing, copying or distributing any Project Gutenberg-tm works unless you comply with paragraph 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.8. You may charge a reasonable fee for copies of or providing access to or distributing Project Gutenberg-tm electronic works provided that

- You pay a royalty fee of 20% of the gross profits you derive from the use of Project Gutenberg-tm works calculated using the method you already use to calculate your applicable taxes. The fee is owed to the owner of the Project Gutenberg-tm trademark, but he has agreed to donate royalties under this paragraph to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation. Royalty payments must be paid within 60 days following each date on which you prepare (or are legally required to prepare) your periodic tax returns. Royalty payments should be clearly marked as such and sent to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation at the address specified in Section 4, "Information about donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation."
- You provide a full refund of any money paid by a user who notifies you in writing (or by e-mail) within 30 days of receipt that s/he does not agree to the terms of the full Project Gutenberg-tm License. You must require such a user to return or destroy all copies of the works possessed in a physical medium and discontinue all use of and all access to other copies of Project Gutenberg-tm works.
- You provide, in accordance with paragraph 1.F.3, a full refund of any money paid for a work or a replacement copy, if a defect in the electronic work is discovered and reported to you within 90 days of receipt of the work.
- You comply with all other terms of this agreement for free distribution of Project Gutenberg-tm works.

1.E.9. If you wish to charge a fee or distribute a Project Gutenberg-tm electronic work or group of works on different terms than are set forth in this agreement, you must obtain permission in writing from both the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and Michael Hart, the owner of the Project Gutenberg-tm trademark. Contact the Foundation as set forth in Section 3 below.

1.F.

1.F.1. Project Gutenberg volunteers and employees expend considerable effort to identify, do copyright research on, transcribe and proofread public domain works in creating the Project Gutenberg-tm collection. Despite these efforts, Project Gutenberg-tm electronic works, and the medium on which they may be stored, may contain "Defects," such as, but not limited to, incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

1.F.2. LIMITED WARRANTY, DISCLAIMER OF DAMAGES - Except for the "Right of Replacement or Refund" described in paragraph 1.F.3, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the owner of the Project

Gutenberg-tm trademark, and any other party distributing a Project Gutenberg-tm electronic work under this agreement, disclaim all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees. YOU AGREE THAT YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE, STRICT LIABILITY, BREACH OF WARRANTY OR BREACH OF CONTRACT EXCEPT THOSE PROVIDED IN PARAGRAPH F3. YOU AGREE THAT THE FOUNDATION, THE TRADEMARK OWNER, AND ANY DISTRIBUTOR UNDER THIS AGREEMENT WILL NOT BE LIABLE TO YOU FOR ACTUAL, DIRECT, INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR INCIDENTAL DAMAGES EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH DAMAGE.

1.F.3. LIMITED RIGHT OF REPLACEMENT OR REFUND - If you discover a defect in this electronic work within 90 days of receiving it, you can receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending a written explanation to the person you received the work from. If you received the work on a physical medium, you must return the medium with your written explanation. The person or entity that provided you with the defective work may elect to provide a replacement copy in lieu of a refund. If you received the work electronically, the person or entity providing it to you may choose to give you a second opportunity to receive the work electronically in lieu of a refund. If the second copy is also defective, you may demand a refund in writing without further opportunities to fix the problem.

1.F.4. Except for the limited right of replacement or refund set forth in paragraph 1.F.3, this work is provided to you 'AS-IS," WITH NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR ANY PURPOSE.

1.F.5. Some states do not allow disclaimers of certain implied warranties or the exclusion or limitation of certain types of damages. If any disclaimer or limitation set forth in this agreement violates the law of the state applicable to this agreement, the agreement shall be interpreted to make the maximum disclaimer or limitation permitted by the applicable state law. The invalidity or unenforceability of any provision of this agreement shall not void the remaining provisions.

1.F.6. INDEMNITY - You agree to indemnify and hold the Foundation, the trademark owner, any agent or employee of the Foundation, anyone providing copies of Project Gutenberg-tm electronic works in accordance with this agreement, and any volunteers associated with the production, promotion and distribution of Project Gutenberg-tm electronic works, harmless from all liability, costs and expenses, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following which you do or cause to occur: (a) distribution of this or any Project Gutenberg-tm work, (b) alteration, modification, or additions or deletions to any Project Gutenberg-tm work, and (c) any Defect you cause.

## Section 2. Information about the Mission of Project Gutenberg-tm

Project Gutenberg-tm is synonymous with the free distribution of electronic works in formats readable by the widest variety of computers including obsolete, old, middle-aged and new computers. It exists because of the efforts of hundreds of volunteers and donations from people in all walks of life.

Volunteers and financial support to provide volunteers with the

assistance they need, is critical to reaching Project Gutenberg-tm's goals and ensuring that the Project Gutenberg-tm collection will remain freely available for generations to come. In 2001, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation was created to provide a secure and permanent future for Project Gutenberg-tm and future generations. To learn more about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and how your efforts and donations can help, see Sections 3 and 4 and the Foundation web page at <http://www.pglaf.org>.

### Section 3. Information about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation is a non profit 501(c)(3) educational corporation organized under the laws of the state of Mississippi and granted tax exempt status by the Internal Revenue Service. The Foundation's EIN or federal tax identification number is 64-6221541. Its 501(c)(3) letter is posted at <http://pglaf.org/fundraising>. Contributions to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation are tax deductible to the full extent permitted by U.S. federal laws and your state's laws.

The Foundation's principal office is located at 4557 Melan Dr. S. Fairbanks, AK, 99712., but its volunteers and employees are scattered throughout numerous locations. Its business office is located at 809 North 1500 West, Salt Lake City, UT 84116, (801) 596-1887, email [business@pglaf.org](mailto:business@pglaf.org). Email contact links and up to date contact information can be found at the Foundation's web site and official page at <http://pglaf.org>

For additional contact information:

Dr. Gregory B. Newby  
Chief Executive and Director  
[gnewby@pglaf.org](mailto:gnewby@pglaf.org)

### Section 4. Information about Donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

Project Gutenberg-tm depends upon and cannot survive without wide spread public support and donations to carry out its mission of increasing the number of public domain and licensed works that can be freely distributed in machine readable form accessible by the widest array of equipment including outdated equipment. Many small donations (\$1 to \$5,000) are particularly important to maintaining tax exempt status with the IRS.

The Foundation is committed to complying with the laws regulating charities and charitable donations in all 50 states of the United States. Compliance requirements are not uniform and it takes a considerable effort, much paperwork and many fees to meet and keep up with these requirements. We do not solicit donations in locations where we have not received written confirmation of compliance. To SEND DONATIONS or determine the status of compliance for any particular state visit <http://pglaf.org>

While we cannot and do not solicit contributions from states where we have not met the solicitation requirements, we know of no prohibition against accepting unsolicited donations from donors in such states who approach us with offers to donate.

International donations are gratefully accepted, but we cannot make any statements concerning tax treatment of donations received from outside the United States. U.S. laws alone swamp our small staff.

Please check the Project Gutenberg Web pages for current donation methods and addresses. Donations are accepted in a number of other ways including including checks, online payments and credit card donations. To donate, please visit: <http://pglaf.org/donate>

Section 5. General Information About Project Gutenberg-tm electronic works.

Professor Michael S. Hart is the originator of the Project Gutenberg-tm concept of a library of electronic works that could be freely shared with anyone. For thirty years, he produced and distributed Project Gutenberg-tm eBooks with only a loose network of volunteer support.

Project Gutenberg-tm eBooks are often created from several printed editions, all of which are confirmed as Public Domain in the U.S. unless a copyright notice is included. Thus, we do not necessarily keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

Each eBook is in a subdirectory of the same number as the eBook's eBook number, often in several formats including plain vanilla ASCII, compressed (zipped), HTML and others.

Corrected EDITIONS of our eBooks replace the old file and take over the old filename and etext number. The replaced older file is renamed. VERSIONS based on separate sources are treated as new eBooks receiving new filenames and etext numbers.

Most people start at our Web site which has the main PG search facility:

<http://www.gutenberg.net>

This Web site includes information about Project Gutenberg-tm, including how to make donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, how to help produce our new eBooks, and how to subscribe to our email newsletter to hear about new eBooks.

EBooks posted prior to November 2003, with eBook numbers BELOW #10000, are filed in directories based on their release date. If you want to download any of these eBooks directly, rather than using the regular search system you may utilize the following addresses and just download by the etext year.

<http://www.ibiblio.org/gutenberg/etext06>

(Or /etext 05, 04, 03, 02, 01, 00, 99, 98, 97, 96, 95, 94, 93, 92, 91 or 90)

EBooks posted since November 2003, with etext numbers OVER #10000, are filed in a different way. The year of a release date is no longer part of the directory path. The path is based on the etext number (which is identical to the filename). The path to the file is made up of single digits corresponding to all but the last digit in the filename. For example an eBook of filename 10234 would be found at:

<http://www.gutenberg.net/1/0/2/3/10234>

or filename 24689 would be found at:

<http://www.gutenberg.net/2/4/6/8/24689>

An alternative method of locating eBooks:

<http://www.gutenberg.net/GUTINDEX.ALL>

# Livros Grátis

( <http://www.livrosgratis.com.br> )

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)  
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)  
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)  
[Baixar livros de Matemática](#)  
[Baixar livros de Medicina](#)  
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)  
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)  
[Baixar livros de Meteorologia](#)  
[Baixar Monografias e TCC](#)  
[Baixar livros Multidisciplinar](#)  
[Baixar livros de Música](#)  
[Baixar livros de Psicologia](#)  
[Baixar livros de Química](#)  
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)  
[Baixar livros de Serviço Social](#)  
[Baixar livros de Sociologia](#)  
[Baixar livros de Teologia](#)  
[Baixar livros de Trabalho](#)  
[Baixar livros de Turismo](#)